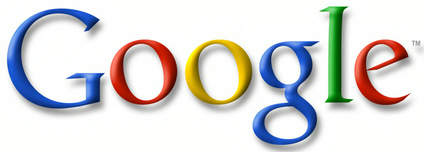
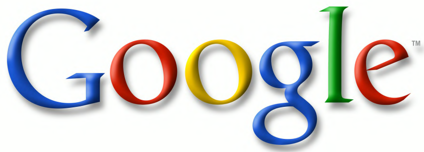




1, Fiction,
French

Richard
[illegible]

LE

CLOS-POMMIER

[illegible]

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE ET C[ie]
Imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

LE

CLOS-POMMIER

PAR

Louis AMÉDÉE Eugène ACHARD

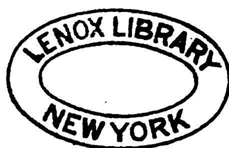


PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1858

AV


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LE
CLOS-POMMIER.

I

Il y a sur la côte de Normandie, entre Honfleur et l'embouchure de l'Orne, un grand nombre de jolis villages qui tirent leur subsistance aussi bien de l'Océan que de la terre. On pourrait les appeler des villages amphibies. Tandis que l'une de leurs extrémités est voisine de la mer, l'autre se perd sous l'ombrage des vergers. Tels sont Trouville, Touques, Villers, Beuzeval, Dives, Cabourg, Varaville, Sallenelles et quelques autres, où la charrue travaille fraternellement à côté du filet. Il ne faudrait pas chercher dans ces bourgades peuplées de gens de mer et de paysans un alignement correct, de belles habitations ou des monuments curieux,

bien que çà et là une église d'une architecture robuste ou quelque tour à demi ruinée rappelle le siècle de Guillaume le Bâtard, dont le souvenir est partout dans le pays ; mais les maisons en sont propres et coquettes, avec leur parure de rosiers blancs. Des jardins tapissés d'herbes et tout remplis d'arbres fruitiers leur font une ceinture ; des prés s'étendent tout à l'entour, fermés de haies vives par-dessus lesquelles passent les têtes paisibles de gros bœufs qui ruminent ; et derrière la dune voisine, si l'on prête l'oreille, on entend bien vite le bruit éternel de la mer qui monte et descend. Des baigneurs venus de la province ou de Paris fréquentent ces villages en été et les troublent d'une vie factice qui finit avec le mois de septembre. Les hôtes de la belle saison partis, les travaux de la campagne et la pêche occupent tous les bras ; on tire les verrous des belles chambres qu'ils ont habitées, et il ne reste plus trace de leur séjour.

A l'époque où commence ce récit, on voyait à une portée de fusil de Varaville, du côté de Cabourg, une maison à demi cachée sous de grands arbres et protégée de tous côtés par une haie au travers de laquelle poules et poussins passaient bien un peu. Le Clos-Pommier tirait son nom d'un gros pommier qui s'élevait en face de la porte,

et qui était bien le plus beau qu'on pût voir dans le pays. Au temps des pommes, il portait plus de fruits que de feuilles. Tous les enfants de Varaville le savaient, et ne se gênaient pas pour lui rendre visite. Une vache paissait dans un coin, et derrière la maison, du côté du midi, quelques ruches dressaient leurs cônes odorants le long d'un petit mur. La maison et l'enclos, qui pouvait bien avoir un arpent en tout, appartenaient au père Glam, qui était bien le plus honnête homme de la contrée, et qui vivait là tranquillement entre son fusil et sa fille.

Le père Glam avait alors la cinquantaine ; mais de telles rides s'entremêlaient sur son visage, qu'on aurait pu hardiment lui donner soixante ans et plus. Sa fille Catherine en avait vingt-deux. On ne connaissait pas à dix lieues à la ronde de meilleur ménage. Le père ne grondait sa fille que pour l'arracher du travail, où il l'accusait de s'oublier trop souvent, et Catherine n'avait de démêlés avec son père que lorsqu'il s'agissait de commander au cordonnier du village une paire de souliers neufs, ou d'acheter chez le marchand une bonne pièce de gros drap pour faire un vêtement dont il prétendait n'avoir jamais besoin. « La belle avance, disait-il, quand tu auras perdu tes deux yeux pour gagner dix sous de plus dont nous n'a-

vons que faire! Laisse là cette dentelle après laquelle tu t'acharnes, et, si tu as quelques écus de trop, au lieu de payer ce drap qui ne m'est bon à rien, prends pour toi un fichu de soie ou quelque bonnet! »

Il était rare que de semblables discussions ne se renouvelassent pas chaque semaine, tantôt sur un sujet, tantôt sur un autre : la tendresse en faisait le fond.

Diverses circonstances avaient contraint le père Glam, qu'on avait connu fort aisé, à rechercher les fonctions de garde champêtre, qu'il remplissait avec un grand zèle, et dont les maigres émoluments lui venaient en aide.

Autrefois le vieux garde, qui de son petit nom s'appelait Guillaume, nom réduit par la contraction et la coutume à la syllabe unique de Glam, avait eu un bien honnête, qui longtemps lui avait permis de vivre avec une certaine largesse dans une contrée où les denrées de première nécessité sont encore à bas prix. Ce bien lui venait d'un père qui avait travaillé jusqu'à soixante-quinze ans et mis sou sur sou. Vétérinaire de son état, sec comme une ficelle et âpre au gain, le vieil Antoine était mort sur le champ de bataille, en saignant un taureau. On trouva, outre le Clos-Pommier et d'autres petits immeubles, deux ti-

roirs et un vieux baril pleins d'écus dont Guillaume hérita. Ce Guillaume avait reçu une sorte d'éducation première dans une école de Lisieux; mais ses études étaient à peine ébauchées, que le vétérinaire prit son fils avec lui et le fit travailler rudement. On sait le proverbe qui donne à père avare un fils prodigue; ce dicton ne fut pas contredit, tant s'en faut, par Guillaume : non pas qu'il eût aucun vice ou quelque besoin inné de dépenses et de luxe; mais autant le père cadenassait les sacs de cuir où il enfermait ses recettes, autant le fils les ouvrait. Le pauvre garçon ne savait pas résister à une demande. Il était, pour tout dire en un mot, de ces bonnes pâtes d'homme à qui la vue des souffrances d'autrui fait mal.

Lorsque le vieil Antoine mourut subitement, Guillaume était marié depuis huit ou dix ans déjà; Catherine, alors toute petite, allait à l'école gaillardement et lisait couramment dans tous les livres. Son père l'envoya à Lisieux dans un pensionnat de jeunes demoiselles, où elle apprit avec assez de facilité les belles choses qu'on lui enseignait. Mais son cœur ni son esprit n'étaient là. Tandis qu'on lui faisait poser les doigts sur les touches d'un piano ou qu'elle récitait sa leçon d'anglais, elle pensait aux beaux pommiers

du clos et aux belles pommes qu'on y voyait; elle entendait le bruit de la mer déferlant sur la plage et les cris joyeux de ses petits camarades courant dans les prés. Elle était née aux champs et les aimait. La robe de soie qu'on lui mettait le dimanche la gênait; mais, s'il s'agissait de coudre une layette pour un petit enfant venu au monde dans un grenier, elle s'improvisait lingère, groupait les pensionnaires autour de ses mains brunes et tirait l'aiguille sans relâche. Catherine avait quatorze ans quand sa mère mourut; elle montra à son père une affection si tendre et sut si bien gouverner la maison, qu'il n'eut pas le courage de la renvoyer. Elle vit son hésitation dans ses yeux, ne lui laissa pas le temps de s'expliquer, lui sauta au cou, et devint en un jour la ménagère du Clos-Pommier. Le lendemain, elle avait des sabots aux pieds et portait une robe de grosse toile.

La petite fortune du père Glam avait reçu déjà maints accrocs. On la voyait s'en aller brin à brin comme tombent les pierres d'une tour battue en brèche. Les ennemis du pauvre homme étaient ses connaissances, ses parents, en un mot ses amis. Ils avaient tous la main tendue, et tous avaient obtenu quelque chose sur l'héritage : l'un pour prendre à bail une métairie, un autre pour acheter une part de bateau, un autre encore pour lever bou-

tique. Deux herbages, une petite maison qu'il avait à Troarn et un bout de bois, avaient disparu pièce à pièce pour suffire à ces libéralités. Leur ruine presque achevée, Catherine, qui avait appris à broder à son pensionnat et qui était de beaucoup la plus habile au travail des mains, se mit dès lors à faire de la dentelle. Elle excella bientôt dans ce genre d'ouvrage, et y trouva de précieuses ressources pour les temps mauvais. L'héritage perdu aux trois quarts, le père Glam rechercha et obtint le modeste emploi de garde de la commune. Le temps qu'il n'employait pas à faire des tournées dans la campagne, il l'occupait à des travaux de jardinage ou à la pêche, dans laquelle il était très-adroit. Quand la rigueur du temps ne permettait pas de biner et de sarcler ou de tendre des lignes, il trouvait encore moyen de travailler. On pouvait dire du vieux garde qu'il faisait un peu de tout, honnêtement, pour gagner sa vie.

Catherine, de son côté, vaquait aux soins du petit ménage. Quand toute chose était en ordre, la vache bien enfoncée dans l'herbe, la maison essuyée du haut en bas, le linge plié dans l'armoire de noyer et la marmite sur le feu, Catherine s'asseyait au coin de la fenêtre, et bientôt ses doigts agiles faisaient voler les bobines sur le coussinet de serge verte.

Avec ces ressources et une économie que rien ne surprenait en défaut, deux personnes qui avaient un toit pouvaient encore vivre dans une aisance relative. Le malheur était que le père Glam ne pouvait se guérir de ce défaut que tant d'autres n'ont pas. Quand sa fille, qui avait le cœur plus solide, lui reprochait doucement cette faiblesse, à laquelle elle aurait voulu plus de règle et de mesure, il avait mille bonnes raisons pour se défendre. Catherine l'écoutait en souriant et l'embrassait. « Quel malheur, disait-elle, que vous ne soyez pas roi de France !

— Eh ! non, répondait le père Glam, je mettrais mon royaume en gage pour tirer mes sujets de peine. »

Un des voisins du garde, tout à la fois adjoint au maire de Varaville et l'un des habitants les plus riches du pays, le père Hennebaut, disait en riant de lui que, s'il n'avait plus qu'un morceau de pain, il trouverait encore moyen de le donner. « Il est si bête ! » ajoutait-il.

Au mois d'octobre 18..., il y avait à peu près sept ou huit ans que le père Glam était veuf. Il avait eu de sa femme trois enfants : une petite fille morte au berceau, un fils nommé Fulgence, qui était né matelot comme d'autres naissent poëtes, et Catherine, qui était la plus jeune. Fulgence, em-

barqué dès l'âge de onze ans, avait déjà fait deux ou trois fois le tour du monde lorsqu'il périt sur les côtes du Mexique, à la suite de blessures qu'il reçut à la tête en essayant de porter secours à des marins jetés par une tempête sur des récifs. Le père Glam ne s'était jamais consolé de cette mort. On aurait pu dire que Fulgence vivait en esprit à côté de lui. Un compatriote du pauvre matelot, appelé Jean Simon, avait rapporté à son père la vareuse et la chemise de laine de Fulgence, son pantalon de grosse toile et une ceinture qu'il avait autour du corps au moment où il s'était jeté à l'eau. De tous ces objets, auxquels il avait ajouté le fusil et la vieille carnassière dont Fulgence se servait quand il était à terre, un chapeau de paille qu'il portait la veille du jour où il s'était embarqué pour la dernière fois et une cravate de soie noire piquée d'une épingle d'argent qu'il avait oubliée, le père Glam avait composé une sorte de reliquaire ou de trophée pieux qu'il tenait enfermé dans une longue caisse couchée en travers du berceau dans lequel les trois enfants avaient dormi tour à tour. Seul il avait la clef de cette caisse; quelquefois il la prêtait à Catherine. La semaine ne se passait jamais sans qu'il l'ouvrît pour en déployer les vêtements grossiers, regarder les déchirures faites par le rocher sur la rude étoffe, manier le fusil et

tourner la cravate autour de ses doigts. Bien souvent il suspendait le tout à un clou, s'asseyait devant, allumait sa pipe et tombait dans une profonde et silencieuse rêverie, dont Catherine avait grand'peine à le tirer. Quand elle rentrait un peu tard, le dimanche, après une promenade, elle était sûre de le trouver immobile, la pipe éteinte, les bras ballants et les yeux pleins de larmes, perdu dans une muette contemplation. Elle rangeait tout; il la laissait faire, et, quand le couvercle de la caisse était refermé, il suivait Catherine tout pensif.

« Pauvre enfant!.... il y a des jours où tu lui ressembles, » disait-il quelquefois.

Cette sorte d'adoration qu'il avait pour Fulgence s'expliquait par différents motifs. D'abord une cruelle maladie avait failli le lui enlever dès la plus tendre enfance; une autre fois on avait tiré l'enfant de la Dives au moment où il ne donnait plus signe de vie, et il était en outre le portrait frappant de sa mère, que le père Glam avait aimée de toutes les forces de son cœur, et il crut la perdre encore en perdant Fulgence, qui mourut deux ans après elle. Le pauvre matelot était alors à bord d'un navire de l'État. Quand l'acte de décès fut expédié au père Glam, on put croire qu'il n'y survivrait pas; Catherine le sauva. Le premier et

long accès passé, le vieux garde inclina sa tête sur le front de sa fille et l'embrassa.

« Dieu me punit de l'avoir trop aimé, dit-il; à présent tu es toute ma famille ! »

Catherine le comprit et se dévoua tout entière à lui, remplaçant du même coup tout ce qu'il avait perdu, avec une sollicitude et une vaillance que rien plus tard ne démentit. Un instinct secret l'avait de plus avertie que la bonté facile de son père amènerait un jour une crise dans leur existence, et elle s'y préparait de longue main, comme un soldat qui apprête ses armes aux premiers bruits lointains du tambour.

Quand le père Glam rencontrait Simon, qui était rentré au pays, sa plus grande distraction était de l'amener chez lui et de le retenir à dîner pour lui faire raconter l'histoire de ce terrible naufrage où Fulgence avait péri. Si la pluie tombait à flots ou si le vent du nord soufflait avec de longs gémissements, il faisait apporter un pot de cidre, priait Catherine de préparer un lit pour Jean Simon, et cette nuit-là on parlait de Fulgence, jusqu'à ce que Catherine éteignît le feu et soufflât la chandelle.

Un soir, vers le milieu du mois d'octobre, le père Glam rentrait au logis le fusil sur l'épaule; il suivait la plage d'un pas lourd, et traînant un peu

la jambe gauche, ce qui aurait pu faire croire qu'il était boiteux, si on n'avait su que c'était une sorte de tic dont il avait contracté l'habitude. Une de ces grandes mouettes, que les habitants des côtes appellent des *margats*, passa au-dessus de sa tête à bonne portée. Le père Glam leva les yeux en voyant son ombre fuir sur le sable. « Bon! dit-il, tu devines que je ne suis pas en humeur de tirer aujourd'hui... Va donc! » Il regarda du côté de la mer; le soleil se couchait dans un ciel enflammé. « Hum! reprit-il, il ventera cette nuit.... voilà déjà le flot qui crie... Je voudrais bien rencontrer Simon. »

A la porte du Clos-Pommier, il aperçut sa fille qui travaillait.

« Toujours à l'ouvrage! dit-il d'un ton bourru.

— Je profitais des dernières lueurs du jour, répondit Catherine; si je rends cette dentelle avant la fin de la semaine, j'aurai une voilette à faire; ça me vaudra bien cinquante francs.

— Oh! je ne suis pas en peine : après ceci, cela, et après cela autre chose. »

Catherine regarda son père.

« Vous avez quelque chose dans l'air du visage.... Qu'est-ce? reprit-elle.

— Il y a que je viens de dresser procès-verbal contre la mère Doisy, dit le père Glam en frappant le gazon de la crosse de son fusil.... et cela

parce que sa vache a mangé deux poignées d'herbes dans le pré du père Hennebaut.

— Ah ! c'est lui qui l'a voulu.

— Eh ! qui veux-tu que ce soit ? Je l'avais bien vue du coin de l'œil, la pauvre bête ; mais je passais en sifflant, quand le père Hennebaut m'a appelé. C'est mon adjoint, il m'a fallu répondre. La mère Doisy n'est pas riche, tous les malheurs sont sur sa maison cette année : le mari ne pourra jamais payer l'amende. Elle s'est mise à pleurer, ça m'a remué, et voilà pourquoi je n'apporte rien. La vache a sauvé la vie à un imbécile de margat qui était au bout de mon fusil. »

Catherine réfléchit une minute, tout en serrant ses bobines.

« Si vous voulez, reprit-elle, j'irai voir demain le fils de M. Hennebaut...

— Pacôme !

— Il ne me revient pas, mais il m'accueille toujours bien... Je lui demanderai la grâce de la mère Doisy, et il me l'accordera peut-être. »

Le père Glam hocha la tête.

« Lui ? Si le père est comme une lime, le fils est comme un rabot ! »

Il suivit sa fille dans la maison et reprit, tandis qu'elle dressait leur petit couvert :

« Le père Hennebaut m'a demandé, pendant

que j'achevais de rédiger ce maudit procès-verbal, quand tu comptais te marier.

— Et vous avez répondu ?

— Que je n'en savais rien. « Père Glam, » a-t-il repris, « vous avez tort; la Catherine court sur ses « vingt-deux ans et vous devenez vieux tout dou« cement.... Il ne faudrait pas la faisser seule. » Il m'a semblé que le père Hennebaut avait raison.

— Bah ! j'ai le temps.

— Ca te regarde.... De mon temps, à moi, les amoureux étaient plus pressés. »

Vers huit heures, le vent se mit à souffler avec violence. Le père Glam regarda par la fenêtre.

« Et ce Simon qui ne vient pas, dit-il... Nous aurions pu causer. »

Il se tourna vers Catherine.

« Quel vent ! reprit-il; ce doit être comme ça qu'il souffle au Mexique. »

Le père Glam ferma la fenêtre, passa dans la chambre, ouvrit la fameuse caisse et en tira les vêtements de Fulgence, encore tout imprégnés de cette odeur saline que gardent si longtemps les étoffes de laine trempées dans l'eau de mer.

« Quels trous ! » murmura-t-il en déployant la chemise.

Après minuit, quand il fut las de regarder dans la grande caisse, il entra dans la chambre de Ca-

therine pour voir si elle dormait. Elle était assise auprès d'une lampe et travaillait.

« Encore debout, dit-il, à cette heure ?

— Êtes-vous donc couché, mon père? Quand je vous sais avec Simon, je puis dormir... Mais vous étiez seul avec Fulgence, et j'ai eu peur.

— Ah! dit le père, je n'en guérirai jamais... Il me semble toujours que c'est hier!... »

Il embrassa Catherine et se retira chez lui; il avait encore la cravate de Fulgence roulée autour de sa main.

II

Le lendemain, au point du jour, Catherine se dirigea vers la maison du père Hennebaut. Cétait l'une des plus belles et des plus considérables du village. Située de l'autre côté de Varaville et dans la campagne, on la distinguait de loin à ses murailles recrépies à la chaux et à une nuée de pigeons qui volaient autour du toit. L'enclos qui ferme toutes les métairies, dans le Calvados, était vaste, tout semé de beaux arbres, avec des étables pour les bestiaux, un colombier, des granges et des remises. Un grand air d'abondance se voyait partout, et tout, jusqu'aux dindons, qui, en compagnie d'une bande d'oies, se promenaient majestueusement, avait une apparence de contentement plantureux.

Un homme tout rond, à face vermeille, avec des favoris en collier grisonnants et de petits anneaux d'or passés dans les oreilles, était debout

devant la porte, regardant de tous côtés à la fois. Il aperçut la fille du père Glam et ne bougea pas.

« Ah! le père Hennebaut! » dit Catherine.

Elle s'avança et le salua.

« Tiens! c'est vous, la belle? dit le père Hennebaut en feignant la surprise. Qui vous amène de si bon matin?... Notre garde serait-il malade?

— Point, Dieu merci!

— C'est qu'il ne faudrait pas vous gêner, s'il avait quelque chose. Entre voisins, on s'aide, et les Hennebaut sont tout à lui. »

Catherine regarda le père Hennebaut en souriant.

« Autant que ça! » dit-elle.

Le père Hennebaut secoua les cendres de sa pipe et cligna de l'œil.

« Vous savez, autant qu'on peut, reprit-il.

— Eh bien, ça m'aidera à vous demander la grâce de cette pauvre mère Doisy, dont la vache a mangé une poignée d'herbe sur un bout de pré à vous.

— Un bout de pré! une poignée d'herbe! Que dites-vous donc là? La vache a piétiné partout et m'a saccagé l'herbage que c'est une pitié! Est-ce qu'elle ne mordait pas à même la haie? Il y a bien pour dix écus de dégâts.

— Dix écus, soit; c'est beaucoup pour les Doisy

qui sont pauvres, ce n'est rien pour les Hennebaut.

—Certainement, dit l'adjoint en passant la main sur son menton rasé de frais, nous avons un peu de bien ; mais, sapristi ! nous le devons à notre travail, et ce n'est pas une raison pour que chacun nous tonde la laine sur le dos. »

Catherine pensa à part elle que, s'il y avait beaucoup de laine, on ne tondait guère.

« C'est possible, reprit-elle ; mais retirez le procès-verbal, et la vache n'y reviendra plus.

— Non ! non ! il faut un exemple ; c'est la quatrième fois que je fais grâce aux délinquants ; la mère Doisy payera pour tous. »

Le père Hennebaut mentait de quatre fois au moins ; Catherine le savait, mais n'en voulait rien dire, de peur de gâter sa cause déjà si compromise. Elle ne remuait pas, regardant de tous côtés et ne sachant quoi ajouter, lorsque la porte du clos cria sur ses gonds : » Ah ! Pacôme ! » dit Catherine, qui devint toute rouge sans savoir pourquoi.

Pacôme tenait un fouet à la main et poussait devant lui deux grands bœufs fauves qui soufflaient bruyamment. C'était un grand jeune homme d'un blond tirant sur le roux, vigoureux, bien campé sur de solides jambes, haut en couleur comme son

père, et présentant l'image de la force et de la santé.

Le père Hennebaut ôta la pipe de sa bouche pour regarder son fils avec complaisance.

« Hein! quel gars! » dit-il à Catherine.

Le gars (le père Hennebaut prononçait *gâs*) était certainement un homme que bien des filles du pays regardaient du coin de l'œil; mais il y avait dans ses yeux d'un bleu gris quelque chose de dur et de perçant qui n'annonçait pas une âme tendre.

« Tiens! la Catherine! dit-il d'un air joyeux, en montrant deux rangées de dents blanches et luisantes.

— Oui, la Catherine, répondit lestement la fille du père Glam, la Catherine qui compte bien que le fils lui accordera ce que le père a refusé tout net et rondement.

— Qu'est-ce? » demanda Pacôme en prenant la main de Catherine avec un certain empressement.

La main prise, Catherine regarda Pacôme et ne trouva plus un mot à dire. Elle était rouge, et le cœur lui battait. Ce moment qu'elle attendait pour parler lui faisait peur. Elle pensait que Pacôme en colère devait être terrible; elle avait des envies de s'échapper en courant.

« Eh bien? » reprit Pacôme.

Le père Hennebaut haussa les épaules.

« La Catherine comprend que tu répondras comme moi, dit-il; c'est de la mère Doisy et de sa vache qu'il s'agit : elle veut que nous retirions l'amende.

— Est-ce cela et rien de plus? dit Pacôme.

— Rien, répliqua Catherine.

— Tenez-vous tranquille, le procès-verbal sera déchiré.

— Y penses-tu? s'écria le père Hennebaut.

— Oui, père, et la Catherine est libre d'en informer la mère Doisy, mais pas avant d'avoir déjeuné avec nous. »

Après ce que Pacôme avait fait, il n'y avait pas moyen de refuser. Catherine suivit donc le jenne fermier, derrière lequel le père Hennebaut marchait en grondant.

« Une amende de dix écus! répétait-il à chaque pas. Qu'a-t-il donc aujourd'hui? «

Il regarda les deux bœufs fauves amenés par son fils.

« Ah! pensa-t-il tout à coup, il aura fait une bonne affaire. »

Cette idée rassura le père Hennebaut, qui s'assit plus gaiement à table. Bien qu'elle eût réussi et qu'elle eût le cœur allègre, Catherine mangea

peu. Quelque chose l'embarrassait à côté de Pacôme, qu'elle n'avait jamais connu si facile, et qui gourmandait la servante parce qu'à son gré cette fille n'était pas assez empressée à la servir.

Lorsque Catherine se leva pour partir, Pacôme voulut la retenir.

« Non, dit-elle, mon ouvrage m'attend; et ne faut-il pas ensuite que j'aille porter la bonne nouvelle à la mère Doisy?... Elle viendra bien vite vous remercier.

— Qu'elle s'arrête donc au Clos-Pommier; ce que j'en fais, c'est pour vous, » répondit Pacôme sèchement.

Sa voix était si rude que Catherine en tressaillit; il lui semblait que la grâce qu'il faisait en perdait tout son charme.

« Bien, dit-elle; cependant nous serons deux à nous en souvenir. »

Elle pressa le pas. Pacôme la reconduisit jusqu'à la porte de l'enclos et la regarda marcher.

« Hein! dit-il à son père, est-elle leste! On dirait une perdrix dans un chaume.

— Oui, répondit le père Hennebaut qui ne la regardait pas. Çà, maintenant que nous sommes seuls, dis-moi ce que tu as fait. J'ai bien examiné les bœufs sans en avoir l'air; ils sont beaux et déjà gras. Les as-tu payés cher?

— Non; sur ces deux bêtes-là nous gagnerons bien cent écus.

— J'en étais sûr.... Ça m'explique à présent pourquoi tu as remis l'amende. Du même coup as-tu vu la fille du bonhomme Girard?

— Je l'ai vue.

— C'est un beau brin de fille; elle aura bien un jour trente mille écus de bonnes terres, sans compter l'argent comptant: car le père est comme nous, il a toujours quelques gros sacs bien remplis pour les bonnes occasions. Tu lui as parlé?

— Oui.

— Ainsi qu'au père?

— Tout de même.

— Eh bien! après?... car tu me fais griller, avec tes réponses où il n'y a pas pour trois sous d'explication.

— Eh bien, père, la fille du bonhomme Girard ne me va pas. »

Le père Hennebaut posa sa pipe sur un banc.

« Encore! s'écria-t-il; tu es plus difficile à marier que le clocher de Bayeux! C'est la troisième dont tu ne veux pas. As-tu bien réfléchi, mon gars? trente mille écus, un père mal portant et une fille plantée comme un chêne et droite comme un peuplier!

— Je ne dis pas, mais c'est ainsi

— Il faudra pourtant bien que tu te maries quelque jour. Quand te décideras-tu?... Une maison où il n'y a pas de femme, ça va mal, si bien que ça aille.

— Eh! père, je suis tout décidé, et la noce se fera peut-être plus vite que vous ne pensez. »

Le père Hennebaut avait repris sa pipe; il la quitta de nouveau. La pipe était chez lui le signe de l'étonnement.

« Bien vrai? dit-il.

— Aussi vrai que je m'appelle Pacôme.

— Embrasse-moi, mon fils, et parle vite. Tu es plus finaud encore que je ne croyais. Voyons, est-ce que je la connais, celle que tu as choisie? Est-ce la fille du vieux Royan, qui a cette belle ferme à Dozulé, ou la fille du père Langlois, qui a tant de bœufs dans ses herbages?... Elles se valent....

— Ne cherchez pas, mon père; la fille que je veux épouser, vous venez de la voir, elle sort d'ici.

— La Catherine?

— Elle-même. »

Cette fois le père Hennebaut oublia sa pipe; il était comme pétrifié.

« La Catherine! s'écria-t-il enfin, comme un homme qui reprend sa respiration. Mais elle n'a

pas le sou, la Catherine! Tu le sais mieux que personne, toi, puisque nous avons prêté mille écus au père Glam sur la seule propriété qui lui reste. Que voilà un beau parti! une grande fille qui a trente-deux dents, et rien à mettre dessous! »

Pacôme nouait une mèche neuve à son fouet pendant que le père Hennebaut parlait.

« Tout ce que vous me dites là, je le sais, reprit-il; mais je ne me suis pas décidé sans avoir longtemps réfléchi.

— Ah! oui, parlons-en. Tu auras vingt-neuf ans à Noël, et la Catherine est jolie.... voilà tout.

— Non, mon père, ce n'est pas tout. Que la Catherine me plaise, c'est évident; mais voilà près d'un an que je l'étudie. Je vous dis que c'est la femme qu'il nous faut. Je dis *nous*, parce qu'il est aussi bien question de la maison que de moi. Catherine est toujours la première à l'ouvrage. Elle est vaillante et courageuse, sans coquetterie aucune, et point amoureuse de plaisirs comme le sont les filles de son âge. On ne voit pas un grain de poussière chez son père. Elle s'entend à tout, et jamais on ne la surprend en conversation avec les garçons du pays derrière les pommiers. Elle nous devra tout et ne coûtera rien.... Catherine a le cœur reconnaissant.

— Quelle bêtise! » dit le père Hennebaut.

Pacôme sourit.

« Eh bien! reprit-il, supprimons la reconnaissance et ne voyons les choses qu'au point de vue des intérêts. Croyez-vous que Catherine ne nous revaudra pas le revenu d'une dot par l'économie qu'elle apportera dans les dépenses de la maison? Vous me parlez de la fille du bonhomme Royan.... La mère a pour deux mille écus de dentelles sur sa coiffe; la fille en voudra autant pour le moins: calculez le reste. La fille du vieux Girard a été élevée à Caen dans un beau pensionnat; elle mange des ailes de poulet d'un air à faire croire que les poulets devraient la remercier.... Voilà une fermière! Quant à la fille du père Langlois, je l'ai surprise l'autre jour à son piano; il était onze heures; mademoiselle venait de se lever! Je veux que Mme Pacôme se lève avec son mari et ravaude son linge. Cherchez dans le pays, de Lisieux à Pont-l'Évêque, vous ne trouverez plus une fermière comme il y en avait jadis.... Est-ce vrai?

— C'est vrai.

— Et puis je suis ombrageux, vous le savez. Je ne veux pas que Mme Pacôme aille aux danses du village ni qu'elle coure les foires. Catherine, à qui le père Glam laisse une grande liberté, n'y va jamais. Donc de ce côté-là je suis tranquille. Le di-

manche, elle raccommodera mes hardes.... Allez, mon père, j'ai bien tout calculé.

— C'est bon, dit le père Hennebaut en rallumant sa pipe, je réfléchirai. »

Il n'était pas convaincu, tant s'en faut; mais la voix de Pacôme avait un accent qui ne l'engageait pas à continuer la discussion.

Le père Hennebaut, adjoint au maire de Varaville, comme on sait, était plus riche peut-être qu'on ne pensait. Propriétaire d'une métairie qu'il exploitait avec son fils Pacôme, il avait encore des parts considérables dans quatre ou cinq bateaux qui faisaient la pêche, et qui lui rapportaient de si gros bénéfices qu'il en faisait construire deux pour son compte à Ouistreham, où il avait une maison. On lui connaissait un enclos et un jardin à Sallenelles, où il cultivait en grand toutes sortes de fruits et de légumes qu'il faisait vendre à la ville; il ne négligeait pas non plus le commerce des bœufs, pour lesquels il avait pris des herbages en location. On a pu voir en outre qu'il faisait un honnête trafic d'argent, lequel n'était jamais placé à moins de huit ou neuf pour cent avec des garanties. Mais ce métier, qui sentait l'usure, il le faisait dans l'ombre, et seulement, disait-il, pour rendre service. Les écus arrivaient donc chez le père Hennebaut par dix sources dif-

férentes. A la fin du mois, il additionnait ses profits, achetait un lopin de terre et empilait le reste en belles pièces blanches pour venir en aide à quiconque lui pouvait payer de gros intérêts. Les comptes faits, le père offrait au fils une bouteille de cidre mousseux, et ils buvaient à la santé de leurs petites affaires. C'était comme de petites débauches intimes qui se renouvelaient douze fois par an.

Jamais le père et le fils n'avaient de discussions au sujet de ce négoce mêlé d'agriculture et d'opérations de banque. Ils se comprenaient du regard et s'entendaient à demi-mot. Un observateur inattentif aurait pu croire que dans cette vie à deux toute l'influence et la direction appartenaient au père Hennebaut. Jamais en public Pacôme n'élevait la voix, et il semblait obéir en toute chose; mais en regardant de plus près on n'aurait pas tardé à s'apercevoir que le fils dominait le père entièrement. Quand par hasard ils n'étaient pas d'accord sur la conduite d'une affaire, on voyait bientôt luire dans les yeux gris de Pacôme une flamme qui faisait que le père Hennebaut se rendait tout de suite. La flamme alors s'éteignait subitement.

Leurs caractères avaient d'ailleurs de grands points d'affinité. Tous deux âpres et tous deux

violents, tous deux d'un entêtement sauvage et d'une vanité absolue, ils tendaient au même but par les mêmes moyens; ils étaient à leur manière de petits despotes, devant qui tout tremblait à Varaville. Dans leur maison couronnée de mousse et d'iris et tapissée de grands rosiers, ils étaient comme des burgraves dans leur donjon. Chacun les redoutait. Le père était fier de sa position et rappelait volontiers que, fils d'un pauvre métayer qui n'avait pas cent écus vaillant, il avait fait fortune à force de patience et d'habileté. Le fils était orgueilleux de ses avantages physiques. Quatre ou cinq fois, en temps de foire, et quand la jeunesse est animée par le cidre et les chansons, il avait lutté contre les plus forts et les avait terrassés de manière à ôter aux autres toute envie de recommencer.

Les œillades que les plus belles filles lui jetaient à la dérobée ne pouvaient pas diminuer cette bonne opinion qu'il avait de son mérite. Aussi personne ne faisait claquer son fouet plus haut. Parmi les paysans et les pêcheurs de l'endroit, c'était comme un proverbe; on disait : « Riche comme le père Hennebaut et fort comme Pacôme. »

Le père Hennebaut ne dormit guère de la nuit. Tous ces beaux raisonnements par lesquels son fils, un peu à son insu, comme la Frosine de

l'*Avare* à propos de Marianne, avait voulu lui démontrer qu'en épousant une fille sans dot il faisait une bonne affaire, ne le séduisaient pas beaucoup. De bon cœur il eût donné au diable le père Glam et sa fille ; mais il avait vu l'éclair dans les yeux de son fils.

« Oh! il n'en démordra pas, » dit-il, au petit jour, quand la fatigue le fit céder au sommeil.

Le lendemain, au déjeuner, il ne fut pas question de Catherine; mais au moment où Pacôme partait pour les bouches de l'Orne, où un de leurs bateaux s'était ensablé, il se tourna vers son père:

« Avez-vous pensé à ce dont je vous ai parlé hier? dit-il.

— Oui, répondit le père Hennebaut, qui poussa dans l'air une longue bouffée de tabac.

— Vous verrez le notaire aujourd'hui, je crois, pour ce morceau de pré que vous avez acheté du père Taupier?

— Oui, répliqua le père Hennebaut non moins laconiquement.

— Eh bien! vous lui parlerez du contrat et le prierez de l'expédier promptement. »

Pacôme sortit là-dessus.

Le père Hennebaut, la porte de l'enclos fermée, jeta sa pipe par terre et la cassa, une pipe qu'il aimait beaucoup.

« Me voilà donc avec une bru!... s'écria-t-il. Que la peste l'étouffe! »

Et pendant une heure il se promena de long en large, grondant tout le monde. Mais dans la journée, après qu'il eut compté au notaire de Dozulé les piles d'écus qui le rendaient propriétaire du morceau de pré acheté au père Taupier, il soupira.

« Ce n'est pas tout, dit-il; il faut à présent que vous preniez votre plus beau papier timbré pour rédiger le contrat de mariage de mon fils. »

Comme le notaire ouvrait la bouche pour le féliciter, le père Hennebaut l'arrêta d'un geste. La sueur lui coulait du front. Il fut un instant sans pouvoir continuer, tant la colère et la honte le suffoquaient.

Puis avec un effort :

« Écrivez qu'il épouse Catherine, la fille de notre garde champêtre, » ajouta-t-il.

Et, sans attendre la réponse du notaire, il poussa la porte avec fracas en sortant. Les trois clercs de l'étude, qui avaient tout entendu, colportèrent la nouvelle de ce mariage un peu partout, et, du café où ils en parlèrent d'abord, elle courut bientôt le pays.

Cependant le père Glam, qui était en course chez le juge de paix, ne savait rien de ce qui se

passait. Catherine s'était rendue à Caen pour porter un bout de dentelle qu'elle avait fini et en toucher l'argent. Ils rentrèrent fort tard l'un et l'autre au Clos-Pommier, et se couchèrent sans avoir rien appris.

Ce calme profond était loin de régner à la métairie des Hennebaut. La fureur longtemps contenue du vieux fermier avait éclaté au moment où son fils lui avait demandé s'il avait fait sa commission auprès du notaire. Il broya une seconde pipe sous son pied :

« Oui, je l'ai faite, dit-il; mais j'ai idée que je te refuserai mon consentement.

— Je suis majeur, dit Pacôme froidement; nous compterons ce qui me revient du côté de ma mère, et j'irai m'établir ailleurs. »

Le père Hennebaut rencontra le regard métallique de son fils. Il en soutint l'expression une minute, comme un lutteur qui mesure les forces de son adversaire, puis baissa les yeux.

« C'est bon, dit-il, tu l'épouseras. »

Cette idée de séparation, qu'il savait son fils capable d'exécuter sans balancer, l'avait vaincu.

Il digéra sa colère pendant la nuit et n'en parla plus au réveil.

III

Le jour suivant était un dimanche. Ce jour-là, le père Glam faisait un bout de toilette, se rasait, et, sa journée achevée, se montrait dans le village, où quelquefois il jouait une partie de piquet. Catherine, que Pacôme connaissait bien, allait aux offices de bon matin, et employait le reste de son temps à mettre la maison dans un état de propreté incomparable. Elle renvoyait son père sous prétexte qu'il la dérangeait, lui mettait une pièce ronde dans la poche et lui disait de se récréer avec ses vieux amis.

Or ce jour-là, et tandis que Catherine vidait les tiroirs et frottait les meubles, le père Glam, pimpant et rasé de frais, avec une belle chemise toute blanche et son habit bien brossé, se présenta chez Mathieu Leblanc, qui tenait le meilleur café de Varaville. Le père Hennebaut était sur la porte, entouré de quelques notables du village, avec les-

quels il causait vivement. Aussitôt qu'il eut aperçu le garde, il l'interpella :

« Hé! père Glam, approchez qu'on vous parle, » s'écria-t-il.

Le garde fit quelques pas. Le père Hennebaut le regarda en dessous.

« Que diriez-vous si vous aviez un bon morceau de bœuf tous les dimanches avec un bon verre de vin, et chaque jour une côtelette à déjeuner? reprit-il.

— Eh! eh! répondit le père Glam, c'est donc quelque héritage, un oncle que j'avais aux îles et que je n'ai plus?

— Comment! il ne sait pas la chose? s'écria un interlocuteur.

— Et que voulez-vous que je sache? dit le père Glam. J'ai passé hier ma journée à Dozulé, où j'ai verbalisé contre trois braconniers que j'avais surpris colletant dans les bois de la Ferme-Rouge. Après j'ai dormi.

— Eh bien! demandez au père Hennebaut.

— Ah! dit celui-ci, c'est un coup de fortune, et du diable si vous pouviez vous y attendre.... Cherchez, père Glam; vous ne devinerez jamais. Dans le premier moment, ça m'a contrarié, à cause d'autres idées que j'avais; mais, puisque c'est le vœu de mon fils, touchez là, et sautez

de joie : la Catherine sera ma bru à la Toussaint. »

Le père Glam devint tout pâle.

« Que dites-vous là? » s'écria-t-il.

On se mit à rire autour de lui.

« Voyez l'effet que ça lui produit... Il en est tout tremblant! disait-on.

— Je dis la vérité, répliqua le père Hennebaut. C'est Pacôme qui l'a voulu.... c'est donc lui qu'il faudra remercier.

— Catherine est-elle instruite de tout cela? demanda le père Glam d'un air inquiet.

— Pas plus que vous ne l'étiez vous-même tout à l'heure. »

Le visage du vieux garde prit tout à coup une expression de gravité singulière.

« Puisque la chose est vraie, reprit-il, et que sérieusement vous avez pensé à marier Catherine avec votre fils, m'est avis que la première démarche à faire, c'eût été de la demander à son père.

— A quoi bon? dit le père Hennebaut; du moment que Pacôme la désire pour femme, cela va tout seul. Quelle fille du pays et des environs ne serait pas heureuse de l'épouser? Il a le bien de sa mère, sans compter le mien, qui lui reviendra un jour; et ça fait gros, tout cela. Donc le notaire

est prévenu, et le contrat sera signé dans trois jours.

— Eh bien! vous avez eu tort, parce que, à vous parler franchement, ce mariage ne se fera pas. »

La foudre tombant tout à coup devant la porte du café n'eût pas produit un effet plus violent. Ce ne fut qu'un cri dans toute l'assistance. La pipe venait de tomber de la bouche du père Hennebaut, la pipe des dimanches en écume de mer.

« Çà! qu'est-ce que vous dites? s'écria-t-il enfin; j'ai mal entendu, bien sûr!

— Non, reprit le père Glam sérieusement; j'ai dit ce qui est.... Si honorable et si inespérée que nous soit votre alliance, je la refuse. »

Cela dit, le bonhomme tourna les talons et sortit du village d'un pas ferme. On remarqua même qu'il ne tirait pas la jambe gauche.

Tous les yeux étaient fixés sur le père Hennebaut. Il était comme paralysé, et regardait le père Glam qui s'éloignait. Sa figure exprimait un étonnement si profond et un si grand dépit qu'on se mit à rire autour de lui.

« Adieu la noce, les violons sont partis! » dit l'un des témoins de cette scène.

Le père Hennebaut, n'eût-il pas été dur et sec comme un pieu, était trop riche pour n'être pas

détesté. Le rire fut bien vite contagieux et gagna l'assemblée.

« Bon! vous m'aviez invité au festin, voilà un dîner qui ne vous ruinera pas, dit un loustic.

— Eh! voisin, ne manquez pas de m'envoyer les gâteaux qu'on ne mangera pas, » dit un autre.

Chacun lança son mot; le père Hennebaut devint pourpre.

« On verra bien! » dit-il d'un air furieux.

Il se leva et quitta le village pour chercher son fils.

Pacôme était allé à Troarn pour assister à une vente de chevaux. Au retour, il trouva son père qui fumait en se promenant à pas précipités devant la porte de l'enclos. Un nuage de fumée tournoyait autour de sa tête nue. Il avait le visage rouge comme une pivoine.

« Ah! c'est toi, s'écria-t-il; j'ai cru que tu n'arriverais jamais. Il y a du nouveau ici....

— Qu'est-ce? demanda Pacôme; les bœufs fauves sont-ils morts?

— Ah! il s'agit bien de bœufs!... J'en donnerais quatre pour que la chose ne fût pas arrivée.

— Qu'y a-t-il donc? reprit Pacôme effrayé.

— Il y a que ton mariage est à vau-l'eau. »

Et il lui raconta l'histoire de son entrevue avec le père Glam.

« Tous les voisins ont ri que le village en retentissait, reprit-il en finissant. Quelle humiliation pour nous! »

Le père Hennebaut profita du silence de son fils pour revenir un peu sur la question du mariage. Si sa vanité extrême était froissée par un refus parti d'en bas, il ne pouvait se défendre d'une certaine satisfaction à la pensée que ce projet d'union serait peut-être abandonné à tout jamais. Il exagéra donc son dépit, dans l'espoir que Pacôme, se mettant à l'unisson, renoncerait à toute tentative nouvelle et se tournerait d'un autre côté. Il lui glissa même en passant le nom d'un éleveur qui avait une fille à marier. Ce nom tomba dans son petit discours comme une goutte de miel dans de l'absinthe.

Pacôme écoutait son père les sourcils froncés.

« Ainsi il a refusé tout net de me donner sa fille? dit-il sans prendre garde au reste.

— Tout net.

— Cependant il sait bien que nous avons un billet de lui.

— Cette bêtise! puisqu'il est en retard pour les intérêts! »

Pacôme réfléchit une minute; puis, frappant du pied : « Il y a quelque amourette là-dessous; je le saurai, » reprit-il.

Il ne parla plus de la soirée, vida un grand pot de cidre et alla se promener sur les dunes. Il avait la rage dans le cœur. « On dirait qu'il ne sait pas que je suis Pacôme, ce vieux père Glam! C'est mon idée fixe à moi d'épouser Catherine, et pas un autre que moi ne l'aura, » répétait-il.

Il marcha jusqu'à minuit, se coucha et dormit d'un sommeil agité. Au petit jour, il sella son cheval et partit pour un marché, sans plus parler à son père des événements de la veille.

Le père Hennebaut, qui l'observait du coin de l'œil, hocha la tête.

« Si j'étais à la place du père Glam, j'aurais peur, » murmura-t-il.

Pendant huit jours Pacôme ne dit rien qui eût rapport à Catherine; mais le père Hennebaut savait bien qu'il y pensait toujours. Au bout de ce temps, un soir, après avoir bu coup sur coup les trois ou quatre tasses de café sans lesquelles un dîner de bons Normands ne saurait être complet, Pacôme posa la main sur le bras de son père.

« Eh bien! j'avais deviné, dit-il.

— Il y a donc un amoureux? répondit le père Hennebaut qui n'avait rien oublié.

— Oui; c'est un pêcheur qui demeure au Bas-Cabourg. Il s'appelle Jean Simon.

— Jean Simon! répondit le père Hennebaut;

attends donc.... N'est-ce pas ce garçon qui a fait une chute étant à bord d'une frégate, et à qui on a promis un congé de réforme?

— Justement.

— Es-tu sûr que Catherine l'aime?

— Servais me l'a dit. Jean Simon était embarqué sur le même navire que Fulgence. Il paraît qu'il y a comme un accord entre eux. Seulement Catherine attend que Simon soit entièrement libéré du service pour se marier. »

Le père Hennebaut alluma sa pipe.

« Et toi, que feras-tu? reprit-il.

— Moi? j'attendrai aussi; Catherine et Simon ne sont pas encore à l'église. »

Le père Hennebaut voyait toutes ses espérances s'en aller en fumée, mais il n'en laissa rien paraître.

« Tout cela ne serait rien, reprit-il, sans l'humiliation de l'autre jour.... un refus public! Il me semble toujours qu'on rit à mes oreilles. »

Pacôme frappa du plat de sa main sur la table : « Je n'ai rien oublié, dit-il, et le père Glam le verra bien! »

Il se leva et fit quelques pas dans la chambre. Le père Hennebaut fumait au coin de la cheminée, où flambait un grand feu de vieilles planches.

« Depuis combien d'années le père Glam a-t-il renouvelé ce billet que nous avons de lui? reprit Pacôme sans s'arrêter.

— Il y a eu quatre ans le 15 du mois dernier.

— Et il échoit?

— Le 30 de ce mois, et il est en retard déjà de trois semaines pour les intérêts. »

Pacôme marchait toujours tout en parlant.

« Eh bien! dit-il, il faut écrire à votre huissier à Dozulé pour lui ordonner de commencer les poursuites. Le père Glam verra alors qu'on ne se joue pas impunément de nous. »

Le père Hennebaut prit dans un tiroir une plume et une feuille de papier.

« Demain la lettre sera partie et les poursuites seront menées grand train, reprit le père Hennebaut; maintenant, car il faut bien tout calculer, si le père Glam cède, que feras-tu?

— J'épouserai Catherine.

— Tu l'aimes donc? » demanda le père Hennebaut en regardant son fils bien en face.

Pacôme rougit d'abord et détourna les yeux, comme s'il avait éprouvé une secrète honte de faire l'aveu des sentiments qu'il éprouvait. Puis se remettant :

« Eh bien! oui, je l'aime, dit-il.

— Bon! dit le père Hennebaut, j'aimais ta mère

aussi, mais elle avait bien dix mille écus quand je l'épousai.

— Si vous croyez que ça m'arrange! dit Pacôme, qui marchait à grands pas ; j'ai fait ce que j'ai pu pour n'y pas penser : mais, quand il me vient à l'esprit qu'un autre pourrait l'avoir, j'ai le feu dans le sang. »

Le père Hennebaut sourit.

« C'est donc pour ça que tu me faisais un si bel éloge de ses qualités? Bonté divine! elle en avait assez pour quatre mariées. »

Pacôme frappa du pied.

« J'ai mis bien du temps à me l'avouer à moi-même.... ne me raillez pas à présent que je vous confesse tout!... Depuis que je sais qu'elle en aime un autre, un mot me met en fièvre.... »

Ce que Servais avait dit à Pacôme était vrai. Catherine et Simon n'avaient pu vivre l'un auprès de l'autre sans qu'un mutuel attachement naquît entre eux. Le père Glam avait favorisé cet attachement de tout son pouvoir, et n'aurait pas demandé mieux que d'unir Jean à Catherine; mais celle-ci reculait l'époque de leur mariage jusqu'au moment où Jean Simon obtiendrait son congé définitif.

« Ce n'est pas que je vous aime moins que vous ne m'aimez, lui avait-elle dit un jour; mais j'ai

toujours la mort de mon pauvre frère présente à la mémoire. Si Dieu nous envoie des enfants, je ne veux pas qu'ils aient un père sur l'Océan. Quand je serai assurée de vous garder toujours, nous nous marierons, et tout mon cœur y sera. »

Jean Simon n'avait plus insisté, et le père Glam, qui connaissait sa fille, non plus. Mais ce que Servais ne savait pas et ce qui rendait le père Glam intraitable à l'endroit du mariage de Catherine, c'est que Fulgence, à son lit de mort, avait écrit quelques lignes par lesquelles il désignait clairement au choix du père Glam le matelot qui l'avait soigné. « Si ma sœur le prend pour mari, disait-il en finissant, il me semble qu'elle n'aura rien perdu. »

Ces seuls mots étaient un ordre pour le père Glam. Aucune puissance au monde n'aurait pu le faire revenir sur sa détermination. C'était comme si une voix d'en haut avait parlé. La simplicité même des relations qui existaient entre Catherine et Jean avait trompé Pacôme sur les conséquences qu'elles pouvaient avoir. Il n'ignorait pas l'intimité de Simon et du père Glam; si donc Jean avait été aimé de Catherine, rien ne s'opposant à leur mariage, il eût été fait depuis longtemps. La découverte de la vérité l'exaspéra. Par un retour singulier de l'esprit, il arriva à croire

qu'on l'avait pris pour dupe, et cette pensée le détermina à pousser les choses aux dernières extrémités.

Après la communication faite par le père Hennebaut au père Glam devant le café de Mathieu Leblanc, il y eut un long entretien au Clos-Pommier. Catherine donna raison à son père en tout; elle éprouva même une sorte de ressentiment contre le beau Pacôme, qui aurait bien pu s'enquérir auprès d'elle si sa recherche lui convenait. L'éducation qu'elle avait reçue à Lisieux avait développé en elle certaines susceptibilités délicates, encore accrues par l'élévation d'un cœur naturellement enclin à la fierté.

« Si j'avais pu l'aimer, dit-elle, voilà qui l'aurait perdu sans retour. »

A quelques jours de là, Pacôme rencontra le père Glam sur le chemin du village. Le garde chercha à l'éviter, et, sautant sur le talus, menaça d'un bâton des enfants qui dépouillaient un pommier au loin.

« Hé! père Glam, dit Pacôme, vous souvient-il que vous avez chez nous un billet qui échoit sous peu de jours?

— Oh! que oui, répondit le père Glam.

— Vous mettez-vous en mesure de le payer? poursuivit Pacôme.

— Je le voudrais ; malheureusement l'argent se fait rare au Clos-Pommier.

— C'est votre affaire ; mais je vous préviens que mon père et moi avons besoin de cette somme, et, si vous ne la remboursez pas à l'échéance, on pourrait bien vous mettre à la porte du Clos-Pommier, père Glam. »

Le garde regarda Pacôme et comprit d'où le coup partait.

« Eh bien, vous m'y mettrez, » dit-il.

Et il passa son chemin.

Le père Glam ne parla pas de cette rencontre à Catherine, pensant qu'il serait toujours temps de l'en instruire. Deux ou trois fois il parvint à distraire les papiers timbrés qu'on remettait au Clos-Pommier ; mais un matin l'un d'eux tomba aux mains de Catherine ; elle en lut le griffonnage avec quelque peine et comprit qu'il s'agissait d'une saisie. Elle en fut bouleversée. Aussitôt que son père parut, elle le lui présenta.

« Ah ! tu sais tout, dit-il.

— Pourquoi ne parliez-vous pas ? demanda Catherine.

— Tu ne pouvais rien à cela.... A quoi bon t'empêcher de dormir ?

— Ah ! quelles nuits vous avez dû passer ! s'é-

cria Catherine en sautant au cou de son père, les yeux humides.

— Pas si mauvaises que tu crois.... A mon âge on est fait à tout.... Quand on a un chagrin, ce n'est pas comme dans la jeunesse, où on ne fait qu'y penser; on le met dans un coin, au plus profond de son cœur, et on l'oublie. »

Catherine tournait et retournait le papier timbré entre ses doigts.

« Tout cela est venu bien brusquement, repritelle; voilà quatre ans que les Hennebaut ne vous pressaient pas.... Ne me cachez-vous rien? »

Le père Glam balbutia; il ne savait pas mentir, et avoua toute la vérité à sa fille. Elle vit bien qu'il pensait comme elle que cette rigueur avait pour cause unique le refus dont tous les hôtes du café de Mathieu Leblanc avaient été témoins. Cette découverte fit sur elle une profonde impression; elle n'en laissa rien voir à son père, mais ne dormit pas de la nuit. Cet amour qu'elle ressentait pour Jean Simon allait peut-être priver le père Glam de l'asile où il était accoutumé à vivre et où il comptait abriter sa vieillesse. Une telle extrémité ne lui était jamais venue à l'esprit; elle y pensait sans cesse et ne pouvait s'y habituer. C'était comme un poids qu'elle avait sur le cœur.

Cependant les poursuites continuaient toujours.

On avait fait commandement. Une rumeur s'était répandue dans le pays que le Clos-Pommier allait être mis en vente par autorité de justice. On en parlait au vieux garde, et, s'il en souffrait, il ne disait pas mot.

Depuis la lettre qu'il avait écrite à l'huissier, le père Hennebaut évitait de rencontrer le père Glam, mais chaque jour Pacôme ne manquait pas de demander si l'on n'avait pas vu quelqu'un du Clos-Pommier à la ferme de Varaville. Le père Hennebaut secouait la tête, et Pacôme appliquait un coup de fouet au premier animal qui passait à sa portée.

« Puisqu'ils sont comme une souche, je serai comme un marteau, » disait-il.

Un matin, au détour d'un sentier, étant à cheval et trottant fort vite, il manqua de renverser Catherine, qu'il rencontra devant lui. La jeune fille poussa un léger cri ; Pacôme mit pied à terre.

« Vous ai-je fait mal ? dit-il.

— Non, répondit Catherine ; mais m'eussiez-vous passé sur le corps, vous m'en auriez moins fait certainement que l'autre jour. »

Pacôme fit semblant de rajuster la gourmette de son cheval sans répondre.

« Se peut-il que vous ayez le cœur si mauvais ? » reprit Catherine.

Pacôme serra brusquement le bras de Catherine :

« Il dépend de vous de le rendre bon, » dit-il.

Il enfourcha son bidet et partit au galop.

IV

Un moment vint où un nouveau papier fit connaître au père Glam qu'à défaut de payement la saisie serait exécutoire à bref délai. Jean Simon était présent à la lecture du fatal papier. Le vieux garde affecta de rire.

« Rien dans les mains, rien dans les poches, dit-il; en attendant, dînons. »

Catherine dressa le couvert sans parler; elle et Simon se regardaient. Le père Glam descendit au cellier et en tira deux bouteilles d'excellent cidre.

« Je ne veux pas que le père Hennebaut les boive, » dit-il.

Catherine avait mis sur la table une poignée de noix et une galette. Au dessert, le père Glam chanta une chanson de son jeune temps. Cette gaieté, trop vive pour être franche, faisait mal à Catherine.

Quand la nappe fut ôtée, le père Glam regarda

du côté de la porte qui fermait la chambre de Fulgence.

« Allons, reprit-il, il faut que j'arrange tout là dedans. »

Il poussa un gros soupir et entra dans la chambre.

« Suivez-le, » dit Catherine à Jean Simon qui se leva.

Mais le père Glam le renvoya.

« Nous n'avons pas à parler de mon pauvre fils ce soir, dit-il; va causer avec la petite. »

Jean Simon se rapprocha de Catherine et s'assit auprès d'elle. Comme il ouvrait la bouche pour parler, il entendit dans la pièce voisine, dont la porte était restée entr'ouverte, le craquement de la vieille caisse de bois où le père Glam serrait les effets de Fulgence. Il venait d'en soulever le couvercle : Catherine et Jean échangèrent un coup d'œil.

« Ah! le pauvre homme, va-t-il souffrir quand il lui faudra tout arranger! » murmura Catherine. Elle fit signe à Jean de se taire et écouta.

Le père Glam était au milieu des objets sacrés de son culte. Il les regarda tout d'abord l'un après l'autre lentement : chaque fois qu'il en touchait un, mille souvenirs en foule lui rappelaient l'enfance ou la jeunesse de ce cher fils toujours pleuré.

Il avait comme un tremblement nerveux en les prenant. Cette inspection finie, le père Glam se mit en devoir de tout enlever. Il y avait le long du mur quelques images dans des cadres de bois de noyer, et au pied du lit une figure de la Vierge avec un crucifix où pendait un rameau de buis desséché. Ce rameau n'avait pas été renouvelé depuis les dernières fêtes de Pâques auxquelles Fulgence avait assisté au Clos-Pommier. Ce jour-là on avait dîné en famille. Le père Glam ferma les yeux; il avait déjà décroché les gravures; la force lui manquait pour ôter le crucifix et l'image de la Vierge, qui si longtemps avaient veillé sur l'alcôve déserte. Il avança la main pour la saisir, et la laissa retomber :

« Eh bien! dit-il, je l'ôterai plus tard. »

Il resta immobile au milieu de la chambre, promenant ses regards de tous côtés. Ces murailles vides lui pesaient sur le cœur. Où suspendrait-il désormais les objets dont Fulgence s'était plu à les orner? La grande caisse était là presque pleine, et tout auprès le berceau où Catherine avait dormi après son frère. Les tiroirs de la commode étaient vides et dégarnis des bagatelles que Fulgence avait gagnées aux fêtes foraines où le père Glam l'avait si souvent conduit.

« Allons, dit-il, voilà qu'il faut en finir! »

Il se releva et prit le crucifix résolûment. A peine l'eut-il entre les mains qu'il retomba sur sa chaise en sanglotant.

A ce bruit, le cœur de Catherine sauta dans sa poitrine; elle entra dans la chambre d'un bond, et trouva son père qui tenait le crucifix collé contre ses lèvres et pleurait à chaudes larmes. Catherine prit la tête de son père entre ses bras et pleura avec lui.

« Ce ne sera rien, petite, ce ne sera rien, » répétait le père Glam.

Mais à la vue de ce crucifix que sa pauvre femme avait donné à Fulgence :

« Ç'a été plus fort que moi, » dit-il.

Il ne put pas continuer; les sanglots l'étouffaient.

Jean Simon tourna sa tête contre le mur. Il suffoquait aussi. Pendant un instant on n'entendit rien que le bruit des sanglots du père et de la fille mêlés de baisers. Catherine fut la première à se remettre.

« C'est une mauvaise heure à passer! dit-elle; il faut avoir du courage et prier Dieu.

— Oui! dit le père Glam, ayons du courage. »

Et ses mains ne pouvaient plus se séparer du crucifix.

« Et puis qui sait? reprit Jean tout à coup; il y a

encore trois jours, et tant de choses peuvent arriver en trois jours.... Vous ne quitterez peut-être pas la maison, père Glam.

— Ah! si le bon Dieu le permettait! » s'écria le vieux garde en joignant les mains.

Simon prit doucement son vieil ami sous le bras et le ramena dans la salle à manger. Catherine ferma derrière eux la chambre de Fulgence.

« A présent, dit Simon, embrassez-moi tous deux. Vous avez besoin de repos.... J'ai idée que le temps se gâtera ce soir, et il faut que je retourne à Cabourg. »

Mais à peine fut-il hors du Clos-Pommier, qu'au lieu de prendre la route de Cabourg, il courut du côté de Varaville, et s'en alla tout droit frapper à la porte du père Hennebaut. L'adjoint, qui fumait sa pipe au coin du feu, parut tout surpris à la vue de Simon.

« Pacôme est-il là? demanda le pêcheur.

— Non, répondit le père Hennebaut; mais si c'est quelque chose qu'on puisse lui dire....

— Oh! parfaitement. Je suis Jean Simon, le promis de Catherine, et j'arrive du Clos-Pommier.

— Ah! dit le père Hennebaut, qui tendit l'oreille.

— Il faut que vous arrêtiez les poursuites; ça

fait trop de mal à ce pauvre vieux de quitter la maison où Fulgence est né.... Il est dans le cas d'en mourir.

— J'en aurai grand'peine.... le père Glam est un brave homme, bien qu'il soit un peu fier pour un débiteur qui ne paye pas toujours exactement; mais si nous arrêtons les poursuites, qu'est-ce qui nous en reviendra?

— Mais vous ne comprenez pas? je vous dis que je suis Jean Simon! Laissez le père Glam tranquille, et je vous promets de renoncer à Catherine.

— Ah! ah! dit le père Hennebaut en ôtant sa pipe de sa bouche.

— Bien plus, j'engagerai Catherine à ne plus penser à moi et à prendre M. Pacôme pour mari. »

En prononçant ces derniers mots, la voix de Simon lui manqua un peu.

« Et vous? demanda le père Hennebaut.

— Moi, je m'embarquerai et je voyagerai si longtemps qu'on ne me verra plus guère. »

Malgré l'espèce de cuirasse que l'argent et la vanité avaient forgée autour de son cœur, le père Hennebaut fut touché de ce grand dévouement.

« Cependant vous aimez Catherine? dit-il.

— Si je l'aime! Ah Dieu! vous le voyez bien! » s'écria Simon.

Il passa le revers de sa main sur ses yeux.

« Voyons, reprit-il, me promettez-vous d'arrêter les poursuites ?

— Oui, » dit le père Hennebaut.

Puis, faisant un effort sur lui-même :

« De plus, reprit-il, je vous donnerai vingt écus le jour où vous partirez. »

Simon se redresssa.

« Merci, dit-il, je n'ai besoin de rien.... la promesse suffit. »

Le père Hennebaut le regarda sortir.

« Il n'est pas de la famille, ce Jean Simon, et il est comme eux ! » dit-il.

Il prit un charbon dans la cheminée pour rallumer sa pipe qui s'était éteinte.

« Avec cette belle fierté-là on ne va pas loin, » murmura-t-il.

Et il allongea ses pieds sur les chenets.

La rentrée de Pacôme réveilla le père Hennebaut, qui dormait d'un sommeil profond.

En quelques mots il mit son fils au courant de l'entrevue qu'il venait d'avoir avec Jean Simon.

« Te voilà tranquille, dit-il en finissant.

— Hum ! dit Pacôme, Jean Simon n'est pas Catherine ! »

Tandis que le père et le fils s'entretenaient, Simon faisait avertir Catherine par une servante

qu'il l'attendrait le lendemain matin sur les dunes, à un endroit écarté qu'il lui désigna. Il y était lui-même avant le jour.

Aussitôt que Catherine parût, Simon courut au-devant d'elle. Il faisait un temps humide et froid ; un petit vent bas roulait un flot de brume qui cachait à demi les contours des dunes. On voyait aux traits de Catherine que sa nuit avait été mauvaise.

« Pourquoi m'avez-vous fait venir, au lieu d'entrer chez nous? dit-elle.

— C'est que je ne voulais pas être dérangé, par le père Glam surtout; ce que j'ai à vous dire est très-important, » répondit Simon.

Il conduisit Catherine dans un pli des dunes où le vent ne se faisait pas sentir, et la faisant asseoir sur quelques brins d'herbes sèches :

« Vous avez vu dans quel état était le père Glam hier au soir? reprit-il.

« Mes yeux ne se sont pas fermés, répondit Catherine. Il a marché dans sa chambre la moitié de la nuit; quelquefois il poussait de grands soupirs qui me fendaient le cœur.

— Quand je l'ai vu pleurer si fort et tant se désoler d'abandonner le Clos-Pommier et cette chambre où l'on dirait que sa vie est enfermée, je me suis demandé si j'avais bien le droit de le faire

souffrir. Une voix m'a crié que mon devoir n'était pas là. C'est votre grande amitié pour moi qui est la cause de tout.

— Ah ! dit Catherine, s'il ne s'agissait que de moi, je ne sentirais pas tout le mal qu'on nous fait.

— Oui, mais il s'agit de votre père. Où ira-t-il, ce pauvre vieux, si on le chasse de chez lui? Les habitudes, à son âge, ça vous tient dans le sang. Il est capable d'en mourir.

— Ah! j'y ai bien pensé, dit Catherine en portant son mouchoir à ses yeux.

— Alors vous me pardonnerez ce que j'ai fait; j'étais comme fou hier quand j'ai quitté le Clos-Pommier. J'ai couru tout droit chez le père Hennebaut; c'était comme si une main me poussait. J'ai obtenu que les poursuites cesseraient.

— Ah! mon pauvre Simon! » s'écria Catherine en lui jetant les bras autour du cou.

Les larmes leur vinrent aux yeux; ils gardèrent le silence une minute.

« Ça n'empêche pas que je ne vous aime de tout mon cœur, reprit Simon... Mais le père Glam m'a toujours traité comme son fils, et c'est bien le moins que je fasse quelque chose pour lui.

— J'avais bien pensé comme vous que c'était notre devoir, mais je n'aurais rien fait sans votre

permission, répondit Catherine. Puisque vous m'en donnez l'exemple, je ne serai pas non plus égoïste.

— Ainsi vous irez voir Pacôme?

— J'irai, » dit Catherine.

Jean cacha sa tête entre ses mains.

« Ah! murmura-t-il, est-ce bien possible que je vous perde! »

Catherine lui prit les deux mains.

« Croyez-vous que, si ce n'eût pas été pour le repos de mon père, j'aurais jamais repris ma parole?

— Non.

— Alors embrassez-moi et montrez que vous êtes un homme.... Je me doutais bien de ce que vous alliez me dire quand vous m'avez fait appeler!... Vous pourrez au moins penser à tout ce que vous aimez, et moi je ne le pourrai plus.

— C'est vrai, répondit Jean, vous êtes presque la plus malheureuse.... Il faudra dire au père Glam que je vous ai oubliée pour une autre.... ça fait qu'il ne me regrettera pas.

— Il ne me croira pas, et tout droit il ira vous chercher.

— Il ne me trouvera plus; dès ce soir je serai au Havre.

— Ah! dit Catherine avec un élan subit, vous n'offenserez pas le bon Dieu en cherchant à mourir?

— Non, mais il y a des tempêtes. »

Catherine frissonna.

« Ah ! que ce vent est froid ! on entend la mer d'ici, » dit-elle.

Elle se serra contre Jean.

« Écoutez, reprit-elle, c'est le moment de nous quitter pour bien longtemps peut-être ; il ne faut pas emporter de mauvaise pensée. C'est bien assez de mon chagrin sans penser à un autre plus grand qui pourrait m'arriver.... Quand il y aura du danger, souvenez-vous de moi.

— Je vous le promets, » dit Jean avec effort.

Catherine se leva.

« C'est donc les adieux? » reprit Jean.

Catherine, sans répondre, l'embrassa deux fois avec un mouvement de tendresse qui laissait voir toute la violence qu'elle se faisait. Puis, s'échappant de ses bras, elle se mit à courir. Jean fit un pas pour la suivre et s'arrêta. Au moment de prendre le sentier qui sortait des dunes, Catherine se retourna et fit de la main un dernier signe à Jean. Il voulut s'élancer ; elle dépassa le coin du monticule, et il ne la vit plus.

« Ah! c'est fini! » dit Jean.

Le jour même, à déjeuner, le père Glam demanda à sa fille si elle avait vu Simon depuis la veille.

« Oui, un instant ce matin, dit-elle.

— Tu aurais dû l'amener d'ici ; j'ai été un peu faible hier; j'aurais voulu lui faire voir qu'il n'y paraît plus à présent.

— C'est bien ce qu'il pense, répondit Catherine.

— Ce pauvre Jean était tout bouleversé... il a le cœur de Fulgence... Tu seras heureuse avec lui. »

Catherine alla du côté de la fenêtre et l'ouvrit toute grande.

« Tu as donc chaud? dit le père Glam ; il me semblait cependant qu'il faisait froid.

— C'est que j'ai un peu de fièvre. »

Le père Glam la regarda.

« C'est vrai, tu as les yeux battus; tu n'as donc pas dormi cette nuit?

— Pas beaucoup... Vous étiez si malheureux, que ça m'a donné comme un coup.

— Ça ne m'arrivera plus, répondit le vieux garde ; tu ne m'en veux pas ?

— Ah Dieu ! vous en vouloir !... je me jetterais au feu pour vous! s'écria Catherine en l'embrassant.

— Oui, tu es une bonne fille.... Mais qui sait? comme dit Jean, ça changera peut-être.... Un jour nous serons tous heureux. »

Catherine sortit précipitamment ; elle avait peur d'éclater.

Vers midi, elle se dirigea vers la maison du père Hennebaut. Elle avait les yeux rouges. Comme elle passait devant l'église, elle y entra et se mità genoux dans un coin. Là le trop-plein de son cœur se déversa. Elle y resta une heure en prière, puis sortit d'un pas ferme. Quand elle arriva devant la porte de l'enclos, le courage faillit lui manquer. Elle la poussa cependant. Un valet de ferme qui étrillait un cheval sous un arbre lui apprit que Pacôme était sorti.

« Ah!... pensa Catherine, c'est à recommencer!

— Je crois bien que M. Pacôme est aux herbages du côté de la rivière, reprit le garçon tandis que Catherine restait debout devant lui. Si par hasard mamzelle veut voir.... en un petit quart d'heure elle y sera.

— Merci, » dit Catherine en s'éloignant.

A cent pas de la ferme, Catherine rencontra le père Hennebaut qui marchait le long d'un pré.

« Je vous cherchais, lui dit-elle résolûment.

— Eh bien! me voilà, répondit le père Hennebaut. Qu'y a-t-il pour votre service?

— Il y a que j'ai changé d'idée; Simon a dû vous en parler.... Je suis décidée à épouser M. Pacôme.

— Vous savez le proverbe : Mieux vaut tard que jamais! Donc ça me va; je n'ai pas de rancune,

moi, et n'en veux pas au père Glam, bien que nous ayons été la risée du pays. »

Comme il parlait, Pacôme survint. A la vue de Catherine, il pâlit. Catherine se sentit froid au cœur. Elle pensa tout de suite à l'entretien qu'elle avait eu le matin dans les dunes.

« Ah! pauvre Simon! » murmura-t-elle.

Le père Hennebaut frappa sur l'épaule de son fils.

« C'est Catherine, dit-il; elle a réfléchi, et la voilà qui ne demande pas mieux que de t'avoir pour mari.

— Je n'y mets qu'une condition, dit Catherine, c'est que vous regardiez mon père comme le vôtre.

— Pourquoi ne vous fiez-vous pas à moi? répondit Pacôme.... Ne vous souvient-il pas de ce que je vous ai dit l'autre jour? »

Les genoux de Catherine tremblaient sous elle; sans y mettre d'affectation, elle fit deux pas pour s'appuyer contre le tronc d'un noyer.

« A présent, donnez-lui votre main en signe de bon accord, » dit le père Hennebaut.

Catherine, plus morte que vive, mit sa main dans celle de Pacôme. Au moment où il tirait un anneau de son doigt pour le passer à celui de Catherine, le père Glam parut sur le revers du chemin.

« Eh! eh! dit-il en regardant sa fille et Pacôme, depuis quand se prive-t-on du consentement d'un père pour achever des fiançailles? »

Pacôme lâcha la main de Catherine.

« Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria-t-il.

— Reprenez votre anneau, rien de fait! » dit le père Glam.

Il saisit sa fille par le bras.

« Toi, viens-t'en, » reprit-il.

Pacôme était blanc de colère.

« Prenez garde! s'écria-t-il, si vous me poussez à bout!...

— Eh bien, quoi? répliqua le père Glam; vous me mettrez à la porte du Clos-Pommier.... c'est convenu! »

Il entraîna sa fille à grands pas. Derrière lui, Pacôme se mordait les poings.

« Ah! c'est comme ça! dit-il; eh bien! je ferai passer la charrue sur la maison! »

Le père Glam marcha quelque temps sans parler. Catherine le suivait la tête basse. Quand on fut à quelques centaines de pas du champ où le garde avait rencontré sa fille et Pacôme, il s'arrêta.

« Comment as-tu pu oublier ce que tu devais à Simon? dit-il.

— Simon me l'avait permis, dit Catherine.

— Et ton cœur, qu'est-ce qu'il en dit? reprit le garde.... Bon! poursuivit-il après un instant de silence, tu ne réponds pas.... j'ai compris.

— Qu'allons-nous faire à présent? dit Catherine.

— Eh bien! pauvres nous sommes, pauvres nous resterons! »

Il embrassa Catherine et continua sa marche vers le Clos-Pommier.

« C'est donc pour ça que tu avais les yeux rouges ce matin? reprit-il.... Je ne m'aviserai plus de pleurer, puisque ça vous fait tant d'effet.... Je ne me gênais pas, moi, devant vous.... Le plus souvent qu'on m'y reprendra!

— Voyons, mon père, puisque tout est arrangé entre Simon et moi, qu'est-ce que ça vous fait?

— Ça me fait que je n'ai pas le cœur d'un bourreau. Comme j'étais au sommet d'une côte tout à l'heure, j'ai vu Simon qui profitait du flot pour descendre la rivière. Il ventait rudement. Je l'ai appelé. Le vent portait ma voix; il a feint de ne pas m'entendre. Dès qu'il a été en mer, il a mis le cap au nord; ça m'a paru singulier. Je m'en allais cependant à ma tournée pour prévenir notre voisin, à cause d'une clôture que les bœufs ont renversée, lorsque je t'ai vue du côté de Varaville. Tu sortais de l'église et tu allais chez les Hennebaut. J'ai marché un bout de temps, puis

tout à coup je me suis ravisé. « C'est un complot, « me suis-je dit.... un bon complot à cause de « l'huissier! » Je suis revenu sur mes pas immédiatement. Bientôt j'ai reconnu que tu étais en conférence avec le père. « Ah! ma pauvre fille, » me suis-je écrié, « qu'elle doit avoir le cœur gros! » J'ai voulu courir; mais, si les yeux sont bons, les jambes ne vont plus guère. Pacôme est arrivé avant moi.... Encore deux minutes, et tu avais son anneau au doigt.... Ah Dieu! toi sa femme! je ne m'en consolerais jamais!... Nous sommes ruinés, c'est vrai; mais ces Hennebaut, c'est comme des usuriers!

— Je ne puis pas vous en vouloir, mon père, mais le sacrifice était fait, » dit Catherine.

Le lendemain, au réveil, ils trouvèrent une affiche jaune collée contre la porte du clos. La vente aux enchères publiques était annoncée pour le jour suivant; maître Pelavoix, huissier à Dozulé, agissait à la requête de M. Isidore Hennebaut, propriétaire.

V

Après deux ou trois heures de lutte, Simon avait dû renoncer à aborder au Havre : un coup de vent l'avait ramené à Dives. Il avait la mort dans l'âme.

« Si le vent saute, se dit-il, je repartirai demain. »

En attendant, il ne pouvait pas tenir en place. Ses jambes le conduisirent toutes seules du côté du Clos-Pommier; il se cacha derrière une haie pour voir si Catherine ne passerait pas. Rien ne bougeait dans le clos. Au bout d'une heure, il pensa que, si Catherine le surprenait, elle croirait qu'il voulait manquer à sa parole. Il poussa un grand soupir, regarda une fois encore dans le clos et s'éloigna. Comme il allait devant lui, sans but, il rencontra Pacôme. A l'air de son visage, Simon comprit que quelque chose qu'il ne savait pas s'était passé.

« Ah! c'est vous, dit Pacôme; je me doutais bien que vous n'iriez guère loin.

— Ce n'est pas ma faute si le flot a été le plus fort, » répondit Simon.

Pacôme haussa les épaules.

« C'était une comédie arrangée entre vous et Catherine pour gagner du temps, » reprit-il.

Simon fronça le sourcil.

« Çà, qu'y a-t-il donc? » demanda-t-il.

Pacôme lui raconta comment le père Glam était intervenu tout à coup; il le fit avec un tel accent de colère que Simon perdit tout espoir de le calmer. La colère est contagieuse; Jean Simon sentit qu'elle le gagnait.

« Faites ce que vous voudrez, dit-il, mais n'accusez pas Catherine de mensonge.

— Je dis ce que je veux, » répondit Pacôme.

Jean n'était pas, à beaucoup près, aussi fort que Pacôme, qui avait la moitié de la tête de plus que lui; mais il n'avait peur de rien. Il appuya la main sur le bras de son rival.

« Écoutez, dit-il, l'un de nous gêne l'autre. Battons-nous, et que le vaincu s'en aille s'il n'est pas mort.

— Nous battre? dit Pacôme.

— Eh oui! mettons au bout de nos bras deux bons bâtons, et finissons-en. »

Pacôme souleva le bâton de cornouiller qui pendait par un cordon à son poignet, puis le laissa retomber. Ce n'était pas la crainte qui le faisait hésiter, mais bien la pensée que cette lutte ne pouvait rien amener de bon pour lui. Si Jean restait sur la place, quel espoir avait-il d'apaiser Catherine? Si au contraire il était vaincu, quel ridicule ne serait-ce pas, sans compter la honte de céder le terrain à son rival? Pacôme secoua la tête.

« Oh! que nenni! dit-il. La partie n'est pas égale; vous ne jouez que votre peau.... J'ai du bien, moi; merci donc. S'il vous plaît de rester à Cabourg à présent, restez-y.... moi, je vais à Dozulé, chez maître Pelavoix. »

On a vu quel avait été le résultat de cette visite.

Un coup auquel il ne s'attendait pas menaçait le père Glam. Le jour même où le Clos-Pommier devait être adjugé au plus fort et dernier enchérisseur, l'huissier se présenta chez le garde pour procéder à la saisie des objets mobiliers. Le père Glam était avec sa fille, dont le visage amaigri laissait voir des traces de souffrance dont elle ne se plaignait pas.

« Faites, » dit-il à l'homme de loi.

M. Pelavoix portait un habit de drap d'Elbeuf et une montre à chaîne d'or sur un gilet de piqué

jaune ; il avait des prétentions aux belles manières, parce qu'il avait quelque temps pratiqué dans une étude de Paris.

« Ne vous dérangez pas, mademoiselle, dit-il d'un air aimable ; ce sera l'affaire de quelques instants.... De plus, si vous avez ici quelque objet auquel vous teniez particulièrement, malgré la rigueur de mon ministère, je vous le laisserai volontiers. »

Catherine refusa par un signe de tête, et M. Pelavoix se mit en devoir d'inscrire les objets à mesure que ses agents les indiquaient du doigt. L'un d'eux, étant entré dans la chambre de Fulgence, frappa sur la caisse.

« Plus une grande caisse, » dit-il.

L'homme n'acheva pas ; le père Glam l'avait saisi à la gorge et le repoussait violemment.

« La caisse de Fulgence ! s'écria-t-il ; hors d'ici, coquins !

— Qu'est-ce ? » demanda l'huissier en voyant son clerc trébucher sur le carreau.

Le vieillard était debout devant la porte, la figure livide et le bras tendu.

« Mais, monsieur, y pensez-vous ? reprit l'huissier.

— Mon père ! s'écria Catherine, qui s'élança vers le garde.

— C'est bien, mademoiselle; M. votre père, qui est fonctionnaire public, entendra la voix de la raison.... La loi a des exigences fatales auxquelles il faut savoir se soumettre.... Messieurs, procédons.... »

M. Pelavoix entra, le calepin aux doigts, dans la chambre de Fulgence; mais, quand le père Glam le vit ouvrir la caisse à laquelle il avait laissé la clef et y plonger les mains, son sang ne fit qu'un tour. Il se débarrassa de l'étreinte de sa fille et sauta sur l'huissier.

« Toi aussi, brigand! » s'écria-t-il.

Et le prenant au collet avec une force irrésistible, il l'envoya rouler à l'autre bout de la pièce.

« Des voies de fait! s'écria l'huissier.... il faut cependant que force reste à la loi. »

Mais le père Glam était hors de lui; il s'était emparé d'un lourd bâton et le brandissait en l'air.

« Gare au premier qui bouge! » cria-t-il d'une voix terrible.

Catherine se jeta les mains jointes au-devant de l'huissier.

« Ah! monsieur, par pitié! murmura-t-elle; plus tard, dans une heure, je vous en supplie.... »

Il y avait tant de larmes dans ses yeux, une terreur si poignante sur son visage, que M. Pelavoix céda.

« Eh bien! soit, mademoiselle, je me retire.... mais je dresserai procès-verbal de cet acte de violence inqualifiable et je reviendrai, s'écria-t-il.

— Ah! mon père, qu'avez-vous fait? » reprit Catherine en tombant épuisée sur une chaise.

Le père Glam jeta son bâton.

« Toucher aux vêtements de mon fils, à son lit, à tout ce qui me reste de Fulgence!... Je l'aurais tué comme un chien, » dit-il.

Catherine ne se dissimulait pas la gravité de l'acte que son père venait de commettre. Elle le voyait déjà entre les mains de la justice et dans les prisons de Caen.

« Ah! pourquoi m'a-t-il arraché des mains l'anneau de Pacôme? » disait-elle.

Simon survint comme elle cherchait à calmer l'effrayante irritation du père Glam, qui, pour la première fois de sa vie, ne l'écoutait pas.

« Toucher aux habits de Fulgence! » répétait-il toujours.

Et il tournait comme un dogue devant la chambre. En quelques mots, Simon fut mis au fait de ce qui venait de se passer. Il en eut le frisson.

« Mais vous êtes perdu! dit-il.

— Bah! dit le père Glam, j'ai encore mes deux jambes et mes deux bras! »

On voyait que sa pensée était ailleurs et qu'il ruminait quelque projet. Tout à coup il prit Simon par le bras.

« Il se peut que l'huissier revienne bientôt, reprit-il; il ne faudrait pas qu'il trouvât la caisse ici. Toi, petite, fais le guet, et avertis-nous si quelqu'un vient. Toi, Jean, prends la caisse par un bout, et donne-moi un coup de main. Nous allons déménager la chambre. »

Dans l'état d'esprit où était le père Glam, il ne fallait pas songer à lui résister. Simon cependant regarda Catherine, qui lui fit signe d'obéir.

La caisse enlevée, Simon demanda où on allait la porter.

« Eh! chez la mère Doisy! dit le père Glam; son mari est un brave homme, et ils la garderont aussi longtemps que nous voudrons. »

Catherine sortit du Clos-Pommier et regarda dans la campagne; personne ne s'y faisait voir. Le père Glam et Simon se mirent en route. Deux heures après, il n'y avait plus un clou dans la chambre de Fulgence.

« Qu'il vienne à présent, cet huissier du diable! dit le père Glam joyeux.

— Oh! il reviendra, dit Jean; j'ai bien peur même qu'il ne revienne pas seul. »

Le vieux garde se frottait les mains. Les vête-

ments de son fils et ses chères reliques à l'abri, il croyait tout sauvé. Le reste lui importait peu.

« Ils ne m'ont pas encore pris, disait-il ; et puis, en supposant qu'on m'arrête, que voulez-vous que la justice fasse de mes vieux os ? »

Catherine, pas plus que Simon, ne partageait cette quiétude ; chaque bruit de pas la faisait trembler. Elle s'efforçait de persuader au père Glam qu'il ferait bien de se cacher. On essayerait d'arranger l'affaire pendant qu'il ne serait pas là.

« C'est bon, répondait le vieux garde, il n'est pas encore temps. »

Rien ne parut dans la journée.

« Ah ! quel réveil demain ! » dit Catherine.

Simon, qui voulait être près de ses amis en cas d'événement, demanda au père Glam de coucher au Clos-Pommier.

« Vite une bouteille de cidre, s'il en reste, et fais-nous du café ; nous causerons un peu, » dit le père Glam à sa fille.

Ils s'assirent bientôt autour de la table, devant un feu de souches ; le vent soufflait au dehors avec grand bruit. L'histoire de la tempête dans le golfe du Mexique recommença. Le père Glam écoutait de toutes ses oreilles, comme s'il ne connaissait pas ce récit. Quand Simon négligeait un détail, il le lui rappelait, comme font les enfants à

leurs nourrices lorsqu'elles récitent des contes vingt fois racontés. Au moment d'aller se coucher, on frappa discrètement contre un volet. Catherine sauta sur sa chaise, et ouvrit toute pâle; un enfant de huit ou dix ans lui glissa un petit papier dans la main. Elle reconnut le fils d'un gendarme de la résidence de Dozullé.

« Voilà ce que papa m'a dit de vous remettre, » dit l'enfant.

Et il disparut.

Le papier ne contenait que ces quelques mots, écrits au crayon :

« Le brigadier a reçu l'ordre de vous arrêter « demain.... Agissez en conséquence. »

« Ah ! le brave homme, dit Simon.

— Ah ! mon père, voilà que ça commence.... Partez ! partez vite ! dit Catherine.

— Eh ! non, tu as bien lu ce qu'a écrit le gendarme ; j'ai encore cette nuit, » répondit le père Glam.

L'agitation tint Catherine éveillée ; aux premières lueurs de l'aube, elle se leva doucement et entr'ouvrit la porte du clos. Au bout d'un quart d'heure, elle aperçut sur la route les tricornes de deux gendarmes ; elle rentra précipitamment.

« Pour l'amour du ciel ! sauvez-vous, mon père, les voici, » dit-elle.

Le père Glam eut un grand serrement de cœur.

« Ah! te quitter!... » dit-il.

Il hésita un instant, puis embrassa Catherine et sortit par derrière la maison, tandis que les gendarmes frappaient à la porte du clos. Ils firent semblant de ne pas le voir.

Le père Glam rôda trois ou quatre jours dans le pays, mollement poursuivi par les gendarmes et protégé par les gens de la campagne, qui suivaient leur instinct en se mettant contre la justice, et trouvaient en outre dans cette circonstance l'occasion de jouer un tour aux Hennebaut. Ceux-ci, de leur côté, obtenaient la destitution du père Glam de ses fonctions de garde champêtre et faisaient force visites à Dozullé pour presser le brigadier et lui bien prouver que l'honneur du corps était intéressé à ce que le fugitif fût arrêté promptement. Ils promirent même une pièce de cidre à celui des gendarmes qui mettrait la main sur le père Glam. Deux de leurs gens veillaient toujours autour du Clos-Pommier, dont un défaut de formalité avait fait ajourner la vente, afin de les prévenir si par hasard le garde s'y faisait voir.

Cette vie errante fatiguait le père Glam, qui avait l'habitude de marcher librement et le front haut. Sa fille lui manquait; il avait soif de l'embrasser.

« Je crois que je ferais mieux d'aller tout droit chez le juge de paix, dit-il un jour.

— Gardez-vous-en bien ! dit Simon.

— Eh bien ! si tu veux que je patiente, amène-moi la petite demain, chez la mère Doisy.... Je l'attendrai à midi. C'est en plein jour ; on ne soupçonnera pas qu'elle vient me voir.

— C'est bon ! » dit Jean d'un air embarrassé.

Le lendemain, le père Glam attendait depuis une heure, quand Simon parut seul.

« Et Catherine ? » demanda le père Glam.

Le pêcheur se gratta le front.

« C'est qu'elle n'a pas pu venir, dit-il.

— Catherine ! Qu'est-ce que tu me contes là ? s'écria le père Glam. Voyons, parle, il y a quelque chose là-dessous. »

Simon tortillait son bonnet de laine entre ses doigts.

« Elle est allée à Caen pour un ouvrage, reprit-il en baissant les yeux.

— La petite à Caen ?... lorsqu'elle pourrait m'embrasser ! Allons donc.... »

Simon se tut.

« Voyons ! reprit le père Glam, que me caches-tu ?

— Eh ! pardine ! dit la mère Doisy, c'est pour ne pas vous affliger qu'il se tait, ce garçon.... Catherine est malade.

— Malade, la petite! répéta le garde.

—Eh! rassurez-vous, s'écria Simon qui le voyait tout tremblant; elle est au lit, c'est vrai, mais ce ne sera rien. »

Le père Glam courut vers la porte.

« Y pensez-vous? reprit Simon.... et les gendarmes?

— Je me moque bien des gendarmes! » s'écria le père Glam.

Simon le connaissait trop pour s'opposer plus longtemps à son projet. Il le suivit donc. Le père Glam marchait fort vite, malgré le tic de sa jambe gauche. Chemin faisant, il questionna Simon sur l'origine de cette maladie.

« Ça lui est venu après votre départ, répondit le pêcheur. Il y avait déjà quelques jours que ça couvait. Ce sont toutes ces émotions qui l'ont abattue. Elle a lutté tant qu'elle a pu. Un soir elle grelottait. Je lui ai demandé si elle avait froid. « Non, « c'est la fièvre,» m'a-t-elle dit. Elle s'est couchée de bonne heure, et n'a pu se relever. La veille, par la pluie, elle était allée à Dozullé chez l'huissier. Il n'y était pas.... Depuis lors, elle n'a pas quitté le lit. Ça la désespère à cause du travail qui attend. Ah! pourquoi n'avez-vous pas voulu qu'elle épousât Pacôme? vous seriez tranquilles tous deux. »

De grosses larmes tombaient des yeux du père Glam, mais il secouait la tête.

« Je te dis qu'elle ne serait pas heureuse avec lui, reprit-il.

— Cependant, puisqu'elle s'y résigne, et moi aussi.

— Ah bah! dit le père Glam.... je ne suis pas dupe de vos singeries... Tout ça, c'est pour m'assurer une bonne soupe et un bon lit.... Je n'en veux pas. »

Ils arrivèrent causant ainsi au Clos-Pommier. La vache, qui était à paître dans son coin, poussa un long mugissement en relevant son mufle.

« Elle me reconnaît, la pauvre bête! » dit le père Glam.

Il entra dans la maison et courut vers le lit de sa fille. Catherine et lui s'embrassèrent en pleurant. Pendant plusieurs minutes ils restèrent dans les bras l'un de l'autre.

« Ah! faut-il que ce soit moi qui t'aie mise dans un pareil état! dit enfin le père Glam.

— Eh! non, père, ce n'est pas vous!... On est malade parce qu'on est malade, » répondit Catherine.

Le premier moment d'effusion passé, elle trembla pour lui.

« Pourquoi l'avez-vous laissé venir? dit-elle à Simon.

— Et qui l'aurait retenu ? On aurait dit un poulain quand il fait du vent, répliqua le pêcheur.

— C'est qu'on vous guette ; il y a toujours quelqu'un à rôder autour de la maison ! dit Catherine....

— Eh bien ! tant mieux, je ne serais pas fâché d'être arrêté. »

Catherine regarda son père.

« Oh ! ne crains rien, reprit-il, il n'y a plus rien de Fulgence ici... Je ne me fâcherai pas. »

Les craintes de Catherine n'étaient que trop fondées. Un des hommes apostés par les Hennebaut autour du Clos-Pommier courut chez l'adjoint et le prévint de la présence du père Glam. Un quart d'heure après, le brigadier était averti, et il fallut bien expédier un gendarme de Dozullé. Le gendarme entra d'un air gauche chez le vieux garde. C'était précisement celui qui avait envoyé son fils avec les deux lignes écrites au crayon.

« Allons, père Glam, il faut me suivre, dit-il.

— Volontiers, mon brave, dit le père Glam ; vous m'avez déjà rendu un petit service, vous allez m'en rendre un second.

— Dame ! si ça dépend de moi....mais vous comprenez, à présent je réponds de vous.

— Oh ! n'ayez pas peur, je n'ai aucune envie de m'échapper... je veux vous prier seulement de me conduire chez M. Pelavoix. »

Le gendarme ôta et remit son gant.

« Eh bien ! soit, » dit-il.

Le père Glam se pencha vers sa fille.

« Sois tranquille, je reviendrai, » dit-il.

M. Pelavoix occupait à Dozullé une jolie petite maison à persiennes vertes, située dans la plus belle rue. L'huissier, qui venait de dîner, se chauffait gaiement dans une pièce au rez-de-chaussée. Il était vêtu d'une robe de chambre à ramages, dégustait à petits coups une tasse de café, et regardait son mobilier d'acajou bien luisant, d'un œil de complaisance. Au nom de père Glam, que lui jeta une servante, il fronça le sourcil.

« Ah ! le coquin qui a battu mon clerc, dit-il ; qu'il entre. »

Le père Glam se présenta, son feutre à la main, suivi du gendarme.

« Ah ! vous l'avez capturé ! S'est-il défendu ? demanda M. Pelavoix.

— Lui ? Ah ! le pauvre homme, c'est un agneau, » répondit le gendarme.

L'huissier fit un bond.

« Un agneau, ce scélérat qui a failli m'étrangler ! s'écria-t-il. La prison lui fera voir ce que c'est que de malmener un huissier. »

Le père Glam pétrissait son chapeau entre ses doigts.

Tout à coup il se jeta à genoux et joignit les mains :

« Battez-moi, monsieur, dit-il, battez-moi, mais laissez-moi soigner la petite. »

L'huissier resta tout interdit. Le café refroidissait dans la tasse, et il ne songeait plus à le boire.

« Elle est au lit, malade. Qui voulez-vous qui prenne soin d'elle, si ce n'est moi ? » reprit-il.

Tous le visage du pauvre garde était contracté ; son menton tremblait.

« N'ayez pas peur que je veuille me sauver, continua-t-il ; aussitôt qu'elle sera guérie, vous ferez de moi ce que vous voudrez. »

M. Pelavoix était bon homme au fond, malgré certains airs d'importance qu'il se donnait dans l'occasion. Les paroles du père Glam et cette action d'un homme qu'il avait vu dans un transport de colère l'émurent malgré lui.

« Est-ce que cette demoiselle est vraiment malade ? demanda-t-il au gendarme.

— Eh ! oui.... je viens de la voir couchée tout de son long dans son lit, répondit le gendarme ; il n'a fait que me parler d'elle du Clos-Pommier ici, et il y mettait un tel feu que j'ai failli en pleurer.... Vous êtes nouveau dans le pays, monsieur Pelavoix, ce qui fait que vous ne connaissez pas le père

Glam, mais il n'y a pas de meilleur père à dix lieues à la ronde.

— C'est qu'il n'y en pas qui ait eu des enfants comme les miens, répondit le père Glam toujours à genoux.

— Comment se fait-il qu'un si brave homme ait levé le bâton sur les gens de loi ? dit l'huissier.

— Tenez, reprit le gendarme, je vais vous dire tout. »

Et il lui raconta l'histoire de Fulgence et de sa mort. « On ne sait que ça dans tout le pays, » dit-il en finissant.

« Quand j'ai vu qu'on touchait à ses habits, j'ai eu comme un éblouissement, dit alors le père Glam.... Donnez-moi quelques jours, vous m'enverrez en prison après. »

L'huissier n'y tint plus.

« Vous envoyer en prison, mon pauvre homme ! jamais ! s'écria-t-il ; je retire ma plainte.... Relevez-vous bien vite et courez vers votre fille. Je suis tout bouleversé, moi.... Ah ! vous pouvez demeurer au Clos-Pommier tant qu'il vous plaira.... ce n'est plus moi qui vous tourmenterai. »

Le père Glam sauta sur ses pieds.

« Je puis m'en aller, bien vrai ? dit-il.

—Tout de suite.... Et, s'il ne faut qu'un à-compte

pour arranger vos affaires, parbleu ! c'est moi qui le compterai au père Hennebaut.

— Et nous vous y aiderons, monsieur, ajouta le gendarme en plantant son tricorne sur sa tête.... J'ai mon idée, et je cours la mettre à exécution. »

VI

Si le premier mouvement était bon chez M. Pelavoix, le second n'était pas mauvais. Il tira de son bureau une somme ronde et la mit de côté pour la porter au père Hennebaut.

« Si le père Glam est un brave homme, comme il paraît, se dit-il, il me la rendra quelque jour. »

Il fit même plus ; il réunit les pièces de la procédure qui lui avaient été confiées par le père Hennebaut, et se promit de mettre tout en usage pour déterminer son client à se désister de sa poursuite. Il espérait d'autant plus y réussir, que l'adjoint ne lui avait pas paru très-animé contre le père Glam la dernière fois qu'il l'avait vu. Malheureusement les vrais motifs de cette tolérance inaccoutumée échappaient entièrement à M. Pelavoix. Depuis que le vieux garde avait pris la fuite, il importait peu au père Hennebaut de le dépouil-

ler d'un bien dont il ne pouvait plus jouir et que l'adjoint était assuré de retrouver toujours. Les gendarmes mis aux trousses du père Glam, il n'était plus besoin de recors. Bien plus même, en laissant à Catherine la faculté de rester au Clos-Pommier, le père Hennebaut agissait comme le chasseur, qui laisse un oiseau en cage pour ramener les fugitifs.

Cette marche savante, qui donnait au père Hennebaut les apparences de la douceur, bien arrêtée, Pacôme se proposait, aussitôt que le père Glam serait tombé au pouvoir des gendarmes, d'agir auprès de Catherine et de lui promettre le désistement de l'huissier au cas où elle consentirait à l'épouser. On a vu comment ce beau plan avait manqué, grâce à la sensibilité de l'huissier; et c'était une chose, on en conviendra, à laquelle le père Hennebaut ne pouvait pas s'attendre.

Il était à table quand M. Pelavoix vint lui apporter un petit sac d'écus de la part du père Glam. Le père Hennebaut ouvrit de grands yeux; sa fourchette resta suspendue en l'air. Il n'en croyait pas ce qu'il voyait.

« Où diable le pauvre homme a-t-il pu se procurer cette somme? » dit-il en dénouant les cordons du sac.

Pacôme pensa que quelqu'un des parents que le

père Glam avait obligés autrefois s'était décidé à lui venir en aide.

« Voilà une affaire en bon chemin, dit-il d'un air doucereux, et certes nous lui laisserons bien quelque temps pour payer le reste ; la vôtre sera plus difficile à arranger.... Il a dû coucher en prison cette nuit, cet enragé de père Glam ?

— Point, messieurs, il a couché au Clos-Pommier, » dit M. Pelavoix, qui conta aux Hennebaut comment il avait relâché le père Glam, et comment il avait écrit sur l'heure au parquet de Caen pour retirer sa plainte.

Pacôme et le père Hennebaut se regardèrent. De bon cœur le fils eût étranglé l'huissier. Il ne fallait plus à présent penser à faire céder le père Glam. Pacôme frappa du poing sur la table.

« Alors, dit-il, les poursuites vont recommencer.

— Hein ! dit M. Pelavoix tout surpris.

— Et ne perdez pas une minute.... S'il a de l'argent, qu'il paye ; sinon, il faut que le Clos-Pommier soit vendu sous trois jours. »

L'huissier fut saisi d'un mouvement d'indignation.

« Mais, dit-il, tout à l'heure vous consentiez à lui donner du temps.

— Tout à l'heure, c'était tout à l'heure ; à présent, c'est à présent, s'écria Pacôme, dont les yeux

gris avaient l'éclat et la dureté de l'acier.... Allez, vous dis-je, et n'épargnez pas les frais ! »

M. Pelavoix se leva. « Ma foi, dit-il, j'y perdrai peut-être votre clientèle, mais il ne sera pas dit que j'aurai contribué à mettre ce pauvre homme sur la paille. »

On se sépara là-dessus, et cinq minutes après on pouvait voir Pacôme courant au grand galop dans la direction de Lisieux, où il était sûr de trouver un collègue de M. Pelavoix. Il tenait à la main le dossier de la procédure.

Pendant que ces choses se passaient à Varaville, le gendarme qui avait arrêté le père Glam communiquait à son brigadier le beau projet dont il avait conçu l'idée chez M. Pelavoix. Le brigadier l'adopta avec empressement, autorisa ses hommes à faire abandon de trois jours de paye en faveur du pauvre garde, souscrivit lui-même pour une somme égale, et donna permission à l'inventeur de promener cette liste dans le canton.

Le juge de paix, le percepteur, le receveur municipal, souscrivirent. Les maires de Troarn, de Dozullé, de Dives, de Cabourg, de Beuzeval, donnèrent quelque chose, les principaux fermiers aussi; malheureusement la saison était trop avancée pour qu'on trouvât rien dans les châteaux, dont les propriétaires étaient partis. Au bout de

quarante-huit heures cependant, un petit sac était plein de pièces blanches et de menue monnaie, parmi lesquelles brillaient d'un éclat séduisant quelques beaux louis d'or.

Le gendarme, tout joyeux, se présenta chez le père Glam, qui ne bougeait pas de la chambre de Catherine. La gêne commençait durement à se faire sentir dans le ménage. Catherine ne travaillait plus, et ses petites épargnes, qu'elle énonomisait avec grand soin, s'en allaient pièce à pièce; elle ne souffrait pas qu'on prît rien à crédit, et l'inquiétude où elle vivait l'empêchait de guérir aussi promptement qu'elle l'aurait désiré. A la vue de la sacoche que le gendarme posa sur la table d'un air ravi, le père Glam eut la même pensée que Pacôme.

« Est-ce ma cousine Bonnier ou le père Giraud qui m'envoie cet argent? dit-il.

— Non pas, c'est tout le monde! » répondit le gendarme, qui, n'y voyant pas de mal, raconta ce qu'il avait fait et comment on avait répondu à sa requête partout où il s'était présenté.

La figure hâlée du père Glam rougit jusqu'aux yeux.

« Mais c'est une aumône! dit-il.

— Ça? reprit le gendarme ébahi; ça prouve seulement qu'on vous estime et qu'on vous aime.»

La main du père Glam restait sur le sac. Tout à coup il le repoussa.

« Tant pis, reprit-il, je n'ai rien demandé, je ne veux rien. »

Une expression de chagrin se peignit sur le visage du soldat.

« Ce n'est pas de la fierté, père Glam, dit-il, c'est du mauvais orgueil.... Si vous ne voulez pas de cet argent qu'on vous a donné de bon cœur, jetez-le par la fenêtre.... moi, je ne m'en charge plus.

— Vous avez raison, répondit le père Glam en revenant sur son premier mouvement.... merci de m'avoir fait sentir que je n'ai pas le droit de refuser quand la petite est malade.... elle aura du bouillon tous les jours. »

Le soir même, le père Glam, Simon et le gendarme, dînèrent de compagnie. On but au rétablissement de Catherine ; un peu de gaieté parut autour de la modeste table.

« Ah ! dit Simon, il y avait longtemps que je n'avais ri !... Les beaux jours vont revenir peut-être. »

Cette bonne soirée fit plus pour la guérison de Catherine que toutes les tisanes qu'elle buvait. Dès le lendemain, elle se sentait soulagée et en état de reprendre son coussinet de soie verte et ses

petites bobines; mais, dès le lendemain aussi, le papier timbré rentrait dans la maison. L'huissier auquel Pacôme s'était adressé menait rondement les affaires.

Le rayon d'espoir que l'intervention de M. Pelavoix avait fait briller aux yeux du père Glam fut bientôt évanoui. Cette conviction que le Clos-Pommier, où la famille vivait depuis tant d'années, était perdu, Simon et Catherine la partageaient.

« Il faudrait un miracle pour le sauver, et il n'y en a plus ! » disait Jean.

Catherine s'était remise à l'ouvrage avec une ardeur où l'on sentait comme la fièvre; mais ce qu'elle gagnait n'aurait pas suffi en deux ans à payer le père Hennebaut. Jean la prit à part :

« Le père Glam a beau dire, il est facile de voir que la pensée d'être mis hors de chez lui le mine sourdement, dit-il ; notre première résolution est la meilleure, la seule bonne même. Cependant j'ai une dernière ressource dont je veux user. Je vais de ce pas à Honfleur chez un parrain qui est fort avare, mais qui a quelque amitié pour moi. Je lui ferai part de mon projet de reprendre du service en mer ; peut-être m'avancera-t-il quelque argent. Si j'en obtiens, je reviendrai et vous l'apporterai ; s'il me renvoie, eh bien ! vous irez chez le père Hennebaut. Une fille se doit à son père.

— Allez, dit Catherine, vous avez un bon cœur, et Dieu vous bénira. »

Le clos n'était pas vendu quand Jean revint d'Honfleur. Il avait la mine radieuse.

« Ah ! dit-il, je n'ai pas perdu ma journée. Le parrain a paru charmé de mon idée, je pars donc ; à mon retour, il me fera patron d'un gros bateau de pêche qu'on est en train de construire pour lui. De plus, il me confiera une petite pacotille, si mon premier voyage me mène aux îles, et en attendant il m'a glissé ce rouleau de pièces blanches dans la main. C'est le gain d'un procès qui l'a rendu si généreux. »

Jean posa le rouleau sur la table.

« Pesez, père Glam, reprit-il, il est lourd. Avec ça et ce que le gendarme vous a remis, on pourra faire patienter le père Hennebaut. Vous ne vous défendez pas, et c'est un tort.... Je suis sûr qu'avec quelques écus dépensés à propos, on trouverait à Caen ou à Lisieux un homme d'affaires qui vous ferait gagner du temps. On n'est pas si pauvre, grâce à Dieu ! quand on a ce rouleau et le sac de l'autre jour. »

Parlant ainsi, Jean ouvrit le tiroir dans lequel le père Glam serrait son argent. Il était vide ; il regarda au fond du tiroir, le sac n'y était plus.

« Vous a-t-on volé, père Glam ? » s'écria-t-il.

Le vieux garde frappait contre le rebord de la table avec le manche de son couteau. Son air embarrassé fut remarqué par Catherine.

« Si vous en avez disposé, mon père, il faut le dire ; cet argent était à vous, dit-elle.

— Je vais tout vous raconter ; tu me gronderas après si tu veux, petite, répondit le pauvre homme d'un air chagrin. C'est hier que la chose s'est passée. Tu étais en course, moi je pensais à nos tristes affaires. Voilà tout à coup que le père Doisy entre ; sa figure me fit peur. « Ah ! » me dit-il, « il m'arrive un grand malheur ; le coup de vent « qu'il a fait cette nuit a emporté mes filets.... Il « n'y a plus un petit écu à la maison ; c'est la « vieille qui va pleurer, quand elle saura tout ! » Là-dessus le vieux s'est jeté sur une chaise, sa tête entre les mains. Il faisait mal à voir. Bien sûr il y a un sort sur cette maison !... Vous savez en outre comment le père Doisy et sa femme ont caché la caisse de Fulgence dans leur logis et m'ont hébergé du meilleur de leur cœur pendant huit jours ; ils voulaient me donner leur lit. « Çà ! « voyons ! ai-je répondu à mon vieux, qu'allez-vous « faire ? — Est-ce qu'on sait ? m'a-t-il dit ; on vivra « à la grâce de Dieu. » Il avait la figure comme un mort ; moi, ça m'avait remué les entrailles.... Tout à coup je me suis souvenu de l'argent que

le gendarme avait laissé là. J'ai ouvert le tiroir comme poussé par un ressort. « Prenez ! » lui ai-je dit. Il fallait voir son visage : c'était comme si je l'avais tiré du tombeau. Le pauvre vieux, qui n'avait pas eu une larme dans son malheur, pleurait de joie. Il a tout emporté, et voilà pourquoi il n'y a plus rien.

— Vous avez bien fait, mon père ; ce pauvre vieux Doisy est encore plus malheureux que nous, » répondit Catherine.

On se mit à table pour dîner. Personne n'avait faim. Catherine et Simon échangaient des regards furtifs. Une sorte de tristesse se glissait entre ces trois convives unis par tant de liens. Ils avaient comme le pressentiment d'un malheur. Tout à coup le père Glam, qui ne disait plus rien depuis sa confession, se leva et se frappant le front avec violence :

« Ah ! je vois bien que j'ai eu tort ! dit-il. J'aurais pu disposer de cet argent si j'avais été seul ; mais j'ai une fille, et voilà ce que j'oublie trop souvent.... J'ai agi toute ma vie comme un mauvais père, comme un malhonnête homme. »

Catherine se leva tout effrayée. « Ah ! mon père, que dites vous là ? s'écria-t-elle.

— Je dis ce qui est ! reprit le père Glam, dont le visage exprimait tous les bouleversements de la

tendresse aux prises avec les remords. Est-ce que j'ai agi en bon père? ai-je eu seulement la prévoyance de l'oiseau qui porte à ses petits le moucheron qu'il a trouvé? Non! j'ai tout gaspillé, tout perdu. Et te voilà malheureuse à cause de moi! Ah! c'est à croire que j'ai le cœur mauvais! »

Il se cacha le visage entre ses mains; sa rude poitrine était soulevée par des sanglots. Jamais Catherine ne l'avait vu dans un pareil état depuis la mort de Fulgence. Elle se jeta au cou de son père et l'embrassa avec passion.

« Si vous ne voulez pas me faire mourir de chagrin, dit-elle, taisez-vous; parler ainsi, c'est offenser Dieu.

— Ah! je sais que tu es une brave fille, reprit le père Glam, qui laissa voir son visage tout trempé de larmes, et c'est pour cela que je m'en veux. Mais, va, je me punirai.... c'est dur de tendre la main à mon âge quand on ne l'a jamais fait.... Eh bien, j'irai à Mézidon pas plus tard que cette nuit; je frapperai à la porte de ton oncle, M. Donavieu, et, s'il a quelque chose dans le cœur, il s'attendrira. »

Rien ne put empêcher le père Glam de mettre son projet à exécution sur-le-champ. Il prit un gros caban de laine, un bâton et sortit. Une minute après, on ne le voyait plus.

Quand ils furent seuls, Catherine et Simon se regardèrent.

« Quel est ce M. Donavieu dont parle votre père? dit Simon; c'est la première fois que j'apprends que vous avez un oncle à Mézidon.

— C'est un marchand grènetier fort riche, répondit Catherine; mon père l'a obligé autrefois, c'est pour cela qu'il n'en parle jamais.

— Y a-t-il quelque chose à espérer de ce côté-là? »

Catherine secoua la tête. Simon prit un bout de bois et tisonna le feu.

« Tenez, Catherine, reprit-il, ce qu'il y a de plus simple est encore ce que nous avons trouvé. Votre père a beau dire que, par amitié pour moi et par respect pour la mémoire de Fulgence, il ne veut pas de votre mariage avec Pacôme, votre devoir est là; je ne vois pas d'autre moyen d'en finir. Il aura la paix, et ce pauvre vieux ne sera plus obligé de courir la nuit comme il le fait à présent.

— J'y étais résignée, répondit Catherine; c'est lui qui n'a pas voulu.

— Faites-lui voir que vous êtes décidée, il cédera. Au moins on meurt tranquille quand on a fait ce qu'on doit.

— C'est vrai!... Ce qui m'arrête, c'est la crainte

de désobéir à mon père et de le chagriner dans ses idées.

— C'est pour son bien que vous le faites; il n'y a donc pas à hésiter. Personne ne vous blâmera, et moi j'y consens. C'est un crève-cœur, mais on est un homme. Ainsi, dès demain, faites que Pacôme publie les bans.

— Je le ferai donc, puisque c'est votre volonté.... Une voix me crie que vous avez raison. »

Il y eut un moment de silence. Le pêcheur regarda par la fenêtre. La pluie tombait par rafales.

« Comme il fait noir! dit-il. L'an dernier, par un temps pareil, un coup de vent m'a jeté à la côte avec le lougre que je montais.... Le bâtiment a été perdu. Le mois de décembre ne m'est jamais bon. »

Catherine ôta de son cou un cordonnet de soie auquel étaient attachés trois petits bijoux d'or, un cœur, une ancre et une croix, que son père lui avait donnés au temps de sa prospérité.

« Portez-les en souvenir de moi, » dit-elle avec un regard plein de tristesse.

Simon passa le cordonnet à son cou.

« Vous êtes bonne, Catherine, reprit-il; je sais bien que jamais, où que j'aille, je ne trouverai une femme pareille à vous. »

Ils comprenaient bien tous deux que c'était la

dernière soirée qu'ils passaient ensemble. Simon ne voulut pas prolonger l'entretien dans la crainte de s'attendrir. Il se leva brusquement.

« Il se fait tard, dit-il; il faut que demain, avant le jour, je sois à Honfleur.

— Sitôt! dit Catherine avec un frémissement dont elle ne fut pas maîtresse.

— Eh! répondit Jean, le plus tôt sera le mieux. »

Elle lui tendit la main; il la prit entre les siennes et la serra à la broyer. Ses paupières étaient gonflées. Tout à coup il sauta sur la porte, la poussa et disparut.

Catherine l'écouta s'en aller; pendant quelques minutes elle entendit le bruit de ses pas sur le chemin de Cabourg. Puis le vent emporta le son. Elle se sentit alors seule, et un grand chagrin la prit. Cette séparation nouvelle lui était plus douloureuse que la première; c'était comme une plaie qu'on déchire au moment où elle allait être cicatrisée.

« Adieu mon bonheur! » murmura-t-elle.

Elle était comme affaissée près de la table, les bras pendants, regardant la chaise où tout à l'heure encore Simon était assis.

Quand elle vit que les larmes la gagnaient, elle fit un effort sur elle-même et se mit à tout ranger

dans la maison. Elle s'était si bien pliée au travail, que ce n'était plus une fatigue pour elle. Le mouvement apaisa sa peine. Elle se coucha et put dormir un peu; mais, chaque fois qu'elle se réveillait, elle sanglotait.

Le père Glam arriva de Mézidon vers midi. Catherine vit bien à son air qu'il n'avait rien obtenu.

« Que vous a-t-il répondu? demanda-t-elle.

— Il m'a dit que le commerce n'allait pas bien, et que d'ailleurs tous ses fonds étaient employés.... puis il m'a rappelé qu'il m'avait rendu la somme que jadis je lui avais prêtée. Ça, je le savais. Il a fini par me dire que j'avais tort d'obliger les gens et que c'était un moyen de faire des ingrats. Là-dessus j'ai pris mon chapeau pour m'en aller; puis j'ai pensé à toi.... Il a ajouté tout de suite qu'il pourrait peut-être te trouver une place de servante à Mézidon. »

Catherine s'approcha de son père, auquel elle avait servi à déjeuner et qui ne mangeait pas; il avait un air d'accablement qui la navrait.

« J'ai une grâce à vous demander, dit-elle.

— Toi, petite?

— Donnez-moi la permission d'épouser Pacôme. »

A ce nom, le père Glam sauta sur sa chaise. Catherine lui saisit la main.

« Je vous en supplie ! répéta-t-elle.

— Et Simon ? demanda le père Glam.

— Il est parti. »

Le père Glam laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

« Fais ce que tu voudras, dit-il ; mais si c'est pour moi, tu as tort : toi mariée, je ne resterai pas au Clos-Pommier. »

VII

Le consentement de son père arraché, Catherine n'en désirait pas davantage. Elle espérait bien, plus tard, l'amener à d'autres idées. Pour ne pas lui donner le temps de revenir sur cette parole, elle se dirigea sur-le-champ vers la maison du père Hennebaut. Cette fois elle marchait fort vite, comme une personne pressée d'en finir.

Pacôme était au logis, assis devant une table, débattant les conditions d'un marché à la façon normande, le verre à la main. Il aperçut Catherine à travers la vitre, et laissa tomber son verre plus lourdement sur la table. Un valet de ferme lui dit que quelqu'un le demandait. Son premier mouvement fut de se lever, puis il se rassit.

« Qu'on attende, répondit-il sans tourner la tête.

— Mais c'est mamzelle Catherine, répliqua le valet.

— Eh bien! j'ai dit qu'on attende! reprit-il. Laisse-nous. »

Et il prit la bouteille pour remplir le verre; seulement le goulot tremblait dans sa main et frappait le bord du verre à petits coups.

Catherine s'assit sur un banc. Ce Servais, dont Pacôme avait parlé une fois, était là par hasard. C'était un garçon de Varaville qui avait une assez vilaine réputation. Il était jardinier de son état et braconnier de profession, avec un peu de bien qui l'aidait à faire le beau. Servais chercha à nouer conversation avec la fille du père Glam. Elle s'enveloppa de sa mante et détourna la tête.

« Bon! murmura Servais, elle fait sa mijaurée, on s'en souviendra. »

Pacôme resta plus d'une demi-heure à table. Il voyait Catherine par-dessus l'épaule de son interlocuteur et n'entendait pas bien ce qu'on lui disait. Quand le marché fut conclu, il s'approcha d'elle.

« Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, mamzelle? » dit-il.

Catherine étouffait; cependant elle trouva le moyen de répondre que, s'il voulait se présenter chez le père Glam, il aurait son consentement à leur mariage.

Servais, qui n'avait pas bougé, sourit.

« Eh ! il y a mis le temps ! » dit-il à demi-voix.

Le rouge monta au visage de Pacôme.

« Oui-da ! répliqua-t-il ; qu'il me l'apporte donc ce consentement ! Il a fait l'insulte, qu'il fasse la réparation. »

Catherine se leva toute droite.

« Vous êtes dur aux pauvres gens, » dit-elle ; et sans ajouter une parole elle se retira lentement.

Pacôme fit un pas vers elle ; mais, comme Servais le regardait, il s'arrêta.

« Est-ce que vraiment vous l'épouseriez, cette pauvresse qui se donne et se reprend avec de si grands airs ? dit-il ; ce serait beaucoup de bonté, après la sottise que le père vous a faite.

— Moi ! dit Pacôme, dont l'orgueil venait de se révolter ; oh ! que nenni ! D'abord, si le père Glam vient, je la refuserai ; après quoi, si elle veut causer avec moi à la brune, on verra à s'arranger. »

Servais se mit à rire d'un gros rire. Pacôme avait envie de lui couper la figure à coups de fouet.

« Çà ! que je t'y reprenne à braconner, s'écria-t-il brusquement et le visage en feu, et tu auras de mes nouvelles ! »

Il donna violemment un coup de pied à une clôture et laissa là Servais.

Quand elle arriva au Clos-Pommier, Catherine avait le visage si décomposé que le père Glam eut tout de suite la pensée qu'elle avait vu Pacôme.

« Tu as été à Varaville? » dit-il.

Catherine lui raconta le résultat de sa visite. Le père Glam enfonça son bonnet sur ses yeux.

« Moi, chez les Hennebaut.... et pour te vendre encore.... jamais! » s'écria-t-il.

Le père Glam prit sa fille par la main et l'entraîna chez la mère Doisy.

« Si je voyais les gens de justice, disait-il, bien sûr il arriverait un malheur. »

Il marchait tout droit devant lui sans retourner la tête.

« Ne te désespère pas, petite, reprenait-il; j'ai appris hier que du côté de Lisieux il y a un château où l'on a besoin d'un garde, nous irons voir.... »

Il s'y rendit en effet, mais la place était donnée.

Pendant plusieurs jours il battit le pays, cherchant un emploi. Catherine faisait de la dentelle. Au bout de la semaine, le vieux garde n'avait rien trouvé. Son désespoir ne saurait se peindre; comme un vieil arbre qui a subi l'assaut de cent orages et qu'un dernier coup de vent fait craquer,

il plia sous cette nouvelle épreuve. « Le sort est contre moi », répétait-il sans cesse. Cet homme, qui toute sa vie avait donné sans compter, sans même se souvenir, se troublait à la pensée de devoir quelque argent. Il se mit à travailler la terre et à raccommoder des filets, traînant son pauvre corps partout, de la mer à la campagne, et cherchant de l'ouvrage. Si sa fille ne l'en avait empêché, il n'aurait pris de repos ni jour ni nuit.

Sur ces entrefaites, un matin que Pacôme allait aux herbages, il rencontra Servais qui passait, cachant un lièvre sous sa blouse.

« Hé, Pacôme! savez-vous la nouvelle? dit-il.

— Quelle nouvelle? répondit Pacôme.

— Si la fille du père Glam ne vous a pas encore donné de rendez-vous, m'est avis que vous vous dépêchiez. Le parrain de Simon est mort à Honfleur subitement. On a ouvert le testament. C'est Jean qui a tout.

— Jean Simon!

— Il s'agit de quinze ou vingt mille francs pour le moins, en beaux écus, sans compter un grand bateau et un champ. Voilà Jean riche comme un seigneur.

— Et où est-il, Jean?

— Pardine! il n'est pas à Honfleur, puisqu'il n'est pas ici. Il est en mer. Le notaire lui a écrit

en adressant sa lettre au port d'arrivée. Sa lettre reçue, il partira comme une mouette, et vous pouvez gager que le Clos-Pommier sera racheté et qu'il épousera Catherine.

— Qu'il l'épouse, » répondit Pacôme.

Son accent avait une expression si singulière, que Servais jugea prudent de ne pas rester là. Pacôme avait dans les yeux quelque chose de la bête fauve. Une rage incroyable s'était allumée en lui à la pensée que tout ce qu'il avait fait devenait inutile par le retour de Jean. Que lui servait à présent d'avoir le Clos-Pommier? La passion réveillée en sursaut l'emportait dans son cœur et faisait taire les conseils de la vanité blessée. Il chercha si aucun moyen ne lui restait de l'emporter sur son rival.

« Mais Jean est loin.... le père Glam ne sait rien encore! » pensa-t-il, illuminé par une idée subite.

Il jeta son fouet, mit une blouse neuve, un chapeau, et courut par le plus droit à la maison du père Doisy. Le père Glam était sur la porte, sa tête dans les mains, ne remuant pas; sa fille, assise près de lui, travaillait au soleil.

« Père Glam, dit Pacôme, je viens me confesser à vous; j'ai eu tort.... Il ne faut pas m'en vouloir; c'est l'envie que j'avais d'épouser Catherine qui m'a fait mal agir. Pardonnez-moi donc.... et rentrez au Clos-Pommier. »

Le père Glam, qui avait changé de visage à la vue de Pacôme, demeura tout surpris. Il avait peine à en croire le témoignage de ses oreilles. Les bobines restaient oisives aux mains de Catherine.

« Est-ce bien vous qui parlez? dit le garde.

— Ça vous étonne, père Glam, je le comprends; mais le remords m'a pris cette nuit.... c'est pour ça que je suis venu. Le Clos-Pommier sera toujours à vous.... que Catherine consente ou non à m'épouser. »

Le front du père Glam se plissa légèrement.

« Je vous en fais encore la demande, reprit Pacôme; la colère m'avait égaré l'autre jour quand j'ai répondu.... Il dépend de vous de me rendre bien heureux.

— Cela regarde Catherine; elle est majeure, » répondit le père Glam.

Catherine devint toute pâle.

« Je vous remercie, Pacôme, vous avez bien agi. »

Elle se leva et mit sa main dans celle de Pacôme.

« Enfin! » murmura le fermier, dont les yeux gris étincelèrent d'une joie orgueilleuse.

Pacôme fit si bien que le mariage eut lieu trois semaines après. Il craignait toujours que Simon n'arrivât avant qu'il eût conduit Catherine à l'église.

Le jour des noces, la vanité des Hennebaut l'emporta sur leur avarice. Toutes leurs connaissances de Varaville et des environs trouvèrent à dîner chez eux. Des barriques de cidre étaient dans le clos, ouvertes pour tout le monde. Catherine avait une robe blanche en soie qu'on avait fait venir de Caen et une croix de diamants qui fit l'admiration du pays. Dix musiciens ne cessèrent pas de jouer de leurs instruments; on soupa et l'on dansa toute la nuit. Il y avait du vin à profusion pour la table des gros fermiers et des notables de l'endroit; les filles trouvèrent des nœuds de rubans sur leur assiette; des paniers remplis de gâteaux et de brioches circulaient partout. Des centaines de coups de fusil avaient éclaté sur le passage des époux. Pacôme avait donné une chasuble neuve au curé qui célébra la messe. Rien ne lui paraissait trop cher. Catherine reçut les compliments de l'assistance avec une simplicité grave, où la tristesse perçait quelquefois. Deux fois elle regarda du côté de la mer avec un grand soupir. Le père Glam, qui avait paru à la mairie et l'église, se violenta pour rester pendant la fête. Depuis la parole donnée par sa fille, un chagrin noir le consumait. Il l'éprouvait bien plus encore qu'il ne le laissait voir. Grâce à l'intervention du père Hennebaut, on lui avait rendu sa plaque de garde.

C'était le seul moment de joie qu'il eût goûté; mais la protection à laquelle il le devait le lui gâtait en partie. Il voulut boire pour s'étourdir. Le premier verre lui resta à la gorge. Il se retira de bonne heure; comme il passait devant le Clos-Pommier éclairé par une lune froide, il s'arrêta. On avait arraché l'affiche collée contre la porte. Quelques lambeaux de papier jaune frissonnaient encore au vent.

« Ah! pauvre Fulgence! pauvre Simon! » dit-il; et, quoiqu'il eût la clef dans sa poche, il passa.

Le lendemain, Catherine se dépouilla de ses riches vêtements et de ses bijoux. Elle serra le tout dans une armoire et ne les remit plus. Comme son mari insistait, le dimanche suivant, pour qu'elle s'en parât, elle refusa.

« Je ne vous ai point apporté de dot, dit-elle; il n'est pas juste que je mette de si beaux ajustements. »

Rien ne put la décider à revenir sur cette résolution, et jamais elle n'ouvrit ses tiroirs, qui étaient tout pleins de fichus, de robes et de bonnets que Pacôme avait achetés pour elle à la ville.

« Ne la contrarie pas, disait le père Hennebaut à Pacôme qui la pressait de s'en servir; rien ne s'usera de cette façon, et un jour tout sera neuf. »

Ce que Pacôme lui avait dit de l'économie et de

l'ordre de Catherine se vérifiait. Toute chose était à sa place, tout reluisait dans la maison, et le travail s'y faisait avec promptitude et régularité. Pacôme regardait son père d'un air fier.

« Hein! disait-il alors, ne nous rapportera-t-elle pas bien quinze cents ou deux mille livres par an, grâce à cette surveillance active?

— Oui, oui, répondait le père Hennebaut; mais un peu d'argent comptant n'eût pas mal fait. »

Maître de Catherine, Pacôme s'efforçait de la conquérir. Il redoutait le choc que produirait le retour de Jean, et par mille attentions il voulait gagner un cœur où il ne se sentait pas encore. Catherine se résignait à ces attentions plus qu'elle ne les acceptait; Pacôme ne se décourageait pas. Quelquefois seulement l'irritation succédait à la tendresse; sa nature violente reprenait le dessus, et il rudoyait sa femme. Dans ces occasions, elle ne se plaignait pas plus qu'elle ne le remerciait lorsqu'il était affectueux et bon. On aurait pu croire que Catherine s'était tracé une ligne de conduite; elle n'y pensait cependant pas. Elle agissait ainsi parce qu'il lui était impossible d'agir autrement. Elle ne sentait plus son cœur. A présent qu'elle était mariée, elle voyait clairement l'étendue du sacrifice qu'elle avait fait à sa conscience. Hors du devoir absolu et scrupuleux, il

n'y avait place pour rien dans sa vie. Le père Hennebaut, qui la voyait debout dès l'aurore, toujours l'aiguille ou la bobine à la main, vigilante et l'œil à tout, ne savait pas ce qu'on pouvait avoir à lui reprocher; mais Pacôme, qui l'adorait, trouvait dans cette égalité d'humeur et cette froide régularité mille sujets de colère.

« Tu la tourmentes trop! » disait quelquefois le père.

Le fils frappait du pied.

« Ah! répondait-il, je ne croyais pas l'aimer comme je l'aime! »

Le souvenir de Jean était entre Catherine et lui comme un mur d'airain. Pacôme le sentait, et sa haine contre le pêcheur en était augmentée. Catherine, de son côté, vivait dans une contrainte qui altérait sa santé. Les belles couleurs de son teint s'étaient effacées; elle dépérissait lentement. Quant au père Glam, il continuait à ne pas habiter le Clos-Pommier, qui restait fermé, et se montrait rarement à la métairie des Hennebaut. Jamais il n'avait fait de si longues et de si fréquentes tournées; mais il ne parlait à personne et faisait de grands circuits pour éviter de traverser le village. Il était poursuivi de cette pensée que, s'il avait mis un peu moins de prodigalité dans sa conduite, Catherine et Simon seraient heureux.

« Ah! disait-il, c'est ma folie qui a tout perdu. »

Lui, qui n'avait jamais regardé à l'argent, mettait sou sur sou les petits gains que lui rapportaient les rudes travaux auxquels il se livrait. Le matin il allait à la pêche ; le soir il cultivait la terre ou s'employait comme calfat. Il vivait des moules qu'il ramassait le long des rochers et de quelques oiseaux de mer qu'il tuait. Son ambition était de rembourser aux Hennebaut tout ce qu'il leur devait. Le poids de cette dette l'écrasait bien plus encore depuis qu'il était leur parent.

La lettre que le notaire avait écrite à Simon pour lui faire part de l'héritage que lui laissait son parrain trouva le pêcheur dans un port de la mer Baltique. La joie de Simon ne peut se dépeindre. Il obtint du capitaine la permission de quitter le navire, et prit le plus court pour rentrer en France. Il n'était pas encore à Varaville qu'il savait la nouvelle du mariage de Catherine. Ce fut un coup de foudre pour lui, bien qu'il eût le pressentiment de ce malheur.

« Ah ! elle m'a trop vite obéi, dit-il. » Ce fut le seul cri de cet égoïsme du cœur dont les natures les plus dévouées ne peuvent se défendre. Le premier soin de Simon fut d'aller chez le père Doisy, où on lui avait dit que le père Glam s'était retiré. Le vieux garde fit un bond de joie en voyant

son fils d'adoption et le serra dans ses bras. « Ah ! pourquoi a-t-elle épousé Pacôme ? s'écria-t-il.

— Ne lui reprochez rien, c'est moi qui l'ai voulu, » répliqua Simon.

Il demanda ensuite au père Glam de lui permettre de payer aux Hennebaut cette dette, cause première de tant de malheurs.

« De cette manière vous pourrez jouir du Clos-Pommier sans remords, » dit-il.

Le père Glam y consentit sur-le-champ. De la part de Simon il acceptait tout, comme il lui aurait tout donné. Sa simplicité de cœur le faisait arriver à la plus extrême délicatesse. Mais, en même temps qu'il rentrait en possession légitime de sa chère maison, il déclara à Jean qu'il ne comptait pas y retourner.

« Catherine n'y est plus ; qu'y ferais-je ? dit-il. Est-ce que je ne devine pas que ton idée est de ne pas rester au pays ? »

Pendant que Simon cherchait une chaumière propre et commode pour y installer le père Glam, Catherine et Pacôme avaient appris son arrivée. A cette nouvelle, Pacôme changea de couleur ; il regarda sa femme : elle paraissait très-émue. Un mouvement de colère le saisit.

« Le voilà riche, dit-il ; Jean ne manquera pas de femmes à présent. »

Catherine ne répondit pas.

« Est-ce que tu n'iras pas lui faire compliment de sa nouvelle fortune? reprit Pacôme avec une âpre ironie.

— Je le verrai certainement, répliqua-t-elle alors; mais ce ne sera pas pour ce motif.

— Tu le verras, Simon! s'écria Pacôme.

— Et pourquoi ne le verrais-je pas? Il a été comme mon frère, il a toujours été bon pour nous... Si je ne le voyais pas, il serait en droit de m'accuser d'ingratitude. »

Pacôme avait la main appuyée sur le dossier d'une chaise; il la souleva de terre violemment et la brisa en morceaux.

« Tu n'iras pas! » s'écria-t-il.

Catherine le regarda froidement.

« Si vous avez quelque chose à me reprocher, reprit-elle, dites-le-moi, je verrai à réparer mes torts; mais quant à m'empêcher de faire ce que ma conscience me commande, n'y comptez pas. »

Le sang-froid de sa femme exaspéra Pacôme; sa figure devint livide. On voyait qu'il ne se connaissait plus

« Je te le défends! s'écria-t-il la main levée.

— C'est inutile, » répondit Catherine.

La main de Pacôme tomba sur l'épaule de Catherine avec une sauvage brutalité. Puis, la saisis-

sant par le bras, il la secoua rudement et la poussa sur le grand fauteuil du père Hennebaut. Il semblait fou.

Catherine retroussa sa manche, et posant un doigt sur ses chairs meurtries :

« Je voulais lui dire que je n'avais cédé qu'à la contrainte, reprit-elle ; il le verra bien à présent. »

Elle sortit lentement ; Pacôme ferma les yeux comme un homme qui a un étourdissement, et tomba atterré sur le fauteuil qu'elle venait de quitter. Lorsque Catherine rentra, il ne lui adressa aucune question. Pacôme se sentait vaincu.

Ainsi que le père Glam l'avait prévu, Simon ne resta pas longtemps à Cabourg. Tout dans le pays lui parlait d'un bonheur qu'il ne pouvait plus espérer. La vue de Catherine au bras de Pacôme lui faisait mal. Dans tout ce qui était arrivé pendant son absence fatale, une chose surtout l'étonnait : c'était la démarche faite par Pacôme auprès du père Glam. Un si grand désintéressement n'était pas dans ses habitudes. Servais, qui en voulait aux Hennebaut à cause d'un procès-verbal que Pacôme avait fait dresser contre lui dans un jour de mauvaise humeur, raconta à Simon à la suite de quel entretien avait eu lieu cette démarche.

« Je comprends tout à présent ! » dit Simon.

A cette nouvelle, le chagrin du père Glam en devint plus vif.

« Pourquoi ma fille n'a-t-elle pas tenu bon comme moi? » s'écria-t-il.

Simon lui représenta qu'elle avait agi pour son bien.

« Eh bien! quoi! j'aurais souffert; je ne suis pas né dans du coton, » répliqua brusquement le vieux garde.

Au bout d'un mois de séjour, un matin, Simon annonça au père Glam qu'il allait reprendre la mer.

« Je me suis raisonné, rien n'y a fait, dit-il; je vais mettre quelques centaines de lieues entre Catherine et moi.... Si je guéris, je reviendrai; si je meurs, tout sera à vous. »

Le père Glam passa le revers de sa main sur ses yeux.

« Si j'avais mes jambes d'autrefois, je te suivrais, répondit-il.... Maintenant je reste au pays.... ça ira tant que ça pourra. »

Le départ de Simon calma la sourde irritation dans laquelle vivait Pacôme. Il respira plus librement. Catherine ne laissa rien paraître à la nouvelle de cette séparation qui pouvait être éternelle. On remarqua seulement qu'elle resta plus longtemps en prière à l'église, où elle se rendait pres-

que tous les jours. Débarrassé de la crainte qui le tourmentait, Pacôme se montra plus affable, et, comme aux premiers jours de son mariage, il entoura sa femme de soins et de prévenances où perçait à la fois une sorte de timidité et un levain de colère dont il contenait à grand'peine les bouillonnements. Accoutumé à tout voir céder devant lui, il ne comprenait pas la longue résistance qu'il rencontrait dans le cœur de celle qu'il avait choisie. Qu'avait donc ce Jean Simon qu'il n'eût pas? Qu'elle l'eût aimé un jour quand elle était libre, cela se concevait; mais qu'elle ne fût pas heureuse, à présent que, femme de Pacôme et maîtresse de la plus belle ferme de l'endroit, elle pouvait comparer, voilà ce qui le remplissait d'étonnement et, par intervalles, d'une rage qui partait en fusées. Le même calme et la même patience, la même douceur et la même fermeté l'accueillirent dans cette nouvelle tentative où son cœur et son orgueil étaient intéressés au même degré. Mais, par un singulier travail intérieur dont l'influence se devine plus qu'elle ne s'explique, à mesure qu'il reconnaissait l'inutilité de ses efforts, son amour allait en augmentant et son orgueil diminuait. Le désespoir l'emportait sur sa colère.

Un jour qu'ils étaient seuls devant quelques ti-

sons à demi consumés, tristes et silencieux tous deux, Pacôme prit la main de Catherine. Les yeux de cet homme si dur étaient humides.

« Tu es ma femme et tu es bonne, dit-il; pourquoi me témoignes-tu si peu d'amitié ? »

Le cœur de Catherine fut remué. Elle ne lui connaissait pas cet accent plaintif.

« Je fais ce que je peux, dit-elle; vous ai-je manqué en quelque chose ? »

Pacôme secoua la tête.

« Je n'ai point de reproche à te faire, sinon que tu ne m'aimes pas..... C'est mon chagrin de tous les jours. »

Catherine ne savait pas mentir; elle détourna les yeux sans répondre.

« Tu sais bien cependant comment je me suis rendu auprès de ton père, reprit-il; j'ai confessé mes torts et les ai rachetés du mieux que j'ai pu. »

Cette fois, Catherine tressaillit comme un blessé dont on vient de toucher la plaie.

« Ne parlez pas de cela, dit-elle; il y a des choses sur lesquelles il vaut mieux ne pas revenir. »

Pacôme devina d'un regard qu'elle savait tout.

Pacôme eut un moment de colère folle. Il se leva, les deux bras en l'air; mais il rencontra les

yeux de sa femme qui le regardait tranquillement.

« Croyez-vous que ça me fasse peur de mourir? dit-elle; à présent mon père a du pain. »

Toute la colère de Pacôme tomba; il s'affaissa sur sa chaise comme un corps inerte.

« Ah! si j'ai mal fait, vous êtes bien vengée, » dit-il.

VIII

Depuis le départ de Simon, le père Glam vivait dans une solitude profonde; le soir, il allumait sa pipe et s'enfermait avec la caisse, d'où lentement et un à un il tirait les vêtements de Fulgence. Sa seule compagnie était le pauvre ménage Doisy, qu'il visitait quelquefois. Il ne voyait plus Catherine. Ce vieux garde, qu'on avait connu si bon et si communicatif, était comme un loup blessé. Pour ne pas rencontrer sa fille, il partait de grand matin et ne rentrait qu'à la nuit close. Il déjeunait au pied d'une haie, d'un morceau de pain, et dînait çà et là. Mais, quand par hasard il surprenait des enfants pillant un pommier, il avait grand soin de siffler pour leur donner le temps de fuir.

Catherine était allée vingt fois à la cabane du père Glam sans le trouver jamais. Unep etite fille, qu'il avait prise par charité et pour lui faire gagner

quelques sous, lui répondait invariablement que le garde était sorti pour aller aux champs. Elle se douta qu'il la fuyait. Ce lui fut un coup bien dur. Sa conscience lui criait bien haut qu'elle ne méritait pas un pareil traitement. Un soir, elle s'assit derrière un arbre, sur le chemin que le père Glam suivait pour regagner son lit. Dès qu'il fut auprès d'elle, Catherine se leva. Le père Glam, tout ému, a regarda.

« C'est toi ! dit-il.

— Vous attendiez-vous à ne plus me voir ? » dit-elle d'une voix suffoquée par les larmes.

Le père Glam ne répondit pas. Il n'était pas moins attendri qu'elle, mais entêté dans son idée.

« Vous êtes cruel, reprit Catherine avec force ; si je ne vous respectais pas tant, je dirais injuste.... Simon m'a pardonné, lui ; que voulez-vous que je devienne entre un mari que je n'aime pas et un père qui ne m'aime plus ? »

Ce dernier mot fondit la glace ; le père Glam prit Catherine entre ses bras.

« Ne plus t'aimer ! dit-il en l'accablant de baisers ; tu ne le crois pas ?

— Alors pourquoi me fuyez-vous ?

— Tu as raison, petite. Mais que veux-tu ? il me semble toujours entendre la voix de Fulgence qui

te voulait pour femme à Simon, et je t'en voulais d'avoir épousé l'autre. »

Le père et la fille restèrent longtemps ensemble. Catherine ne pouvait se lasser de le regarder, de lui prendre les mains, de l'embrasser avec une effusion et un élan qui donnaient la mesure de ce profond amour qu'elle lui avait voué. Comme il revenait toujours sur ce regret de ce qu'elle avait épousé Pacôme, contre lequel son animosité n'avait rien perdu de sa violence :

« Il faut me pardonner, dit-elle d'un air soumis; si je me suis trompée, ce n'est pas pour moi. »

Il fut convenu que deux fois par semaine Catherine dînerait chez son père, et que deux fois encore elle irait le matin chez lui passer une heure pour visiter ses hardes et prendre soin de son petit ménage. En la quittant, le père Glam ne comprenait pas qu'il eût pu rester aussi longtemps sans la voir. Il lui fit promettre de ne pas manquer de revenir. Il avait mille choses à lui dire.

« Ah! quelles bonnes soirées nous passerons! » reprit-il.

Cette entrevue rafraîchit le sang de Catherine. Elle rentra chez Pacôme plus légère et mieux pliée à son sort. Pacôme se soumit à l'arrangement qu'elle avait fait sans trop de résistance,

bien qu'il n'aimât pas que sa femme quittât la métairie. Il s'était accoutumé petit à petit, et presque sans s'en apercevoir, à faire tout ce qu'elle voulait; mais la certitude où il était qu'elle ne partageait en rien l'affection qu'il avait pour elle empoisonnait sa vie. Plus elle se montrait soumise, attentive à remplir tous ses devoirs, bonne à tous et réservée dans sa conduite, plus il avait de chagrin. Quand il était seul, il avait parfois des accès de désespoir; alors il enfonçait ses deux mains crispées dans ses cheveux et sentait des larmes brûlantes couler sur ses joues.

« Ah! Simon! Simon! si tu reviens, j'aurai ta vie! » s'écriait-il dans des élans de colère folle.

Sur ces entrefaites, le père Hennebaut tomba malade. Ce ne fut d'abord qu'une petite fièvre, puis le mal empira, et, malgré la crainte de la dépense et l'horreur des tisanes qui poursuivaient le bonhomme, il fallut appeler un médecin. Celui-ci prescrivit le repos le plus absolu et des remèdes pour lesquels il laissa une ordonnance, en ajoutant qu'il reviendrait le lendemain. Le père Hennebaut, qui n'avait jamais eu une migraine et prenait sans sourciller dix tasses de café par jour, eut beau jurer, il dût se mettre au lit. Quand une maladie s'attaque à un corps vigoureux qui n'a jamais chancelé, elle est parfois dangereuse et

prend souvent du premier coup des allures terribles. Trois jours après cette première visite, le père Hennebaut était en péril de mort. Catherine, qui n'avait pas bougé de la maison, s'installa dès lors à son chevet et veilla sur lui avec une sollicitude que rien ne pouvait rebuter, ni la fatigue de nuits sans sommeil, ni la mauvaise humeur et les colères d'un homme qui avait l'habitude de se lever avec le jour. Pour le mieux soigner, elle renonça à dîner avec le père Glam, auquel elle ne rendit plus que de courtes visites, pour retourner plus vite auprès du malade. Mais si le père Hennebaut se fâchait souvent, il finissait toujours par obéir à la main patiente qui lui présentait le breuvage ou le ramenait doucement dans son lit. Trois semaines n'étaient pas écoulées, qu'elle avait pris sur le vieux fermier une influence à laquelle il n'essayait plus d'échapper. Un soir qu'épuisée de lassitude elle refusait de se faire remplacer par une servante, le père Hennebaut l'attira sur le bord du lit :

« Une fille n'eût pas mieux fait, dit-il.

— Ne suis-je pas la vôtre ? » répondit-elle simplement.

Pour la première fois depuis de si longues années employées à calculer et à s'enrichir, le fermier fut ému. Il embrassa Catherine.

« Va, tu n'y perdras rien, » dit-il.

Catherine sourit.

« C'est bon.... on en parlera plus tard, ajouta-t-elle ; vous avez votre idée là-dessus, moi j'ai la mienne. »

Si la maladie du père Hennebaut avait été longue, sa convalescence demanda beaucoup de ménagements. Sa bru fit paraître alors son autorité. Quand il se révoltait et menaçait de reprendre ses anciennes habitudes, elle n'avait qu'à parler ; il murmurait bien un peu, mais se soumettait à tout ce qu'elle exigeait.

« Tu avais raison, dit-il un jour à son fils, c'est un agneau que Catherine ; mais sous la toison on sent qu'elle a des cornes comme un bélier.

— Comprenez-vous à présent pourquoi elle m'a ensorcelé ? » dit Pacôme.

Un incident prouva quelle autorité Catherine avait su prendre sur le père Hennebaut. Un jour une pauvre femme s'arrêta à la porte de la métairie et tendit la main. Catherine prit un pain dans la huche et le lui donna.

« Un pain tout entier pour une seule personne ! dit le père Hennebaut ; y penses-tu ?

— C'est une mère, et elle a deux enfants, répondit Catherine.

— C'est égal ! s'il fallait donner un pain à

toutes les mendiantes, on n'y suffirait pas.... C'est trop.

— Eh bien! dit Catherine, ne grondez pas.... je ne mangerai rien à dîner, et ce sera comme si vous n'aviez rien donné. »

Le père Hennebaut haussa les épaules.

« Tu te fâches parce que j'ai raison, » dit-il, croyant qu'elle ne parlait pas sérieusement.

Le soir, à table, Catherine ne toucha à aucun mets.

« Tu n'as pas faim? dit Pacôme.

—Non, » répondit Catherine, qui regarda le père Hennebaut.

Le fermier baissa les yeux sur son assiette.

Le lendemain, une pauvresse se présenta par hasard. Le père Hennebaut se leva et lui porta un pain en rechignant; il glissa même quelques pièces de monnaie dans sa main.

« Mangeras-tu ce soir? » dit-il après à sa bru en lui frappant sur la joue.

Le père Hennebaut avait donné une première fois, il donna une seconde. Quand il avait fait l'aumône, il s'en retournait à son grand fauteuil, branlant la tête.

« Le plus singulier, c'est que ça me fait plaisir, disait-il; cela prouve que je suis malade. »

Quand la guérison fut complète, on célébra cet

heureux événement par un grand repas auquel le père Glam refusa d'assister. Il ne pouvait s'empêcher d'avoir le frisson quand il voyait Pacôme. A la suite de ce dîner, où rien ne fut ménagé, Pacôme prit Catherine à part.

« Je sens bien que je te dois le père Hennebaut; ce sont tes soins qui l'ont sauvé bien plus que la médecine, dit-il. Comment, étant si bonne et si dévouée, ne m'as-tu pas encore pardonné?

— Je ne vous en veux pas, répondit Catherine embarrassée.

— Au moins m'aimes-tu un peu? reprit-il.

— J'y fais tout mon possible. »

Toute la violence de Pacôme était tombée. Au lieu de frapper du poing, et de se fâcher, comme il n'eût pas manqué de le faire autrefois, il tira de sa poche un papier et le présenta à Catherine.

« Par cet écrit, je te donne tout après ma mort, dit-il; il n'est pas juste qu'ayant vécu avec moi, tu n'aies que le peu que t'assure notre contrat. »

Catherine parcourut le papier d'un seul coup d'œil.

« Je vous remercie, Pacôme, dit-elle, mais tous les papiers du monde ne peuvent rien sur les sentiments; comptez seulement que je serai toujours une honnête femme. »

Là-dessus elle déchira l'écrit et en jeta les morceaux. Pacôme ne répondit rien ; mais le lendemain il en fit faire un autre et l'enferma, en présence de Catherine, dans un petit coffret dont il la pria de garder la clef.

« Ça vous forcera peut-être de penser à moi quand je n'y serai plus, » dit-il.

Cette douceur déchirait le cœur de Catherine. Elle aurait bravé les plus rudes traitements ; elle était sans force devant une tendresse si persévérante et si désarmée.

« A présent qu'il est bon, je suis bien plus malheureuse, disait-elle au père Glam.

— Il n'y a que Jean qui soit bon, » répondait le garde entêté dans son affection.

Catherine priait alors de bonne foi pour ne plus penser à Simon et avoir pour Pacôme le cœur d'une vraie femme comme elle en avait l'abnégation. Quand elle allait à l'église, elle demandait à Dieu avec ferveur la grâce de ne plus penser à celui dont elle retrouvait sans cesse l'image dans son cœur. Elle retournait à la ferme d'un pas plus léger, désireuse de bien faire ; mais, à la vue de Pacôme, un certain frisson la prenait qui la glaçait. Cependant, et bien que sa nature répugnât à l'hypocrisie, elle s'efforçait de lui témoigner plus de complaisance et d'amitié et y mettait une atten-

tion soutenue. Le père Hennebaut, qui raffolait de sa bru, s'aperçut de ce changement et s'en réjouit.

— Eh bien, es-tu content? dit-il un jour à Pacôme.

— Ah! ce n'est pas cela! dit Pacôme, » qu'un instinct cruel avertissait que l'effort prenait la place de l'élan.

Comme le printemps était venu, un dimanche, Servais, qui sortait d'un cabaret de Cabourg, rencontra Pacôme, auquel il en voulait à cause de certaines rebuffades qu'il en avait reçues au sujet de son indiscrétion. Il prit un air bonhomme :

« Tu m'as toujours malmené, dit-il, et j'aurais le droit de t'en garder rancune; mais je ne suis pas méchant et veux te donner un bon avis. Un pêcheur m'a dit que Simon était à Honfleur : il a cru le voir sur le môle.

— Ah! Simon! dit Pacôme, qui devint blanc comme un linceul.

— Oui, et je t'en préviens à cause de Catherine; elle est jolie, ta femme, et on dit qu'elle l'a aimé dans le temps... Prends garde, d'autant plus qu'elle ne paraît pas folle de toi... »

La colère fit bouillonner le sang de Pacôme. D'un bond il sauta à la gorge de Servais, et l'étranglant à demi :

« Tu vois ces mains, dit-il les yeux rouges ; j'en ferai une cravate à Simon. »

Puis, le poussant rudement sur le sable, il courut du côté de la rivière, où il avait un bateau amarré. Servais se releva, grondant comme un dogue.

« C'est égal, dit-il, je t'ai rendu plus de mal que tu ne m'en as fait. »

Au bout d'un instant, il vit Pacôme qui coupait la corde de son bateau et descendait vers la mer. Il avait sa voile dehors et aidait le mouvement à grands coups de rames. Le canot, porté par le reflux, volait. Servais regarda le ciel : une barre de nuages noirs et cuivrés fermait l'horizon ; le vent était sec et dur et soufflait par rafales courtes et violentes ; le flot qui descendait avait de brusques ressauts.

« Mais il est fou ! s'écria-t-il ; il y a un grain dans l'air. »

Il s'élança du côté de la plage ; mais déjà on ne voyait presque plus le bateau de Pacôme, dont la coque était prise entre les lames ; sa voile seule toute blanche apparaissait au-dessus de l'eau, qui avait des frémissements de sinistre augure.

Servais mit ses deux mains en porte-voix devant sa bouche pour héler Pacôme ; le vent emporta le son.

« Ma foi! ça le regarde, dit-il; pourquoi est-il rageur comme un blaireau? »

Deux fois, en se retirant, il tourna la tête. Pacôme avait mis le cap sur Honfleur. Sa voile était comme un point blanc dans la mer.

« Hum! reprit Servais, j'ai peut-être fait une bêtise. Son bateau file comme un lièvre, mais gare tout à l'heure! Et tout ça pour une nouvelle qui n'est peut-être pas vraie. »

Ce jour-là même, et le matin, Catherine avait demandé à Pacôme l'autorisation de s'absenter une partie de la journée, qu'elle devait passer en courses avec son père. Pacôme ne s'y était pas opposé. Dès les premiers mots de Servais, l'idée lui vint que Catherine était informée du retour de Simon, et qu'elle avait le projet de le voir la première avant tout le monde. Cette idée entra comme une vrille dans son cerveau; de là ce mouvement de rage folle qui l'avait emporté. Un précipice eût été béant devant lui qu'il s'y serait jeté.

Deux heures après cette scène, Catherine rentrait au logis, ramenée plus tôt qu'elle ne pensait par le mauvais temps, et le père Glam continuait sa marche avec le projet de prendre son repas chez les Doisy. Le soir venait et le vent soufflait à grand bruit; un de ces orages si fréquents aux

approches de l'équinoxe balayait la mer. Comme il approchait de la rivière, le vieux garde vit un groupe nombreux de femmes et de pêcheurs qui criaient et gesticulaient avec force. Le père Glam pressa le pas et arriva à l'embouchure de la Dives. Un des pêcheurs lui montra du doigt un bateau qui courait sans direction vers de gros rochers couverts par le flot au moment de la marée, et qu'on appelle dans le pays les *Vaches noires*. Deux ou trois lambeaux de toile pendaient au mât. Chaque lame chassait le bateau vers la côte. Le vent venait du large et enlevait des flots d'écume.

« Le bateau ne gouverne plus; cependant il y a un homme à bord, dit un pêcheur.

— S'il court encore comme ça pendant un quart d'heure, il sera brisé comme une coquille, » dit un autre.

Tous les yeux suivaient les mouvements du bateau, qui allait à la dérive. Une clarté fauve couvrait la mer, sur laquelle pas un rayon ne tombait. Rien n'annonçait que la tempête dût se calmer. Le père Hennebaut, qui était à Cabourg chez un voisin, rejoignit le groupe, attiré qu'il était par ce spectacle et par les mêmes cris que le père Glam avait entendus.

« Qu'est-ce donc? » dit-il à sa voisine.

Le père Glam, qui tenait sa main au-dessus de ses yeux pour mieux voir, poussa un cri.

« Mais c'est Pacôme ! »

Le père Hennebaut leva les bras en l'air.

« Mon fils ! s'écria-t-il.

— Eh oui ! dit le père Glam. Regardez la flamme rouge et blanche qui est au bout du mât. »

Le père Hennebaut tourna les yeux de tous côtés d'un air effaré ; il tremblait de tous ses membres et tomba sur ses genoux.

« Mais il ne sait pas nager ! » s'écria-t-il tout à coup.

Deux ou trois femmes s'essuyèrent les yeux. Le père Hennebaut voulut se relever ; il ne le put pas.

« Sauvez-le ! sauvez-le ! cria-t-il. »

On regarda le père Glam, qui, malgré son âge, était le meilleur marin du pays, et celui qui savait le mieux diriger un bateau. Il secoua la tête d'un air sombre.

« Ce n'est pas un chrétien, dit-il ; il m'a fait trop de mal ! »

Le père Hennebaut se dressa à demi, regarda la mer, et poussa un gémissement.

« Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! » dit-il.

Tout à coup le père Glam, qui tournait le dos à la mer, se frappa le front.

« Ah! dit-il, si on avait porté secours à Fulgence, peut-être l'aurait-on sauvé! »

Il courut vers un canot qui dansait dans la rivière, sauta dedans avec l'agilité d'un jeune homme et poussa au large. A peine eut-il atteint la ligne où la mer rencontre la Dives, que le canot disparut à demi dans un tourbillon d'écume. Quelques femmes joignirent les mains, d'autres tombèrent à genoux auprès du père Hennebaut. Il se fit un grand silence sur la plage.

Le père Glam maniait sa légère embarcation avec une force peu commune et une adresse merveilleuse. Il connaissait les moindres accidents de la côte et faisait force de rames pour arriver le plus tôt possible à l'endroit où le bateau de Pacôme flottait au hasard. La mer déferlait avec violence contre les *Vaches noires*, qu'elle dépassait à chaque élan. Derrière ces roches, semées çà et là sur le sable, la plage est coupée par de hautes falaises d'argile bleuâtre, dont l'accès est presque impraticable. Le père Glam, qui poussait droit vers le canot en dérive, tournait parfois la tête pour voir quelle distance le séparait encore du mari de Catherine, qu'il pouvait distinguer déjà. Pacôme était assis au pied du mât, autour duquel ses mains étaient comme cramponnées.

« Ah! le malheureux! pensa le père Glam, il a perdu son gouvernail. »

Il se souvenait de Fulgence, jeté un jour sur des récifs, et il faisait voler ses avirons.

Comme il n'était plus qu'à quelques brasses de Pacôme, auquel il criait de prendre courage, une lame saisit le canot par le travers et le renversa. Pacôme poussa un grand cri et disparut dans l'eau. Le père Glam lança sa barque dans la direction du naufragé, et regarda de tous côtés. Les *Vaches noires*, avec leurs cimes lavées à toute seconde par le flot, n'étaient pas à vingt pas de lui; la mer était bouillonnante. Il crut voir un instant le corps de Pacôme roulé par la vague comme une masse inerte. Un frisson passa dans les veines du père Glam, et, lâchant les rames, il sauta dans l'eau. Pacôme, poussé et ramené par les lames, ne faisait que paraître et disparaître. Le père Glam avait déjà plongé trois fois sans l'atteindre, lorsqu'il put enfin le saisir par le bras. Il ne fallait pas songer à regagner le bateau, que la mer avait chassé plus loin; le père Glam se mit à nager vers la plage en ayant soin de s'écarter des *Vaches noires*, et, profitant d'une vague qui l'emportait, il se laissa rouler sur le sable; un nouvel effort le fit avancer de quelques pas hors des atteintes de la mer, et il s'affaissa à côté de Pacôme, qui ne remuait pas.

Les spectateurs de cette scène accoururent au plus vite ; mais quand ils arrivèrent le père Glam se redressait déjà sur ses vieilles jambes. Le père Hennebaut marchait en tête du groupe.

« Voilà Pacôme ! dit le père Glam.... Ah ! il était temps, mes forces s'en allaient. »

Le père Hennebaut souleva la tête de son fils pour l'embrasser. Tout à coup il poussa un cri, et regardant ses mains rouges de sang :

« Ah ! mon Dieu ! dit-il, il est blessé. »

Le père Glam s'aperçut alors seulement que le sang coulait sur le visage de Pacôme, que la mer ne balayait plus. Il écarta le père Hennebaut doucement et lava la plaie souillée de sable et de limon. Le crâne était brisé en deux endroits et la cervelle à nu. Il devint tout pâle et recoucha Pacôme sur la plage. Le père Hennebaut, qui ne le perdait pas de vue, comprit ce mouvement.

« Il est mort ! » s'écria-t-il.

Le père Glam n'eut pas la force de répondre.

« Ah ! murmura-t-il, voilà comment devait être Fulgence ! »

Le lugubre cortége rentra dans la soirée à Varaville, où Catherine ne savait rien encore. La vue de ce cadavre déjà froid lui fit venir les larmes aux yeux.

« Je savais bien que vous l'aimiez ! » dit le père Hennebaut.

Pour la première fois depuis le jour des noces de sa fille, le père Glam passa le seuil de cette maison : il devinait que Catherine aurait besoin de lui. Ils firent la veillée du mort tous ensemble. Le père Hennebaut pleurait dans un coin, près du lit sur lequel Pacôme était couché. De temps à autre il élevait la voix.

« Mon pauvre fils ! il était si fort et si beau ! » disait-il.

Et il se remettait à pleurer.

On fit à Pacôme un enterrement superbe. Tous les habitants de Varaville, de Dives et de Cabourg, suivirent le corps. Servais était là un peu pâle et décontenancé. Le père Hennebaut et le père Glam marchaient côte à côte. Le vieux garde pleurait pour le moins autant que le fermier. Cette mort soudaine avait ravivé sa douleur : il lui semblait qu'il suivait le cercueil de Fulgence.

A quelques jours de là, Catherine entra un matin chez le père Hennebaut, et ouvrant la boîte dans laquelle était serré le papier par lequel Pacôme lui donnait tout son bien, elle le déchira et en brûla les morceaux dans la cheminée.

« C'est d'une honnête fille ce que vous faites

là, dit le père Hennebaut, je m'en souviendrai un jour.

— Il n'est pas besoin, reprit Catherine ; je désire seulement que vous m'aimiez toujours quand j'aurai rejoint le père Glam, qui m'attend au Clos-Pommier.

— Je vais donc rester seul ! s'écria le père Hennebaut tout inquiet.

— Mon père n'est-il pas resté seul bien longtemps, lui aussi ? »

Le père Hennebaut, sans répondre, regarda autour de lui lentement. On voyait que l'idée de la solitude lui faisait peur.

Le père Glam attendait en effet Catherine au Clos-Pommier, où il avait tout fait rétablir dans l'ordre primitif. Il n'avait pas même demandé à sa fille si elle le rejoindrait ; il en était sûr d'avance. Quand ils se retrouvèrent dans la salle commune, ils s'embrassèrent par un mouvement spontané.

« A présent j'ai le droit de penser à lui, dit Catherine.

— Et j'aurai quelqu'un à qui parler de Fulgence ! » dit le père Glam.

Le mariage, la contrainte dans laquelle elle avait vécu, ses regrets, une sorte de remords qu'elle éprouvait quelquefois de ne pouvoir aimer son

mari comme elle en était aimée, et la mort foudroyante de Pacôme succédant tout à coup à ces longues angoisses, avaient changé Catherine comme si une longue maladie eût épuisé toutes ses forces. Elle était pâle à faire peur et on ne la voyait plus sourire. Peut-être allait-elle enfin retrouver le repos après un sacrifice dont elle seule pouvait apprécier l'étendue; mais ce repos n'était pas complet, puisque Simon lui manquait. Elle était tellement assurée de la durée de son souvenir, qu'elle n'aurait pas hésité à lui écrire si elle avait su où le trouver; malheureusement, la petite fortune qui lui était inopinément arrivée n'avait pas rendu le pêcheur plus prompt à correspondre, et on n'avait pas eu de ses nouvelles depuis son départ. Quelquefois le père Glam s'impatientait de ne pas le voir; il questionnait tous les matelots qu'il avait occasion de rencontrer : aucun d'eux n'avait vu Simon. Le notaire d'Honfleur ne savait rien non plus, sinon qu'avant de partir il lui avait remis un testament olographe par lequel, en cas de mort, il instituait le père Glam son héritier universel.

« La belle précaution! dit le vieux garde; ce n'est pas son argent, c'est lui que je veux! »

Il y avait près de trois mois que Catherine était couverte de vêtements noirs, lorsqu'un soir le

père Hennebaut se présenta au Clos-Pommier. Il faisait un grand vent ce soir-là, et on entendait la mer qui se brisait avec violence derrière les dunes. Le pauvre homme avait vieilli de dix ans en trois mois ; l'expression astucieuse de ses yeux, et cette âpreté joyeuse et rubiconde qu'on voyait sur son visage, avaient fait place à une tristesse profonde.

« Écoutez, Catherine, dit le père Hennebaut en entrant, j'ai une grâce à vous demander....

— A moi.... père Hennebaut? parlez sans crainte, répondit Catherine.

— Il faut que le père Glam me permette de rester ce soir au Clos-Pommier.... Si vous saviez comme je suis seul là-bas !... »

Il se rapprocha de sa bru, et baissant la voix :

« Il fait un vent terrible, reprit-il, aussi terrible que le soir où Pacôme était en mer.... »

Les lèvres du vieillard tremblaient.

« Ça m'a tué, ce coup-là, » ajouta-t-il.

Ces quelques mots émurent profondément Catherine. Elle prit les mains de son beau-père et le conduisit près de la fenêtre.

« Asseyez-vous là, dit-elle ; vous serez toujours le bienvenu chez le père Glam. »

Le père Hennebaut releva la tête d'un air inquiet.

« Je me rappelle toujours le mal que nous lui avons fait !... Peut-être qu'il s'en souvient, lui

aussi ; il faudra lui dire que Pacôme vous aimait de tout son cœur. »

Quand le père Glam parut, le père Hennebaut se leva tout tremblant. Cet homme, qu'on avait vu si hautain et si dur, balbutiait :

« Faites-moi place, dit-il enfin.... vous aviez Fulgence, moi j'avais Pacôme. »

Le père Glam éprouva comme un sentiment de colère au rapprochement de ces deux noms.

« Pacôme ! reprit-il avec amertume.

— C'était mon fils, et il est mort.... même il est mort entre vos bras, » reprit le père Hennebaut.

Le vieux garde se sentit tout bouleversé. La bonté de son cœur l'emporta sur son ressentiment, et il tendit la main à son ennemi.

« Asseyez-vous là et dînez avec nous, » dit-il.

Les deux vieillards s'assirent à la même table, ce qui n'était pas arrivé depuis le mariage de Pacôme et de Catherine. Le malheur avait fait ce que la plus étroite parenté n'avait pu faire. Catherine était placée entre eux et les soignait également. Dans ce rapprochement inattendu, elle voyait le doigt de Dieu et elle voulut s'appliquer à le rendre ferme et durable.

Le père Hennebaut avait une maisonnette dans les environs. Il s'y installa, et il prit l'habitude de rendre visite tous les jours aux hôtes du Clos-

Pommier. Un peu de gaieté reparut sur son visage; il avait pour Catherine des paroles et de petites câlineries qui surprenaient chez un homme qui n'avait jamais brillé par la tendresse et l'aménité. Il aimait en elle la femme que Pacôme s'était choisie, et ressentait par contre-coup des jalousies singulières, si elle témoignait plus d'amitié au père Glam qu'à lui-même.

Rien n'était plus touchant que de voir ces deux vieillards qu'on aurait crus irréconciliables se promener ensemble dans le clos et s'asseoir sous l'ombre du gros pommier, où le même sujet de conversation les ramenait toujours. L'un parlait de Fulgence, l'autre parlait de Pacôme. Leurs longs entretiens finis, ils rentraient plus légers à la maison; leurs cœurs s'étaient dégonflés. Quand le vent soufflait, le père Hennebaut échangeait avec le père Glam de rapides regards qui attendrissaient Catherine. Sans elle, ces deux pauvres pères seraient morts de chagrin.

La grande, la seule inquiétude du père Hennebaut, était que le père Glam ne se lassât de le voir rendre de fréquentes visites au Clos-Pommier. Il fallait que Catherine le rassurât sans cesse. Un matin il arriva avec un acte qu'il avait fait dresser par son notaire, et par lequel il faisait donation entière à Catherine de tout ce qu'il possédait.

« Quand je n'aurai plus rien à moi, dit-il, je suis bien sûr que vous ne me renverrez pas. »

Ce mouvement alla droit au cœur de Catherine. Elle embrassa le père Hennebaut avec effusion.

« Gardez l'acte, dit-elle, et ne vous inquiétez plus.... Je suis votre fille à présent, et pour toujours. »

A l'insu de Catherine, le père Glam se rendait souvent à Honfleur pour savoir du notaire s'il n'avait reçu aucune nouvelle de Simon. A chaque réponse négative, il s'en retournait tout triste. Il ne comprenait pas que le voyageur ne sentît pas que Catherine était libre; il avait souvent des accès de mauvaise humeur contre lui, et déclarait alors qu'il ne voulait plus qu'on lui en parlât. Le lendemain, il était le premier à tirer Catherine par sa manche pour l'entretenir de Simon.

A quelques mois de là, un soir, il rentra tout ému. Simon était au Havre; il arrivait du Brésil. Le lendemain, il devait être à Honfleur, d'où il comptait prendre une voiture pour se rendre à Cabourg.

« Comprends-tu? dit-il à Catherine.

— Ah! mon Dieu! s'écria le père Hennebaut qui essaya de se lever de sa chaise; mais si Jean

revient, il me faudra ne plus vous voir, à cause de ce pauvre Pacôme qu'il n'aimait pas ! »

Catherine lui posa doucement la main sur l'épaule et le força de se rasseoir.

« S'il avait le cœur de ne pas faire comme nous, est-ce que je l'aimerais ? » dit-elle.

Le père Glam se leva avant le jour et fit dix fois la moitié du chemin qui mène de Varaville à Cabourg ; il ne pouvait tenir en place. Catherine vaquait comme à l'ordinaire aux soins du ménage. On aurait pu croire que rien n'était changé en elle, seulement ses mains tremblaient ; dix fois elle faillit laisser choir un objet qu'elle changeait de place. Ses yeux rayonnaient. Le père Hennebaut, qui la regarda, en fut bouleversé.

« Ah ! murmura-t-il, je ne vous avais jamais vue ainsi. »

Le père Glam courait à la porte du Clos-Pommier à toute minute ; sa jambe gauche allait tout droit.

« Mais voyez donc s'il viendra ! » disait-il.

Tout à coup on entendit sur la route le claquement d'un fouet et le bruit d'une voiture. Elle approchait rapidement et s'arrêta à la porte du Clos-Pommier. Catherine, qui travaillait au coin de la fenêtre, les yeux dehors, se leva toute droite et tomba le visage inondé de larmes dans les bras de son père.

« C'est lui ! c'est lui ! » criait le père Glam fou de joie.

La porte s'ouvrit et Simon parut.

Quand on se mit à table pour déjeuner, Catherine ne portait plus au doigt l'anneau de mariage que Pacôme lui avait donné.

FIN.

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE ET Cie
Imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

L'OMBRE

DE LUDOVIC

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE ET Cie
Imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

L'OMBRE

DE LUDOVIC

PAR

Louis AMÉDÉE ACHARD



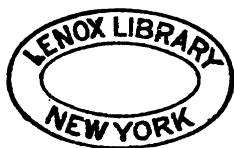
PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1859

AV


LENOX LIBRARY
NEW YORK

L'OMBRE
DE LUDOVIC.

PROLOGUE.

Les âmes que la mort délivre de leur enveloppe charnelle ne montent pas tout droit de la terre au paradis. Ce triomphe n'appartient qu'aux héros de la vie chrétienne, et l'on peut dire, malheureusement, qu'il n'y en a pas beaucoup.

C'est ce dont s'aperçut l'âme de Ludovic de Courseulles, au moment où elle fut appelée au ciel. Elle était en compagnie d'un grand nombre de ses sœurs qui avaient appartenu à des hommes de guerre ou de bureau, à des gens de finance ou de robe, à des comptables, à des marchands, et l'on conviendra que ces âmes ne sont pas faites pour entrer de plain-pied dans les délices des joies éternelles, après avoir, pendant un certain nombre d'années, pratiqué le mensonge, l'agiotage, la chicane, la violence, sans compter le reste. L'âme de Ludovic n'avait rien de tout cela à se reprocher. Aussi fut-elle bientôt séparée de la vilaine compagnie que le hasard lui avait donnée, et conduite par un bon ange dans un endroit écarté, où les âmes à qui

reste encore quelque petite trace de leur voyage terrestre sont soumises à une pénitence légère. On n'y voit plus la terre, mais on n'y voit pas encore la demeure des élus.

L'âme de Ludovic était naturellement droite, bonne, encline à faire le bien, et fort éloignée de cette astuce dont le serpent a déposé la semence parmi les hommes. Elle se résigna donc à subir l'épreuve qui lui était réservée, et le fit avec une si grande douceur et une volonté si ferme et si soutenue de se dégager des imperfections qu'elle avait contractées de son mariage avec le corps, que le tribunal des archanges et des séraphins jugea qu'elle pouvait être délivrée au bout d'un an.

A cette nouvelle, grande fut la joie de l'âme de Ludovic. Elle vit l'espace libre devant elle et tout en haut les rayonnements du ciel ; elle s'élança, la joie et la prière aux lèvres. Les portes du paradis étaient ouvertes, et saint Pierre se tenait auprès, au milieu des élus, couronnés d'auréoles.

Comme l'âme de Ludovic venait de franchir les frontières du céleste séjour, elle se retourna. La pensée de ceux qu'elle avait perdus lui était venue tout à coup. La terre était tout là-bas qui tournait. « Pensent-ils encore à moi ? » se dit-elle.

L'âme de Ludovic parlait au pluriel, mais peut-être pensait-elle au singulier. Du temps qu'elle habitait un corps, elle avait aimé.

Or, voici ce que vit l'âme de Ludovic :

Six personnes, trois jeunes femmes et trois jeunes gens, tout couvert de vêtements noirs, se tenaient embrassés dans une chambre et confondaient leurs pleurs. On n'entendait que le bruit de leurs sanglots,

interrompu seulement par de rares paroles où tout le chagrin de leur cœur se faisait voir. Des couronnes d'immortelles attachées par des bouts de crêpe pendaient autour d'un cadre où l'on reconnaissait l'image de Ludovic. On ne parlait que du pauvre mort. Dans une pièce voisine de cette chambre, qui faisait partie d'une maison située rue de Londres, un bon vieux domestique à cheveux gris pleurait à chaudes larmes entre deux femmes habillées de laine noire qui s'essuyaient les yeux. Un chien de la race des griffons, velu, tout noir, ébouriffé, allait et venait, l'oreille basse, haletant, de la pièce où pleurait le vieux domestique à la chambre où l'on voyait le portrait. Parfois il s'arrêtait, approchait son museau de la rainure des portes et se plaignait doucement ; il donnait quelques coups de patte contre le bois, attendait une minute et reprenait sa course.

« Ah ! pauvre frère ! pauvre ami ! nous ne le reverrons plus ! disait-on dans la chambre.

— Ah ! mon pauvre maître ! se peut-il qu'il soit mort ! » disait-on dans la pièce voisine.

Et on pleurait, et le griffon gémissait.

« Ah ! mon Dieu ! comme on me regrette ! » murmura l'âme de Ludovic.

Et, un peu triste, elle s'arrêta pour mieux voir et mieux entendre.

Entre le paradis ouvert et la terre, la pauvre âme attendrie de Ludovic hésitait.



I

A l'époque où Ludovic mourut, il venait d'entrer dans sa vingt-neuvième année. Personne n'était plus aimé de sa famille et de ses amis. Quand la nouvelle de sa fin prématurée arriva à Paris, ce fut avec un étonnement douloureux qu'on l'apprit; tous ceux qui l'avaient connu le pleurèrent. Pour bien se faire une idée de son caractère, de la position qu'il occupait dans le monde, des circonstances qui avaient marqué sa vie sitôt arrêtée et des regrets qu'il laissait après lui, il suffisait de se mêler aux groupes de personnes des deux sexes qui, le 27 mai 1854, s'étaient réunies à la chapelle de la Trinité, où l'on célébrait une messe de bout de l'an.

La modeste église était toute pleine, tout le monde était en noir; quelques jeunes femmes à demi courbées sur leurs chaises soulevaient bien souvent leur voile de crêpe pour porter leur mouchoir à leurs yeux trempés de larmes. On entendait par intervalles un bruit plaintif de sanglots comprimés. Des vieillards, des hommes faits, des jeunes gens, témoignaient par leur attitude de la part qu'ils prenaient au deuil de la famille. Deux domestiques dont les mains étaient jointes pieusement et un vieux valet de chambre pleuraient dans un coin. Dans la rue de Clichy, à la porte de la chapelle, un

griffon tenu en laisse par un garde à cheveux gris, qui demeurait tête nue, grattait la terre en gémissant et regardait toujours du côté de l'église, où il s'efforçait d'entrer. Il était fort maigre et portait la queue basse. On aurait pu croire, à son air, qu'il n'était pas étranger à ce qui se passait dans la chapelle.

Parmi les personnes assises au premier rang, trois jeunes femmes, à peu près du même âge, également vêtues de noir de la tête aux pieds, et qui paraissaient jolies sous leurs grands voiles sombres, se pressaient les unes contre les autres. Elles avaient les yeux rouges à force de pleurer. L'une d'elles surtout, la première à gauche, sanglotait à tout coup. Sa poitrine était agitée de spasmes violents et tout son corps tremblait. Trois jeunes gens se tenaient auprès de ce groupe, fort pâles et silencieux. L'un d'eux, sur le visage duquel coulaient de grosses larmes, se pencha vers la jeune femme qui semblait la plus émue.

« Isabelle! » lui dit-il d'une voix douce, toute pleine de tendres supplications.

Isabelle tourna la tête à demi.

« Que voulez-vous, Frédéric? dit-elle; toutes les fois que je pense à cette horrible mort, c'est plus fort que moi, mon cœur s'en va. »

Frédéric ne répondit pas, mais, baissant la tête, il couvrit son visage de ses deux mains.

Un vieux monsieur chauve, qui portait une cravate blanche, roide et solide comme un carcan, et des lunettes d'or, s'approcha silencieusement de Frédéric :

« Laissez, dit-il, Isabelle est si jeune! »

Satisfait de cette observation où la philosophie se mêlait à la mansuétude, le vieux monsieur huma une prise de tabac qu'il tira d'une riche tabatière d'or, et se serra contre un groupe de personnes âgées où l'on

reconnaissait les vieux parents et les amis intimes de la famille. L'un d'eux, grand, légèrement obèse, gras de visage, et décoré d'une rosette d'officier de la Légion d'honneur, se mouchait bruyamment à toute minute, comme s'il avait voulu protester, par ces détonations, contre l'espèce de tiédeur où il se surprenait au milieu de l'attendrissement général.

« Voilà une cérémonie bien triste, mon cher baron, reprit l'homme aux lunettes d'or en s'adressant au monsieur à la rosette d'officier.

— Très-triste, mon cher monsieur de Lesparetz, » répondit le baron, et il se moucha avec un bruit inaccoutumé.

M. de Lesparetz tira sa montre.

« Il est bientôt midi, poursuivit-il; j'ai peur d'arriver trop tard au sein de la commission que je préside. Le rendez-vous est pour midi et demi. Si vous allez au ministère, nous ferons route ensemble, mon cher Monestiers.

— J'irai certainement, répliqua le baron; Son Excellence m'attend pour discuter les termes d'un rapport qui est à l'étude. Il s'agit d'une question de finances d'un ordre très-élevé.

— S'agit-il des intérêts de l'industrie métallurgique? » demanda M. de Lesparetz vivement.

Le baron secoua la tête.

« La question est d'un ordre plus général, reprit-il; elle embrasse tous les produits de l'industrie dans leurs rapports avec la richesse du sol. »

Quelques mots de cette conversation étaient parvenus aux oreilles des trois jeunes femmes qui priaient sur les chaises voisines. Isabelle se tourna vers M. de Lesparetz et le regarda d'un air suppliant.

« Eh! mon Dieu! moi aussi je le pleure.... N'ai-je

pas fait sauter ce pauvre Ludovic sur mes genoux?... Mais les affaires sont les affaires! » répliqua à demi-voix l'homme aux lunettes d'or.

Au moment où les voix qui chantaient entonnèrent le terrible *Dies iræ, dies illa*, par lequel l'Église catholique célèbre la justice divine prête à condamner ou à absoudre les âmes de ceux qu'on pleure, les trois jeunes femmes s'agenouillèrent. Presque tout le monde les imita, et un grand silence se fit partout. Chaque coup de la sonnette retentissait dans les cœurs, et ceux-là même qui avaient perdu l'habitude de la prière murmurèrent le nom de Ludovic. Le baron ne se moucha pas.

Quand la messe fut finie, la foule s'écoula lentement, et bientôt après les jeunes femmes, parmi lesquelles se trouvait Isabelle, sortirent lentement de la chapelle; leurs paupières étaient encore tout humides. Le griffon noir qui était à la porte de l'église se leva à leur aspect, et vint, en remuant la queue, frotter son museau velu contre la main de Frédéric.

« Toi aussi tu le regrettes, pauvre Phanor, dit celui-ci. Hélas! tu ne le reverras plus, ton maître....

— Ah! il est bien loin! » murmura Isabelle en passant ses doigts effilés sur la tête du chien.

Phanor aboya longuement, comme s'il eût compris ce qu'on lui disait, et suivit Isabelle, le corps collé à sa robe.

Au bas de la rue de Clichy, M. de Lesparetz et le baron Monestiers montèrent dans un coupé qui prit la direction de la Chaussée-d'Antin, tandis qu'Isabelle et ses amies étaient ramenées par Frédéric, rue de Londres, où le frère et la sœur de Ludovic demeuraient, sous le patronage d'une tante âgée, Mme de Champeau.

Peu de mois avant sa mort, Ludovic de Courseulles avait été nommé maître des requêtes au conseil d'État. Feu son père, conseiller lui-même et l'une des lu-

mières du corps sous le gouvernement du roi Louis-Philippe, l'y avait fait entrer de bonne heure et l'y avait poussé. Ludovic avait donné, en diverses circonstances, des preuves d'un grand zèle et d'une véritable aptitude. Entouré de l'estime de tous et de la confiance de ses chefs, il pouvait prétendre, avec l'aide du temps, aux plus hautes fonctions, soit qu'il se dévouât à la carrière administrative, soit qu'il demeurât attaché au conseil d'État. On disait de lui qu'il avait l'esprit ouvert et un don singulier d'assimilation qui lui rendait aisées les questions les plus ardues. Il était alors merveilleusement secondé dans son travail par les fortes et bonnes études qu'il avait faites au collége Charlemagne, où les heureuses dispositions de son caractère s'étaient montrées dès l'âge le plus tendre. On pouvait dire de lui qu'il avait autant d'amis que de camarades.

Parmi ceux auxquels l'unissait une sympathie particulière, se trouvait un jeune homme, Frédéric de La Faurie, dont le père, ingénieur en chef des mines, était en relations suivies avec M. de Courseulles. A leur sortie du collége, où les mêmes couronnes avaient récompensé leurs efforts, les deux bacheliers prirent des routes différentes : l'un entra à l'École polytechnique, l'autre suivit un cours de droit. Quand la vie sérieuse commença pour eux, l'intimité avait survécu aux épreuves de la séparation et de ces premiers orages par lesquels se manifeste la jeunesse. Ludovic s'était battu pour Frédéric à propos d'une insulte qu'on avait faite au nom de son ami, et Frédéric, quoique de beaucoup le moins riche, avait bravement souscrit des lettres de change pour payer une dette contractée par Ludovic. Plus tard, une mission dont le gouvernement l'avait chargé avait conduit Frédéric, alors ingénieur

des ponts et chaussées, en Russie, où il resta deux ans; mais les deux amis n'avaient pas cessé de s'écrire, et la correspondance resserra des liens que l'absence et l'éloignement auraient pu affaiblir.

Avec une grande facilité d'humeur, où jamais ne se laissait voir l'apparence d'une ombrageuse susceptibilité, Ludovic avait une inclination naturelle à obliger les gens, et le faisait avec une bonne grâce, un à-propos, un entrain, qui permettaient de croire que tout le plaisir était pour lui. Ces dispositions aimables, qui étaient d'autant plus remarquables qu'elles étaient régulières et constantes, tenaient à un rare équilibre des facultés. Chez lui, l'imagination ne l'emportait pas sur le bon sens, l'esprit n'étouffait pas la voix du jugement : l'ardeur propre à la jeunesse était tempérée par une habitude innée de la réflexion; il avait de la fougue et de l'élan quand il en fallait, de la retenue quand il en était besoin. L'enthousiasme ne lui était pas étranger, pas plus que le sang-froid; mais surtout il savait faire la part des circonstances, et n'en voulait pas à autrui si les caractères avec lesquels il était en contact ne ressemblaient pas au sien.

Pour tout dire, en un mot, toutes ses qualités reposaient sur un fonds inaltérable d'indulgence : non pas qu'il n'eût à un haut degré le sentiment du devoir et la ferme volonté d'agir en toutes choses honnêtement; mais il excusait chez les autres les incertitudes et les écarts qui peuvent résulter de la faiblesse humaine, des vices de l'éducation, de la contagion de l'exemple, et du milieu où l'on est appelé à vivre. Sa jeunesse avait été marquée par quelque dissipation qui prêtait un charme de plus à ce qu'il avait de saine raison. Ce feu, cet emportement où les plus vives illusions se montrent, et qui témoignent de la chaleur généreuse du

sang, avaient illuminé ses premiers pas dans la vie, et fait voir que Ludovic avait eu ses mois d'avril et de mai.

Quand le vieux conseiller d'État mourut, il laissait trois enfants : Charles, Ludovic et Augustine. Les deux garçons étaient d'un premier lit; la fille, d'un second. La plus grande partie de la fortune de M. de Courseulles provenait de sa première femme, si bien qu'Augustine n'eut en partage que le tiers de l'héritage paternel; ce qui, avec le peu qu'avait sa mère, faisait une somme totale de cent cinquante mille francs à peu près. C'était quelque chose; mais, pour une jeune personne accoutumée à vivre dans une maison où l'on jouissait de quatre-vingt mille francs de rente, cette dot n'était pas bien considérable, et l'on pouvait craindre que l'avenir ne la contraignît à oublier les habitudes de luxe dans lesquelles elle avait grandi.

Un jour que Mme de Champeau, qui avait l'entière confiance d'Augustine et qui savait, par une expérience personnelle, ce que ces éducations tardives ont d'amer et de douloureux, manifestait, au coin du feu, ses craintes devant Ludovic :

« Ne craignez rien, répondit le jeune homme; s'il faut une somme ronde pour assurer le bonheur de ma sœur, elle l'aura. »

Mme de Champeau aimait tendrement Augustine, qui était sa filleule. Son premier mouvement fut de l'embrasser aussitôt qu'elle la revit; mais il ne fut plus question de cette promesse entre elle et Ludovic. Elle savait qu'elle pouvait se fier à la parole de son neveu.

Dix-huit mois ou deux ans avant l'époque où commence ce récit, pendant une saison que Ludovic passa aux eaux de Vichy, le hasard le mit en relations avec une famille qui se composait de trois personnes : M. de Lesparetz, propriétaire et maître de forges, sa fille

Émilie et une nièce, Isabelle, dont il était aussi le tuteur. Les premiers compliments échangés, M. de Lesparetz rappela à M. de Courseulles que leurs familles avaient vécu autrefois sur le pied d'une grande intimité, brusquement interrompue par un long procès, et qu'il avait failli être son parrain. On se souvint bientôt des jeux auxquels les enfants avaient pris part dans un beau château que le maître de forges possédait au bord de l'Allier, et, comme un cheval qui prend un élan vigoureux après avoir été longtemps retenu, la connaissance sauta d'un seul bond par-dessus les années écoulées et rentra de plain-pied dans la plus étroite intimité.

Une terre voisine de celle de M. de Lesparetz, et cause première du procès qui avait séparé les deux familles, appartenait à Ludovic et à Charles. La saison des eaux finie, ils s'y rendirent : une maison d'habitation ample et commode s'y trouvait; on s'y établit, et, quand la famille de Lesparetz ne dînait pas à la Gravelotte, chez Mme de Champeau, qui en faisait les honneurs, c'est que les deux jeunes gens et leur sœur Augustine dînaient aux Mignons, chez le maître de forges.

La famille de M. de Lesparetz occupait un rang considérable dans le département de la Nièvre. On la savait riche et influente. M. de Lesparetz, membre du conseil général et député au Corps législatif, était un personnage. On ne faisait rien dans l'arrondissement sans le consulter. Il avait fait restaurer les Mignons, séparés de la Gravelotte par la rivière, et se plaisait à regarder les deux tours dont il avait flanqué les deux ailes de son château et l'écusson de pierre où s'étalaient, au-dessus de la porte principale, les armes un peu chimériques de sa maison, qui portait de sinople à la tortue d'argent, avec cette devise espagnole : *Lenta pero indestructible*.

Il y avait souvent nombreuse compagnie aux Mi-

gnons, et il ne fallait pas y paraître bien souvent pour deviner que Mlle Émilie plaisait fort à Charles de Courseulles et que Ludovic aimait Isabelle. M. de Lesparetz, plongé dans les occupations sans nombre que lui suscitaient ses doubles fonctions de membre d'un conseil général et de député, et sa qualité de maître de forges, ne semblait pas s'en apercevoir; mais si quelque curieux l'avait observé tandis qu'il discutait avec un collègue une question de tarifs, il aurait remarqué que ses lunettes d'or ne perdaient pas de vue les jeunes gens qui riaient dans un coin. Quand la nuit venait, Charles et Ludovic descendaient vers la rivière, appelaient Jean le passeur, qui poussait le bateau d'un coup de rame paresseux, et regagnaient lentement la Gravelotte. L'un parlait d'Émilie, l'autre parlait d'Isabelle. Jamais Charles ne répondait à Ludovic, pas plus que Ludovic n'écoutait Charles, et tous deux s'entendaient à merveille.

Émilie était d'une taille moyenne, avec des cheveux châtains et des yeux bruns, le profil net et ferme, la main belle, les sourcils droits. Elle était régulière en toutes choses, également avenante et polie tous les jours, avec une nuance de réserve et de froideur où l'on sentait l'influence du sang calviniste de sa mère, dont elle était la vivante image. Elle jouait admirablement du piano, aussi bien le matin que le soir, et une sonate de Mozart avec la même aisance qu'une valse de Strauss. La présence d'un nombreux auditoire ou la solitude n'avaient aucune influence sur son talent; elle n'était jamais ni moins sûre d'elle-même ni plus émue et plus entraînée. Telle on la retrouvait dimanche après qu'on l'avait laissée lundi.

Toujours simplement vêtue, elle portait ordinairement le soir une robe de taffetas sans ornement, simple

et de couleur sombre, qui lui donnait un grand air et seyait bien à l'expression sérieuse de son visage. Le matin, pendant qu'elle donnait des ordres et qu'elle surveillait tout avec l'activité silencieuse d'une fourmi, la robe de soie était remplacée par une robe de mérinos que relevaient des manches et un col plat en toile blanche. Elle dirigeait tout et avait du temps pour tout, pour les soins de l'office comme pour la musique, pour la promenade comme pour la couture. On en parlait comme d'une personne sûre et discrète, exacte, réservée, un peu méthodique, n'accordant rien à la surprise et à l'entraînement, mais ne reprenant jamais rien aussi de ce qu'elle avait donné.

Émilie n'avait jamais de migraine ou de vapeur.

Isabelle était grande, svelte et blonde; elle avait le corsage frêle, la taille souple, une rare élégance dans l'attitude, des yeux à demi voilés et d'un bleu foncé, pleins de tendresse et de feu. Elle était gaie un jour et triste le lendemain, aimait la rêverie et la lecture autant qu'elle adorait le bal. Elle ne savait jamais bien ce qu'il y avait dans sa bourse, mais en vidait volontiers le contenu dans la main d'une pauvresse, au risque d'emprunter deux ou trois louis le lendemain à Émilie, dont la charité avait son budget fait d'avance. Elle avait une voix de soprano très-belle et très-sympathique, mais s'en servait bien ou mal, selon le jour, comme une écolière ou comme une artiste, la circonstance aidant. Sa gaieté était communicative, sa mélancolie touchante, sans qu'on sût bien pourquoi elle avait la bouche rieuse ou les yeux humides.

Isabelle ne portait jamais que des robes de couleurs claires ou de mousseline blanche; quelque fleur ou un nœud de rubans était toujours piqué dans ses cheveux, non par coquetterie, mais parce que cela lui plaisait. Il

y avait le plus souvent sur sa table à ouvrage une broderie, un canevas à demi couvert de laine, un livre de poésie, et des bobines de soie mêlées à un album de dessins. En trois jours elle faisait le travail de deux semaines, et restait parfois un mois tout entier les bras croisés. L'inspiration était sa loi.

Malgré les regards d'Émilie, qui la gourmandait, sa manière de saluer ou de tendre la main disait le degré d'affection qu'elle accordait aux gens. Mise à la tête d'une communauté, Émilie l'aurait gouvernée sagement et régulièrement. Simple nonne, Isabelle aurait été fort réprimandée un mois durant, et se serait dévouée sans hésiter, en un jour de péril, pour le salut de tous.

Les deux cousines s'aimaient du plus profond de leur cœur; mais, tandis que l'une avait dans sa tendresse des allures de sous-maîtresse et de protectrice, l'autre, Isabelle, embrassait Émilie tout à coup, avec effusion, et sans autre motif que son idée.

II

Parmi les personnes qui vinrent à cette époque passer quelques jours aux Mignons, se trouvaient le baron Monestiers, directeur au ministère des finances, et son fils Adolphe. Le baron avait une fortune honnête et beaucoup d'importance. C'était l'homme de France qui s'était, toute sa vie, le mieux entendu à faire antichambre chez un grand personnage, et à faire attendre ceux qui avaient affaire à lui. Les plus vieux huissiers ne se rappelaient pas qu'il eût manqué une seule fois, durant trente ans et sous tous les régimes, les récep-

tions ministérielles. A partir de huit heures et son dîner fini, chaque soir il se multipliait : on le voyait dans vingt salons. Il s'enfermait quelquefois dans son cabinet les jours de fête ou dans la soirée, après le départ des employés, avec défense de laisser entrer personne. La chose faite, il avait grand soin d'en informer le ministre dans le cours d'une conversation habilement conduite. Durant les longues heures de ces retraites solennelles, l'huissier veillait pieusement à sa porte. Si on eût surpris le baron tout à coup, peut-être l'aurait-on trouvé dormant les pieds sur les chenets. A ce métier, il avait gagné un emploi considérable, dix croix et un honorable embonpoint. Il avait l'intelligence souple, ouverte à tout, prompte et naturellement tournée vers le côté utile des choses. Il ne s'était jamais embarrassé l'esprit d'études théoriques, mais il avait eu grand soin de se bourrer la cervelle de mots sonores, de formules toutes faites et d'expressions techniques qui, adroitement jetés dans la discussion, imposaient au vulgaire. Il savait que peu de gens vont au fond des choses, et que la plupart des hommes se payent de phrases. Il en usait donc avec un rare aplomb et ne les ménageait pas. Quand il était debout devant une cheminée, la main passée dans son gilet, il puisait dans sa mémoire comme dans un arsenal, et sa loquacité épouvantait les plus téméraires.

Une grave question préoccupait alors le baron Monestiers : la question du mariage de son fils Adolphe.

Ce fils unique avait une tête que la nature semblait avoir copiée d'après une gravure de keepsake anglais. Personne n'avait de plus jolis favoris, personne aussi ne s'habillait mieux. A force de patience, de visites et de démarches savamment calculées, le baron avait réussi à pousser Adolphe dans la carrière des ambas-

sades, vers laquelle sa charmante figure et un don inné des langues, cette consolation des esprits courts, semblaient l'appeler. Quelque temps attaché de légation, puis second secrétaire dans diverses cours d'Allemagne et d'Italie, où il avait fait moisson de croix en valsant, Adolphe était revenu à Paris depuis huit ou dix mois, et travaillait au ministère, où le baron le retenait dans l'espoir qu'il trouverait une dot dans les salons de Paris. Conduite par le savoir-faire paternel, la chasse aux héritières avait déjà commencé. Elle ne devait finir que sur les marches de Saint-Roch, paroisse du baron.

Tous les jours, vers quatre heures, Adolphe partait pour le bois de Boulogne. Il connaissait tout le monde oisif de la grande ville, et ne manquait ni une fête officielle, ni un bal diplomatique, ni une course de chevaux. Il était abonné à l'Opéra; ses gants étaient irréprochables. Le père en parlait très-sérieusement comme d'un esprit d'élite, qui attendait une occasion pour se lancer à la conquête des plus hautes fonctions. Le ministre lui destinait, disait-il, un poste de confiance. La tenue d'Adolphe ne démentait en rien ces prophéties. Dès ses premiers pas dans le monde, le baron, le jugeant incapable de soutenir une discussion, lui avait appris le grand art de se taire. Cette habitude de silence, accompagnée de certains sourires, donnait à la nullité du jeune diplomate les apparences de la profondeur. On l'estimait sur ce qu'il ne disait pas.

Augustine, qui tout naturellement était devenue l'amie d'Émilie et d'Isabelle, semblait le voir avec plaisir. Adolphe valsait si bien! Il avait l'art de parler de riens avec de certains sourires qui trompaient son auditoire et lui faisaient croire que le fils du baron avait dit quelque chose. Nul n'était plus empressé à ramasser un mouchoir, à courir à la recherche d'un

tabouret, à tourner les feuillets d'une romance, à tenir une ombrelle, à offrir un bouquet de violette. C'était un de ces hommes à la surface polie, aux manières parfaites, toujours irréprochables dans leur tenue et leur langage, un peu cousins, sans le savoir, des statuettes en vieille porcelaine de Saxe, et dont partout, quand ils passent, on dit : « Ils sont charmants ! » Augustine avait appris ce mot et le répétait innocemment.

Mlle de Courseulles ne ressemblait en rien à ses amies. Petite, très-brune, admirablement faite, le teint pâle et mat, les yeux noirs et vifs, la bouche fine et mince, elle parlait peu, mais le faisait sans embarras et en bons termes. On la voyait parfois changer de couleur, sans que rien indiquât la cause de ces mouvements subits. Elle écoutait volontiers, était réservée et de bon conseil, mais avec quelque chose de contraint qui n'appelait pas la confiance. On sentait, sous sa réserve habituelle, la violence d'une nature exigeante et personnelle que l'effort d'une volonté persévérante comprimait à grand'peine, et que trahissaient l'éclair des yeux, le pli des lèvres, le rapide froncement des sourcils. Comme une mine, elle cachait tout en dedans, l'or ou le fer. Mlle de Courseulles était un problème ; ce que l'on voyait clairement, c'est qu'elle avait une intelligence nette et vive des choses et une grande sûreté de coup d'œil. On la pouvait juger bien ou mal, selon qu'on était plus séduit par les charmes de l'esprit ou les mouvements du cœur. Le baron Monestiers, qui se connaissait en caractères, lui témoignait une préférence marquée.

« C'est un homme que cette petite fille, » disait-il quelquefois en riant.

On sait que Mme de Champeau était marraine

d'Augustine. Veuve et sans enfants, elle avait reporté sur sa filleule une tendresse de mère qui demandait à s'épancher. Une grande intelligence ne présidait malheureusement pas à cette affection, qui devint, avec le temps, exclusive et aveugle. La situation d'Augustine, qui pouvait passer pour pauvre, si on comparait son héritage à celui de ses frères, excitait la compassion de la bonne dame. Elle ne cessait de la plaindre, et elle trouvait dans son for intérieur qu'il y avait une grande injustice dans cette inégalité de fortune. Bien souvent on la surprenait couvrant sa chère filleule de regards douloureux, où se lisaient les angoisses d'une âme qui s'est donnée tout entière; elle s'étonnait que cet enthousiasme et cet amour ne fussent pas la loi de tout le monde. Aucune position ne lui semblait au-dessus du mérite d'Augustine; mais, loin de cacher cette opinion, où l'on voyait comme le reflet d'une maternité d'adoption, elle l'étalait imprudemment en toute circonstance, avec un feu qui devait à la longue agir sur l'esprit de la jeune fille. L'expression des regrets s'y mêlait aussi. Quand on parlait d'un mariage où le chiffre de la dot avait joué le grand rôle, Mme de Champeau tournait vers Augustine des yeux plaintifs et l'embrassait avec de longs soupirs.

« Tu n'es pas riche, toi! » disait-elle.

Le thème était trouvé; Augustine brodait dessus. Cette continuelle comparaison que, bien imprudemment, sa marraine établissait entre les parts de l'héritage, avait à la longue ouvert le cœur de Mlle de Courseulles aux inspirations de l'envie. Si ses frères ne pouvaient passer pour des oppresseurs, elle n'en était pas moins une victime dévouée par la rigueur du sort à devenir la compagne d'un juge de province ou d'un petit négociant, tandis que Charles et Ludovic ne pouvaient

manquer d'épouser des filles de banquiers ou de grands fonctionnaires. Elle était condamnée à vivre dans l'obscurité, peut-être en province; ils vivraient, eux, dans tout l'éclat du luxe, au milieu de ce qu'il y a de brillant à Paris. Mme de Champeau, qui avait fait naître ce levain, en attisait la fermentation par ses doléances continuelles et ses apitoiements. Mais cette éducation hâtive que donnent les mauvais instincts apprit à Augustine à dissimuler avec une précoce habileté ces premières et venimeuses sensations. Personne ne découvrit la jalousie en elle. Bien au contraire, elle s'appliqua à se montrer prévenante et douce, se fit une règle d'étudier les caractères, soumit le sien à la souplesse, et, sûre de sa volonté, jura dans le silence de son cœur de rester dans la sphère où elle avait grandi, et, l'occasion aidant, de monter plus haut. Son ambition vint de son impuissance même.

Après avoir commencé à Vichy et s'être raffermie aux Mignons, l'intimité des deux familles fut continuée à Paris. M. de Lesparetz demeurait rue Neuve-des-Mathurins, et ce fut bientôt entre son hôtel et celui de la rue de Londres un échange continuel de visites, de dîners et de thés. On se voyait tous les jours, ce qui, plus qu'aucune chose, indique à Paris un vif degré d'affection. Les Courseulles eurent une loge à l'Opéra et les Lesparetz une loge aux Italiens qu'on se partagea, et quand la belle saison revint, on se retrouva sur les bords de l'Allier sans que personne en eût parlé d'avance. Le département de la Nièvre eut alors la certitude qu'un contrat de mariage achèverait de confondre en une seule les deux terres de la Gravelotte et des Mignons.

Sur ces entrefaites, une lettre arriva du Chili qui

prévenait la famille de Courseulles qu'un proche parent de la mère d'Augustine venait de tomber malade, et que, selon toutes les probabilités, il laisserait par testament sa fortune entière à sa nièce. La lettre ajoutait que peut-être il serait utile d'envoyer à Valparaiso une personne de confiance qui liquiderait la succession et prendrait en main les intérêts de l'héritière, cette succession considérable ne laissant pas d'être embarrassée et grevée de procès.

A la lecture de cette lettre, le premier mouvement de Ludovic fut de sauter au cou d'Augustine.

« Ah! chère petite! s'écria-t-il, tu pourras donc choisir! »

Par hasard, en ce moment, les yeux d'Augustine rencontrèrent ceux d'Adolphe; elle rougit.

Un observateur intéressé à voir tout ce qui se passait aux Mignons aurait remarqué que, lorsque Ludovic était au château, Isabelle chantait avec plus d'éclat et d'une voix plus émue. Une sorte de flamme était en elle qui rayonnait au dehors. C'était sa fête le lendemain du jour où la lettre qui pouvait changer le sort d'Augustine était arrivée du Chili. M. de Lesparetz avait voulu que cet anniversaire fût célébré avec magnificence. Feu d'artifice, illuminations, promenades sur l'eau, bal et souper, rien ne devait y manquer. Cette somptuosité, qui n'était pas dans les habitudes du maître de forges, surprit agréablement la jeune famille réunie aux Mignons.

« Ah! vous me gâtez! dit Isabelle.

— N'es-tu pas ma fille aussi? » répliqua M. de Lesparetz en l'embrassant sur le front.

Il ôtait ses lunettes pour les essuyer d'un geste paternel, lorsqu'on annonça la visite d'un M. Raimond, que M. de Lesparetz reçut avec empressement, et qu'il présenta à la compagnie d'un air gracieux.

« M. Raimond veut bien nous donner huit jours, » dit-il.

On apprit plus tard que l'hôte des Mignons était délégué par une puissante compagnie de chemin de fer pour traiter avec les maîtres de forges de la Nièvre d'une fourniture considérable de rails. On apprit plus tard encore que cette fourniture avait été obtenue par M. de Lesparetz. Le traité portait justement la date de la fête d'Isabelle.

Le matin du jour que tant de feux de Bengale et tant de verres de couleur devaient illuminer, Ludovic essayait sur la rivière un batelet tout neuf qu'on avait fait venir de la ville, et qui, en l'absence du passeur, devait servir aux jeunes gens à naviguer d'un bord à l'autre. Le mouchoir d'Émilie venait d'être emporté par le vent et se balançait sur les branches d'un saule. Ludovic, qui était debout sur le batelet, se pencha brusquement pour le saisir. Le bateau manqua sous ses pieds, et il tomba. Isabelle devint toute blanche et poussa un cri. En deux brassées, Ludovic, qui nageait admirablement, atteignit le bord, et arriva assez à temps pour recevoir dans ses bras la jeune fille qui chancelait. A la voix de Ludovic, elle revint à elle, ouvrit les yeux et fondit en larmes. Ludovic la quitta bouleversé. Il lui sembla qu'il avait lu dans ses yeux.

« Ah! si elle m'aimait! » répétait-il sans cesse en traversant la rivière à grands coups d'aviron pour regagner la Gravelotte. Il ne sentait ni le vent, ni l'eau qui ruisselait sur son corps. La fièvre était dans son cœur et le réchauffait.

Le matin même, Ludovic avait envoyé à Isabelle deux magnifiques rosiers blancs. Le soir elle parut au bal avec une rose blanche à la ceinture. Elle n'osait pas le regarder; elle le voyait partout. Une secrète confusion

se lisait sur son visage. On la pria de chanter. Elle y consentit, et chanta avec une voix dont l'émotion profonde et le frémissement firent battre le cœur de Ludovic.

« Qu'a-t-elle donc ce soir? » demanda un vieux dilettante qui restait sous le charme.

Isabelle avait la vie.

M. de Courseulles la suivit dans le jardin, où elle était descendue un peu après pour respirer l'air frais de la nuit. Elle marchait lentement sous l'ombre transparente d'une allée de tilleuls; son pas léger faisait à peine crier le sable. Quelquefois la lune éclairait tout à coup sa robe blanche et lui donnait l'apparence d'une fée errant dans la campagne. Elle s'arrêta auprès d'un bassin dans lequel tombait une fontaine, et s'assit. Le cristal de l'eau lui fit voir la rose que la ceinture attachait près de son cœur. D'une main tremblante elle la prit et la porta à ses lèvres. Ludovic parut devant elle les mains jointes, le regard illuminé.

« Isabelle! » s'écria-t-il.

Elle se leva effarouchée.

« Ah! si vous m'aimez, taisez-vous! » dit-elle, et elle prit sa course dans l'allée des Tilleuls.

La rose blanche était restée au bord de la fontaine; Ludovic ne suivit pas Isabelle. Ils évitèrent de se parler aussi longtemps que dura la fête; mais, au moment du départ, elle resta la dernière sur le perron du château. Ludovic se retourna quand il fut au milieu de la rivière. Elle était encore à sa place, penchée sur la balustrade. Un secret désir d'être plus longtemps seul avec sa pensée le saisit; il prit au hasard par la campagne; à toute minute, il s'arrêtait, baisait la rose qu'il avait ramassée, et répétait chaque fois : « Elle m'aime! elle m'aime! »

Quand il rentra à la Gravelotte, il trouva Augustine

et Mme de Champeau en conférence au salon; une lettre, qui était plus fraîche de quelques jours et qu'un bateau à vapeur anglais avait apportée, mandait cette fois que l'oncle du Chili, M. Tavernier, était mort, laissant, comme on s'y attendait, toute sa fortune à sa nièce; mais il était à craindre qu'on n'en tirât rien si un ami de la famille n'accourait au plus vite. Augustine tenait la lettre à la main et la remit à son frère.

« Tout est perdu! dit-elle après qu'il l'eut terminée: personne n'ira à Valparaiso.

— J'irai, moi, » dit Ludovic.

Ce fut le premier cri de son bonheur; un élan subit le portait à se dévouer, comme s'il avait voulu que tout le monde fût heureux.

« Ah! tu es mon sauveur, » s'écria Augustine en se jetant dans ses bras.

Mme de Champeau prit Ludovic par le cou:

« Voilà un mot qui me fait regretter de n'avoir jamais eu de fils, » dit-elle.

Dès la pointe du jour, Ludovic fut debout. Une fièvre délicieuse l'avait tenu éveillé pendant presque toute la nuit. Il sortit à petits pas et regarda les fenêtres de Charles encore fermées.

« Le malheureux! il dort! » murmura-t-il.

Il traversa la rivière et entra dans le parc des Mignons. Bientôt il fut auprès de la fontaine où la veille il avait surpris Isabelle. Son cœur étouffait sous le poids de son bonheur. Il se souvint tout d'un coup des premières années de sa jeunesse et des amours éphémères qui l'avaient effleurée. Ils lui firent horreur. Il ne comprenait pas qu'il eût pu aimer une femme qui n'était pas Isabelle; son cœur ne vivait certainement pas avant de l'avoir rencontrée. Comme il descendait l'allée des Tilleuls, où il cherchait l'em-

preinte effacée de ses pieds, il se trouva devant Isabelle, qui marchait lentement, la tête inclinée. Elle poussa un léger cri.

« Mademoiselle, dit Ludovic, j'ai ramassé hier, au bord d'une fontaine, où vous l'aviez laissée tomber, le plus cher trésor de ma vie; me permettez-vous d'espérer plus encore? »

Isabelle pouvait à peine respirer.

« Je crois bien que mon oncle est dans son cabinet, » dit-elle avec effort.

Son joli doigt semblait montrer le chemin à Ludovic. Il la salua, et, un moment après, M. de Lesparetz recevait la visite de M. de Courseulles, qui lui demanda officiellement la main de sa pupille. Le maître de forges releva ses lunettes d'or sur son front, et tirant un carnet d'un bureau devant lequel il se tenait assis :

« Mlle d'Ervillers, dit-il, a trois cent vingt-deux mille sept cents et quelques francs de fortune personnelle, dont la majeure partie est représentée par une métairie sise à Coupigny, canton de Landelles, arrondissement de Vire, département du Calvados, laquelle métairie, d'une contenance de cinquante-huit hectares d'un seul tenant, avec granges, étables, fermes et dépendances, est estimée cent quarante-sept mille francs; en outre par une rente de trois mille six cents francs en trois pour cent, inscrite en son nom au Grand-Livre de la dette publique, et diverses valeurs mobilières entre lesquelles figurent douze actions de la banque de France.

— Monsieur! s'écria Ludovic.

— De plus, reprit M. de Lesparetz, sans s'arrêter à cette interruption, il lui revient, d'une tante morte à Toulouse, une somme de trente mille francs, qu'elle touchera à sa majorité.

— Mais.... dit encore Ludovic.

— Et enfin, poursuivit le maître de forges, les yeux fixés sur le carnet, une somme de vingt mille francs, qui lui est acquise du chef de sa mère, est retenue par un procès pendant en appel devant la cour de Montpellier. Si ma nièce gagne, c'est, avec les intérêts exigibles depuis quatre ans, une somme totale de vingt-quatre mille et quelques cents francs qui entrera dans son actif. Les divers titres qui constatent cette fortune vous seront communiqués par mon notaire, avec lequel vous voudrez bien engager le vôtre à se mettre en rapport. »

Il ferma le carnet, repoussa le tiroir du bureau et serra la main de Ludovic.

« Je ne doute pas que vous ne soyez très-heureux, » reprit-il.

III

Les amis des deux familles furent informés de l'union projetée entre Isabelle et Ludovic. Ramené à vingt ans par les élans d'une tendresse passionnée à laquelle rien ne faisait obstacle, Ludovic s'abandonna tout entier à ce bonheur charmant de l'amour heureux et naïf, qu'on n'éprouve qu'une fois. Il avait une sorte d'ivresse dans le cœur. Chaque matin Isabelle cueillait une rose nouvelle sur les rosiers blancs et la mettait à sa ceinture; c'était comme un souvenir parfumé du meilleur de leurs jours. Et comme elle soignait ses deux chers rosiers! comme elle les arrosait d'une eau limpide! comme elle écartait la chenille et le bourdon de leurs

fleurs bien-aimées! comme le papillon seul avait le droit d'y reposer ses ailes! Il se trouva, sans qu'ils en eussent parlé, que Ludovic avait les mêmes goûts qu'Isabelle; c'était la romance qu'elle préférait qu'il aimait le plus; la nuance qu'il avait choisie était celle qu'elle recherchait entre toutes; le même livre leur plaisait à tous deux par les mêmes côtés.

Émilie, que rien ne pouvait distraire de ses occupations quotidiennes, ni son piano à queue, ni les visites de Charles, les regardait quelquefois et souriait gravement. « Vous avez quatorze ans! » disait-elle alors.

Frédéric venait de terminer la mission industrielle qui l'avait conduit en Russie; il était alors aux Mignons. Ludovic, qui s'était hâté de l'appeler auprès de lui, dès la première nouvelle de son retour à Paris, le présenta à Isabelle comme son meilleur ami, comme son frère d'élection. Mlle d'Ervillers l'accueillit avec cet abandon qui donnait du charme à ses moindres paroles.

« Je l'aurais choisie pour toi, » dit M. de La Faurie à Ludovic après un quart d'heure d'entretien avec Isabelle.

Une sorte d'intimité, que Ludovic voyait sans crainte, ne tarda pas à naître entre Isabelle et M. de La Faurie. Le jeune ingénieur lui était sympathique par quelque chose qu'elle ne s'expliquait pas et dont elle subissait le charme sans résistance. Quand elle n'était pas avec M. de Courseulles, occupée à ces riens qui sont les plus importantes occupations de la vie, puisqu'elles en sont les plus heureuses, Mlle d'Ervillers était sûrement avec Frédéric. Il était son confident, et on ne manquait jamais de le prendre pour arbitre quand, par hasard, une discussion à propos de la couleur d'un meuble ou de l'emploi de leurs jours à venir s'élevait entre les deux fiancés.

Étonnée de cette subite amitié qu'elle ne comprenait

pas et de cette confiance de fraîche date, Émilie interrogeait parfois sa cousine, et cherchait à la mettre en garde contre un si rapide et si complet abandon.

« Pense donc que tu le connais à peine, disait-elle.

— A quoi bon? Ludovic le connaît, répondait Isabelle. Et puis il me semble que je l'ai vu autrefois, je ne sais où. N'y a-t-il pas des personnes que tu n'as jamais rencontrées et que tu crois reconnaître aussitôt que tu les regardes? Cela m'est arrivé deux ou trois fois. M. de La Faurie est au nombre de ces personnes. Ce sont des amis qu'on a perdus et qu'on retrouve. »

Il n'y avait entre M. de Courseulles et M. de La Faurie aucun côté de ressemblance, aucun rapport physique. Ludovic semblait appartenir aux races du Nord par la nuance de ses yeux bleus; il avait les cheveux blonds et cette coloration du teint que la tradition prête aux compagnons de Brennus; la taille haute, le front large, le sourcil droit, la barbe frisée. Par la pâleur olivâtre de ses joues, par la couleur noire et lustrée de ses cheveux, par la netteté anguleuse de ses traits, Frédéric était semblable aux hommes du Midi; il avait les membres grêles, les extrémités fines, les formes souples et sveltes d'un Espagnol ou d'un Arabe. Dans le caractère, même opposition : Frédéric était concentré autant que Ludovic était ouvert; toutes les impressions de l'un étaient comme enfermées, quand il suffisait de regarder en plein le visage du jeune maître des requêtes pour savoir tout ce qu'il pensait. Un jour, le fils des Gaulois avait rencontré sur sa route le descendant des Maures, et lui avait tendu la main. Jamais intimité plus profonde ne démontra mieux l'existence de cette loi mystérieuse des contraires qui s'attirent.

M. de La Faurie avait résolu de passer la durée entière de son congé à la Gravelotte. Les promenades avec Isa-

belle étaient continuelles. Il aimait en elle une sorte de crainte instinctive qu'elle avait de tous les exercices violents, le cheval, la natation, la chasse. Aussitôt que Ludovic était retenu chez lui pour des motifs d'affaires, il expédiait son ami aux Mignons.

« Bon! disait Frédéric, je vais recommencer le poëme en vingt-quatre chants de ta jeunesse. »

Sur ce chapitre, la curiosité d'Isabelle ne se lassait pas. A tous les détails qu'elle savait déjà, elle voulait toujours de nouveaux détails.

Un jour qu'ils se promenaient à petits pas le long d'un sentier, M. de La Faurie lui raconta comment, étant au collége, Ludovic avait eu affaire au plus robuste élève de sa classe pour défendre les droits de son ami sur un fameux cerf-volant qui avait excité l'envie et l'admiration de tous leurs camarades. Dix fois renversé, il s'était relevé dix fois. Frappé, contusionné, saignant, il n'avait pas lâché prise, et sa constance l'avait emporté sur la force. Effrayé d'une résistance opiniâtre et si tenace, le ravisseur avait cédé. Vainqueur, Ludovic tomba par terre sur le cerf-volant, comme un Spartiate sur son bouclier.

Plus tard, Frédéric eut sa revanche. Le nom de M. de Courseulles le père avait été prononcé légèrement; M. de La Faurie prit en main la cause de la famille. A l'insu de Ludovic et de Charles, il provoqua l'insulteur. Blessé deux fois, deux fois il se remit en garde, et se battit jusqu'au moment où son adversaire, surpris de cet acharnement, reconnut lui-même l'imprudence de ses allégations et la légèreté de ses paroles. Alors seulement Frédéric mit bas l'épée.

« Et s'il vous avait tué! dit Isabelle.

— Et l'honneur du nom! dit Frédéric. Courseulles et La Faurie ne font qu'un. »

Mlle d'Ervillers lui tendit la main. Elle avait les yeux pleins de larmes.

« Ah! dès à présent vous êtes mon frère! reprit-elle.

— Y consens-tu? » cria M. de La Faurie à Ludovic, qui s'approchait à grands pas.

Ludovic était à cette époque de la vie où la confiance jette sur toutes choses ses pures et fraîches clartés. Il leur prit la main à tous deux.

« Reste toujours avec nous, » dit-il.

Ils rentrèrent aux Mignons doucement. Marchant ainsi entre ces deux êtres, qui avaient la meilleure part de son cœur, Ludovic cherchait en vain par la pensée quel événement pourrait ajouter quelque chose à cette joie sans égale, à ce ravissement de toutes les heures qui étaient sa vie elle-même.

Un soir, après une longue promenade dans la campagne, Ludovic entra dans une pauvre église de village. Cette mélancolie qui naît parfois de l'excessif bonheur remplissait son âme tout entière. Il éprouvait comme un vague besoin de prier; une sorte d'affaissement général de toutes les facultés, produite par la plénitude des sensations heureuses, l'accablait. Attiré par la clarté d'une lampe qui brûlait dans une chapelle devant l'image de la Vierge, placée entre le chef des apôtres et le plus doux des évangélistes, il s'approcha et tomba à genoux sur la pierre, le front dans ses mains.

« Pardonnez-moi, mon Dieu! dit-il; mon bonheur m'effraye.... »

Il resta longtemps replié en lui-même, pensif et muet. Il avait parfois des envies de pleurer.

Quand Ludovic reparut à la Gravelotte, Mme de Champeau, qui pensait sans relâche à sa filleule, lui

rappela la promesse qu'il avait faite à Augustine de partir pour Valparaiso.

« J'irai, » répondit-il comme en sortant d'un rêve.

La jeune fiancée de Ludovic ne put retenir ses larmes à la pensée que M. de Courseulles allait partir pour un si long voyage. Il lui semblait que c'était renoncer, et un peu brusquement, à ces premières fêtes de l'amour, auxquelles la jeunesse donne une saveur si pénétrante. Quoi! abandonner si promptement les beaux lieux où il l'avait rencontrée, ces campagnes où il avait la liberté de la voir tous les jours! Était-ce bien là ce que promettait cet élan qui l'avait attendrie et l'avait fait s'ouvrir tout d'un coup? Un peu romanesque et encline aux rêveries enthousiastes, Isabelle ne concevait pas que quelque chose eût de l'importance ou conservât la moindre valeur pour un cœur où l'amour a germé. Elle le voulait unique, plein, exclusif. Tout autre sentiment, si léger qu'il fût, lui faisait ombrage; elle y voyait comme une usurpation.

Ludovic devinait ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille, et, sans l'aimer moins, il n'essaya pas de se soustraire à l'engagement qu'il avait pris. Avec une délicatesse inspirée par l'élévation même de cet amour, il sut intéresser Isabelle au succès de son entreprise par la pensée du dévouement et de l'abnégation; il lui fit voir Augustine devant son repos, sa fortune, à leur tendresse; elle s'exalta bientôt à l'idée du sacrifice, et voulut être de moitié dans sa généreuse résolution. Mais M. de Lesparetz, informé de ce voyage dont la pensée était arrêtée, résista à tous les sollicitations qui lui furent adressées, et ajourna le mariage de sa pupille au retour de Ludovic, qui ne devait pas être absent plus de six mois. On retourna à Paris, et le ministre de la justice accorda le congé qui lui était demandé par le

jeune maître des requêtes, qu'il chargea, en témoignage d'estime et d'affection, d'un travail sur l'état de la législation dans la république du Chili.

Cependant rien n'était changé dans la situation d'Émilie et de Charles. Mlle de Lesparetz l'accueillait avec la même bonne grâce, plus digne qu'expansive; mais aucune émotion ne paraissait sur son visage quand il entrait ou quand il sortait. Sa conduite en toutes choses était un filet aux mailles fermes et serrées, au travers desquelles aucun aveu, aucune allusion, ne pouvaient se faire jour. Elle avait un regard clair et sérieux, qui refoulait l'émotion prête à passer du cœur sur les lèvres. Quelque chose était en elle cependant, qui séduisait Charles et le fascinait. Il s'en ouvrit un jour à M. de Lesparetz, qui l'écouta avec une grande et amicale attention, et ne répondit ni oui ni non. Pressé de s'expliquer dans un nouvel entretien, le maître de forges pria son jeune ami de remettre toute décision à l'époque du retour de Ludovic, son intention n'étant pas de marier Émilie avant Isabelle. Charles était assuré que la maison continuerait à lui être ouverte comme par le passé, et on lui faisait la promesse que tout prétendant nouveau serait écarté jusqu'à la fin du voyage de son frère.

« Ah! pourquoi part-il? s'écria Charles.

— Consolez-vous, reprit M. de Lesparetz en jetant au jeune homme un regard par-dessus ses lunettes, Ludovic ne partirait pas, que ma résolution, en ce qui concerne Émilie, ne serait pas prise avant un an. »

M. de Courseulles s'embarqua, le 14 octobre 1852, sur un navire de l'État. Cinq ou six mois après, on avait de ses nouvelles, datées de Valparaiso. La succession de M. Tavernier était horriblement embarrassée; les procès et les réclamations pleuvaient de tous côtés. Le plus clair de son avoir se composait de créances sur le

recoûvrement desquelles il ne fallait pas beaucoup compter. Au bout d'un mois ou six semaines, une nouvelle lettre apprit que la situation était désespérée; d'une fortune évaluée sur les livres à près de six cent mille francs, Ludovic n'avait pu toucher qu'une somme liquide de six mille piastres, dont la majeure partie avait dû être constituée entre les mains du consul français, pour garantir les frais d'actes et de poursuites. Il pouvait se faire qu'une assez forte créance, au sujet de laquelle Ludovic laissait des instructions, rentrât plus tard, mais c'était tout au moins douteux; quant au reste, il fallait en faire abandon, si l'on ne voulait pas se lancer dans des procès non moins interminables que ruineux.

Après la réception de cette lettre, on remarqua que M. le baron Monestiers resta quinze jours sans paraître à l'hôtel de la rue de Londres. Il s'excusa par une lettre polie, où il mit son absence sur le compte d'un travail important, dont le ministre l'avait chargé, et qui exigeait une continuelle application. Adolphe seul posa sa carte chez Mme de Champeau.

Ludovic devait quitter Valparaiso le 17 avril 1853, sur le vapeur anglais *la Sapho*. La lettre qui en donnait avis à sa famille portait qu'il serait à Southampton dans deux mois, et presque aussitôt après au Havre. Sa lettre se terminait par ces mots : « Le cœur me bat à la pensée que je vais vous embrasser tous ! »

Isabelle prit un almanach et s'amusa chaque matin à tirer une barre sur le jour qui venait d'expirer. Elle comptait ceux qui la séparaient encore du terme fixé par Ludovic.

« Encore un de moins ! » disait-elle chaque soir en se couchant.

Augustine paraissait un peu triste.

Un navire de guerre qui jeta l'ancre à Cherbourg, venant de la mer du Sud, confirma le départ de *la Sapho*, qui avait pris la mer depuis quinze jours déjà. M. de Courseulles figurait parmi les passagers du bateau à vapeur anglais. Le retard de *la Sapho* s'expliquait par les gros temps qui avaient régné dans les parages du cap Horn, direction que le bateau chargé d'une mission avait prise par ordre. Cependant une certaine inquiétude se répandit dans la famille. Isabelle n'osait plus regarder l'almanach.

Un soir, dans les premiers jours de juillet, la nouvelle arriva à Paris que *la Sapho* avait péri corps et biens. Bientôt après, un avis officiel, communiqué au *Times* par l'amirauté, faisait connaître en effet que le bateau, surpris dans sa traversée par un épouvantable ouragan, avait été jeté sur les côtes de la Terre de Feu, où il avait été mis en pièces. Deux matelots recueillis sur une épave par un baleinier étaient les seuls survivants de ce naufrage, arrivé le 27 mai. Le baleinier s'était approché du rivage et avait envoyé diverses embarcations le long de la côte, tirant de quart d'heure en quart d'heure des coups de canon pour avertir de la présence d'un navire les malheureux qui auraient pu échapper au désastre. L'avant de *la Sapho*, porté sur les récifs, se voyait encore au-dessus de l'eau. Personne ne se montra, et, après vingt-quatre heures d'attente dans des parages dangereux, le baleinier avait repris la haute mer.

On ne put empêcher Isabelle de s'emparer du journal anglais et de lire la notice officielle de ce terrible événement. La lecture achevée, elle porta la main à son cœur et tomba sur le parquet.

Le lendemain du jour où la nouvelle du naufrage de *la Sapho* fut connue à Paris, le baron Monestiers et son

fils se présentèrent ensemble à l'hôtel de la rue de Londres. Le baron avait les yeux rouges; il aimait vraiment Ludovic comme son fils, disait-il.

« Ah! pleurez-le, ajouta-t-il en prenant congé d'Augustine et en la serrant sur son cœur avec une effusion paternelle, pleurez-le; mais croyez qu'il est des personnes qui s'estimeraient heureuses de vous aider à supporter cette épreuve. »

Adolphe, qui marchait derrière le baron, serra la main de Mlle de Courseulles.

« Ah! vous êtes bon! » s'écria la jeune fille en se jetant dans les bras de M. Monestiers.

Pendant plus de trois semaines, l'hôtel de la rue de Londres fut assiégé par un grand nombre de personnes qui venaient porter à la famille des compliments de condoléance. Ce fut une véritable affliction partout. Frédéric paraissait inconsolable. Quel ami remplacerait Ludovic dans sa vie? où trouverait-il une affection si vive, si sûre, si dévouée? Isabelle faisait pitié. Elle voulut porter le deuil du fiancé qu'elle avait perdu, et le prit. Son exaltation n'y voyait aucun empêchement; elle se plaisait à laisser voir à tous la plaie saignante de son cœur. Elle était résolue à n'en guérir jamais. Émilie elle-même, malgré sa réserve, ne blâma cette manifestation violente et ce désespoir éclatant qu'avec une certaine timidité. La douleur de Charles fut profonde; cet égoïsme et cette sécheresse, qui sont parfois les compagnons de la vieillesse, se fondirent chez Mme de Champeau pour faire place à un véritable chagrin : Augustine ne perdait-elle pas un protecteur en Ludovic?

Il n'y eut pas jusqu'à M. de Lesparetz qui ne sentît quelque chose qui avait l'apparence du chagrin. La nouvelle de cette mort prématurée lui fit manquer un

rendez-vous d'affaires, ce qui n'était pas arrivé depuis l'époque de sa majorité. Il déclara tout haut que jamais il n'avait rencontré un jeune homme plus loyal. C'était pour sa nièce, disait-il, une perte irréparable.

Bien que Ludovic n'eût rien fait et rien écrit, et que son passage dans le monde n'eût point laissé de trace, les journaux publièrent divers articles nécrologiques où ses excellentes qualités furent portées aux nues. L'un d'eux portait la signature du baron Monestiers, directeur au ministère des finances; un autre, celle de M. de Lesparetz, membre du Corps législatif.

Le notaire de la famille ouvrit un testament olographe qui lui avait été remis par Ludovic au moment de son départ pour le Chili. Par cet acte de sa dernière volonté, Ludovic léguait sa fortune entière, par égale moitié, à Charles et à Augustine. Un codicille constituait une rente viagère de douze cents francs au profit de son vieux valet de chambre Germain, auquel il recommandait Phanor, et deux autres rentes de six cents francs chacune en faveur des deux bonnes femmes qui avaient assisté son père à ses derniers instants, et qui, depuis lors, n'avaient pas quitté la maison. Il donnait à Frédéric, en témoignage de sa constante amitié, ses armes, la garniture qui était sur la cheminée de sa chambre à coucher, et sa bibliothèque.

La lecture de ce testament porta à son comble l'attendrissement de tous les auditeurs.

« Ah! qu'il revienne! s'écria-t-on, et notre fortune entière sera trop peu pour payer son retour! »

Après la cérémonie, qui avait une dernière fois réuni les amis du pauvre mort autour de sa famille, Charles et Frédéric avaient, comme on sait, ramené Émilie, Isabelle et Augustine, chez Mme de Champeau.

Adolphe les suivit rue de Londres. La vieille dame leur tendit ses bras, et ils s'y jetèrent tour à tour en pleurant.

Un moment après, le spectacle que présentait cette chambre était vraiment pitoyable.

Isabelle, debout au coin de la cheminée, la tête entre ses mains, s'abandonnait à toute sa douleur. On en pouvait juger la violence aux secousses précipitées de son sein. Auprès d'elle, à demi renversée sur le bord d'un fauteuil, Augustine tenait un mouchoir sur ses yeux. : elle sanglotait. Frédéric, morne, pâle, abattu, restait immobile, le front collé contre une vitre. Charles allait et venait par la chambre, défait, les yeux rouges. Émilie et Adolphe parlaient bas dans un coin. Mme de Champeau, assise en face d'Isabelle, les mains jointes sur ses genoux, les regardait l'un après l'autre et n'essuyait plus les larmes qui coulaient sur ses joues.

« Mes enfants! mes pauvres enfants! répétait-elle à demi-voix.

— Ah! ma tante, il me semble que c'est hier qu'il est parti, s'écria Augustine.... Je le vois encore à cette même place, les yeux humides et nous embrassant tous. S'il ne m'avait pas tant aimée, il serait encore ici! »

Et elle se reprenait à pleurer.

« C'était plus qu'un frère pour moi, dit Charles; je me suis trouvé dans plus d'un embarras dont il m'a tiré par sa prudence et sa fermeté. Sa bonté était si active, si prompte, si ingénieuse! Depuis qu'il n'est plus là, je me sens presque seul. La moitié de moi-même est partie.... Ah! pauvre cher frère, se peut-il que nous t'ayons perdu à jamais! »

Et il se reprenait à pleurer.

« Ah! personne ne le connaissait comme moi! s'écria Frédéric. Je l'ai suivi pas à pas dans la vie. Tous les meilleurs sentiments étaient en lui, et si délicats, si tendres, avec un mélange si singuler d'énergie et de résolution, que c'était comme si l'âme d'une femme eût pénétré dans le cœur d'un homme et en eût fait deux parts. Quand il avait donné son affection, il ne la retirait plus.... il pensait aux autres avant de penser à lui.... A toute heure je le cherche.... à toute minute il me manque. Ah! cher Ludovic, est-il bien possible que tu ne nous sois plus rendu! »

Et il se reprenait à pleurer.

« Je l'ai vu grandir, je l'ai bercé sur mes genoux! dit Mme de Champeau. Dès ses premiers bégayements, il promettait d'être ce qu'il a été. Je me souviens qu'un jour, tout enfant, il vit un pauvre Savoyard qui lui tendait la main.... Mon cher Ludovic n'avait rien; il chercha dans sa robe, et n'y trouvant pas de sou, il envoya un baiser au petit pauvre. Ah! il n'a pas changé.... tel il était, tel il est mort.... Pourquoi ne puis-je encore l'embrasser, ô mon Dieu! »

Et elle se reprenait à pleurer.

« Ah! mon cœur se brise quand je pense à lui! s'écria Isabelle, et j'y pense tous les jours.... Il me semble le voir, il me semble l'entendre! Qu'il était bon! et comme il m'aimait! Il y a des nuits où je me réveille en sursaut, le visage baigné de larmes.... J'ai son nom sur les lèvres, j'ai son image dans le cœur.... Ah! pourquoi nous a-t-il quittés? Pourquoi donc n'est-il plus là, près de nous? »

Et elle se reprenait à pleurer.

Émilie regarda le portrait de Ludovic; ses lèvres tremblèrent, sa poitrine se souleva, et deux larmes parurent entre ses cils.

« Ah ! si l'on ne vous revoit plus, pauvre ami, on ne vous oubliera jamais, on vous regrettera toujours ! » dit-elle.

Elle prit la main d'Isabelle et pleura avec elle.

C'était dans le moment où l'âme de Ludovic, après avoir aperçu tous ceux qu'elle avait aimés, s'arrêtait inquiète et attendrie.

A la vue de ce désespoir qui faisait éclater le cœur de tous les siens, l'âme de Ludovic n'y tint plus.

« Ah ! mon Dieu ! dit-elle, qu'ils sont malheureux ! »

En ce moment, saint Pierre, qui la regardait, lui fit signe doucement d'entrer. L'âme de Ludovic se précipita vers lui.

« Par pitié, dit-elle, si je n'ai point encouru de reproches pendant cette année d'épreuve que j'ai subie, permettez-moi de vous demander une grâce; votre miséricorde plaidera pour moi plus que mon mérite.

— Je te l'accorde, répondit l'apôtre.

— Eh bien! autorisez-moi à descendre sur la terre, à reparaître avec ma forme première au milieu de ceux qui m'étaient chers et qui me pleurent; je pleure sur eux et voudrais les consoler. »

Saint Pierre regarda l'âme de Ludovic.

« C'est donc une vie nouvelle que tu demandes? dit-il.

— Oh! rien qu'un petit nombre d'années.... Quand j'aurai vécu ce que vivent les hommes, vous me rappellerez! »

Saint Pierre sourit :

« Va donc! et qu'il soit fait selon ta volonté! » reprit-il en étendant la main.

L'âme de Ludovic se précipita vers la terre.

« Voilà un mort bien jeune ! » murmura un vieux philosophe qui causait avec un Père de l'Église.

Il parlait encore que déjà l'espace était franchi, et l'âme de Ludovic touchait l'hôtel de la rue de Londres.

Au moment où elle effleura le pavé de Paris, sa forme corporelle lui fut rendue, et elle perdit entièrement le souvenir des choses d'en haut.

IV

Un grand étonnement se fit voir partout, quand on apprit que Ludovic venait d'arriver inopinément à Paris, sans qu'aucune lettre eût annoncé son retour. Les curieux qui coururent aux informations rapportèrent que celui qu'on avait cru mort sur les côtes de la Terre de Feu était débarqué au Havre venant de Liverpool, où un bâtiment anglais l'avait rapatrié. On racontait que Ludovic, après le naufrage de *la Sapho*, avait réussi à gagner le rivage, où une troupe de sauvages l'avait recueilli. Emmené prisonnier dans l'intérieur du pays, il lui avait été impossible pendant longtemps de communiquer avec aucun navire; plus tard, un hasard lui avait permis de prendre la fuite, d'échapper aux recherches des insulaires, et de se réfugier à bord d'une chaloupe qu'un vaisseau en panne avait envoyée à terre pour faire de l'eau. C'était un miracle; mais il fallait se rendre à son évidence. Cette histoire fut pendant trois jours l'événement de Paris.

Ce fut à quatre heures du soir, le 27 mai, que Ludovic frappa à la porte de l'hôtel de la rue de Londres. Le cœur lui battait à l'étouffer. Qu'allait-il trouver dans cette maison où tant d'heureuses années s'étaient écoulées? Isabelle, qu'il aimait plus encore qu'au moment

de son départ, lui avait-elle gardé un fidèle souvenir? Ah! que Charles et Augustine seraient heureux de le revoir, et comme il était impatient de les embrasser! Quels cris à son entrée! Mme de Champeau s'évanouirait certainement.

Les pavés sur lesquels il posait le pied, l'omnibus qui roulait à l'angle de la rue de Clichy et de la rue Saint-Lazare, les enseignes qu'il lisait au-dessus des boutiques, la vue des passants dont il reconnaissait le visage, un certain vieux perroquet gris qui grattait sa tête sur un perchoir et dont les cris l'avaient vingt fois agacé, tout le faisait rentrer dans le passé. Quand il s'arrêta devant l'hôtel, mille sensations inexprimables se heurtaient dans son cerveau. Lui vivant! lui sauvé! cela se pouvait-il bien? Il s'appuya contre la porte pour reprendre sa respiration; mais le bruit du marteau en retombant sur le bouton de fer retentit dans son cœur; un long aboiement lui répondit, et Phanor se précipita contre la porte d'un seul bond.

« Ah! il m'a reconnu! » pensa Ludovic.

La porte s'ouvrit; le griffon sauta sur son maître, hurlant, frétillant, gémissant, fou de joie. Le cœur de Ludovic se gonfla dans sa poitrine; il embrassa Phanor sur la tête.

« Que sera-ce là-haut! » dit-il, tandis que le chien tournait autour de lui en bondissant.

Il passa en courant devant la loge du concierge, qui le regardait tout effaré, bouche béante, et monta à l'appartement du premier, où sa sœur et Mme de Champeau avaient l'habitude de se tenir.

Les aboiements du chien l'avaient précédé, si étranges, si violents, que Mlle d'Ervillers se leva toute droite.

« Entendez-vous? » s'écria-t-elle.

Ludovic écouta un instant et reconnut la voix d'Isa-

belle. Le cœur faillit lui manquer. Il poussa la porte et se jeta dans la chambre,

« Isabelle! » s'écria-t-il.

Que dire de l'étonnement? que dire de l'émotion? La surprise tint de l'effroi, l'émotion tint du délire; ce ne furent d'abord que des cris confus, des exclamations, des étreintes folles. Il y avait tout à la fois, dans tous les cœurs, du saisissement, de la terreur, de l'ivresse. Les questions arrivaient en foule sur les lèvres étouffées par des baisers. Isabelle semblait folle; Mme de Champeau s'était évanouie. Augustine riait et pleurait à la fois. Frédéric ne se lassait pas de regarder son ami. Le trouble était partout. Phanor sautait sur tous les meubles et sur tout le monde. Un coup de canon serait parti, que personne ne l'aurait entendu. C'était un concert de paroles inachevées; on balbutiait, on sanglotait, on s'embrassait. De quels regards Ludovic ne couvrait-il pas Isabelle! Il la trouvait plus charmante que jamais. Ces vêtements de deuil qui la couvraient ne lui disaient-ils pas combien fidèle avait été son souvenir? Comme il l'avait bien jugée, et qu'elle était digne de lui!

Germain et les autres domestiques, attirés par le bruit, s'étaient groupés derrière la porte. Tous tendaient l'oreille, haletants, parlant à voix basse et n'osant croire encore au témoignage de leurs sens. M. Ludovic rue de Londres! n'était-ce pas un songe? Des larmes roulaient sur les joues ridées du vieux Germain. Il mit la main sur le bouton de la porte, sans savoir ce qu'il faisait, et entra.

« C'est lui! c'est lui! » criait-on.

Le pauvre valet de chambre faillit tomber quand son maître lui tendit la main. Il voulut parler et se mit à sangloter.

« Ah ! monsieur ! le bon Dieu est bon ! » dit-il enfin.

Toute la soirée se passa dans cette confusion ; le rire et les pleurs se mêlaient. On ne savait rien, on ne comprenait rien, sinon que Ludovic n'était pas mort.

« Ah ! c'est trop de bonheur ! » s'écria-t-il quand il fut seul dans sa chambre, épuisé de lassitude, de joie, d'émotions et d'amour.

Phanor, qui avait suivi son maître, s'était couché au pied du lit. Germain, qui rangeait par la chambre, voulut le chasser.

« Ah ! laisse-le, dit Ludovic, auprès de qui le griffon s'était réfugié.

— Il est certain, monsieur, que voilà le premier moment de bonheur que cette pauvre bête a goûté depuis le départ de monsieur, dit Germain... A-t-elle maigri, bon Dieu ! Elle n'avait de gaiété à rien. On sait si Phanor aime la chasse ; eh bien ! les coups de fusil ne le réveillaient pas. Il était toujours en quête de quelque chose qu'il ne trouvait jamais. Un jour, il entre chez moi, traînant un objet qu'il poussait de son museau sur mon lit et que je ne reconnaissais pas d'abord : c'était la carnassière de monsieur ; et il fallait voir comme le chien se plaignait ! On aurait dit qu'il m'interrogeait pour savoir ce que monsieur était devenu. On peut dire que, s'il y a un ingrat dans la maison, ce n'est pas Phanor.... Après ça, monsieur est si bon pour tout le monde ! »

La tête de Phanor reposait entre les genoux de son maître ; il écoutait, les yeux demi-clos, et frétillait doucement de la queue toutes les fois que Germain prononçait son nom. Il avait comme la conscience qu'on parlait de lui.

« Être tant aimé, et de tous ! » murmura Ludovic.

Des larmes de joie coulaient sur ses joues. Il leva les yeux au ciel et remercia Dieu en esprit.

Quand Germain se fut éloigné, Ludovic éprouva une satisfaction d'enfant à revoir tous les objets parmi lesquels il avait vécu, à les toucher longtemps, comme pour entrer de nouveau en communication avec eux. Il promena ses regards partout; il reprenait possession de lui-même. Là était le meuble en marqueterie de Boule où il serrait mille bagatelles; tout auprès, la table de bois d'ébène à filets de cuivre sur laquelle il avait écrit si souvent à Isabelle; là son encrier, la plume était encore noircie par l'encre. Il jeta un coup d'œil sur la pendule; l'aiguille était arrêtée au chiffre sept. Il sourit. C'était l'heure où il était parti de Paris. Il poussa le balancier du doigt.

« Va, maintenant, dit-il, tu ne sonneras plus que des heures heureuses! »

Un flambeau, dont la bougie était à demi consumée, était sur un guéridon près de son lit. Germain avait posé, tout à côté, un petit verre d'eau en verre de Bohême rouge, qui lui venait de son père. Rien n'était dérangé autour de lui. Un fusil manquait seulement au râtelier : quelqu'un l'avait pris sans doute. La vue de ces objets l'aidait à renouer doucement la chaîne de ses souvenirs: des feuilles de roses blanches, éparses dans un tiroir, lui rappelaient les jours bénis entre tous où il avait partagé la vie d'Isabelle aux Mignons; cette cravache, suspendue au mur, lui avait été donnée par Augustine le jour de sa fête; cette potiche lui venait d'un ami qui avait fait le voyage de la Chine; Frédéric lui avait rapporté de Moscou ce sabre recourbé et ce casque circassien. Là était la fine épée avec laquelle il s'était battu une première fois, non pas pour lui, mais pour son frère d'élection. Il avait trouvé ce vase de faïence en Italie et acheté cette longue chibouque à Constantine. Au-dessous d'une aquarelle qui représentait la Grave-

lotte, il y avait un nœud de rubans attaché à la tapisserie par une épingle. Isabelle le portait la première fois que M. de Courseulles la vit au bal, à Vichy; elle l'avait laissé tomber et il l'avait ramassé.

« Ah! rien n'est changé, » dit-il.

Pendant les premiers jours, rien ne parut à la surface, que ce sentiment de joie et de stupéfaction qui avait marqué le retour de Ludovic. Les amis qu'il avait laissés à Paris s'empressaient à l'hôtel de la rue de Londres; chacun voulait avoir de sa bouche le récit de ses aventures; on se réjouissait du miracle qui l'avait sauvé, après la catastrophe qui avait failli le perdre; on le regardait comme un phénomène, et les invitations lui arrivaient de tous côtés. Il y avait bien un peu de curiosité dans cet empressement; mais les formes étaient si gracieuses, si engageantes, que Ludovic en faisait les honneurs à la constance des affections humaines, et ne voulait pas regarder au fond. Ce n'étaient autour de lui que poignées de main, caresses, félicitations, bonnes paroles. Le bonheur de vivre l'emportait, et il se laissait aller à cet enivrement, comme au matin d'un beau jour une barque légère s'abandonne à la pente d'une eau qui court entre deux frais rivages.

Une chose seulement l'étonnait : Frédéric était toujours en affaires, et, quand il le priait de passer une soirée en famille, quelque rendez-vous pris à l'avance l'en empêchait. Un ami qu'il interrogea à cet égard lui répondit avec embarras que M. de La Faurie, chargé des intérêts d'une compagnie de chemin de fer, était en train de faire fortune.

Un matin, après le déjeuner, Ludovic prit à part son frère Charles.

« Çà, lui dit-il, allume un cigare et descendons au jardin; nous avons à causer.

— Qu'est-ce? demanda Charles.

— On ne revient pas du bout du monde, tout à coup, sans trouver quelque changement parmi les gens qu'on a laissés à Paris. Toutes ces courses, toutes ces rencontres, toutes ces vieilles connaissances qu'il m'a fallu rajeunir, cette émotion du premier moment, m'ont un peu ahuri. Donc, fais-moi le plaisir de m'apprendre ce que je ne sais pas.

— Eh bien! parle.

— Il m'a semblé, hier, que notre sœur regardait un peu plus qu'il n'était besoin du côté de notre ami le fils du baron Monestiers; jamais je n'ai vu ses yeux noirs si doux.

— Pourquoi ne le seraient-ils pas, puisqu'ils s'aiment et qu'ils sont fiancés?

— Adolphe et Augustine?

— Eh oui... Tu ne le savais donc pas?

— Et comment veux-tu...! Tu oublies toujours qu'il m'a fallu rayer mon nom du catalogue des morts, où un peu brusquement il avait été inscrit, et reprendre ma place au nombre des vivants.

— Au fait, c'est vrai! Tu arrives de si loin! Apprends donc que je m'étais aperçu comme toi de la sympathie qui existe entre Adolphe et notre sœur. Elle fit de rapides progrès après ton départ, qui resserra le cercle de notre intimité. Je n'y voyais aucun mal, Adolphe étant bien élevé et les choses restant sur un pied convenable. Peut-être cependant aurais-je interrogé Augustine sur ses sentiments et Adolphe sur ses intentions, lorsque la nouvelle de ta mort nous arriva tout à coup. Tu comprends que je laissai là mon projet. Mais le baron Monestiers nous fit bien voir alors quel homme c'est. Le premier il vint à moi et me déclara que depuis longtemps son fils aimait Augustine; il n'avait pas voulu

intervenir tout de suite, afin de donner à ce jeune homme le loisir de bien lire dans son cœur. A présent qu'il était sûr de la sincérité de cette affection, il s'en ouvrait à moi. Je l'autorisai à consulter Augustine, et tu devines quelle fut sa réponse.

— Eh! eh! s'écria Ludovic, ça fait deux mariages dans la famille.

— Tu l'approuves donc?

— Entièrement.

— Alors, avec ta permission, il y en aura trois. »

Ludovic regarda Charles.

« Le tien, peut-être? reprit-il.

— Justement.

— Et tu épouses Émilie?

— Si bien que les deux cousines porteront le même nom. »

Ludovic sauta au cou de son frère.

« Que de choses en quelques mois! reprit-il. On laisse des petites filles, on retrouve des madames. Il faudra faire les trois noces le même jour. L'été nous habiterons la Gravelotte et les Mignons; l'hiver nous resterons à Paris; l'hôtel est assez grand pour tous. »

Charles ne répondit rien. Ludovic le regarda.

« Crois-tu donc que cela ne convienne pas au baron? reprit-il; peut-être veut-il garder son fils auprès de lui, à moins que ce ne soit M. de Lesparetz.

— Je ne sais pas, se hâta de répondre Charles.

— Eh bien! continua Ludovic, si nous n'habitons pas sous le même toit, nous nous verrons, du moins, tous les jours. »

Il alluma un autre cigare, et frappant sur l'épaule de Charles :

« Çà, monsieur, votre timidité s'est donc décidée à parler? ajouta-t-il gaiement.

— Oui, répondit Charles, et ce n'a pas été sans une frayeur horrible. Émilie est fille unique, et M. de Lesparetz est si riche! Le premier assaut que je livrai après ton départ n'avait eu qu'un succès médiocre. M. de Lesparetz ajournait sa réponse définitive à ton retour. Il fallait bien me résigner à attendre.

— Mais Émilie?

— La réponse de son père m'étant connue, l'honneur me faisait un devoir de ne pas lui parler. Et puis, tu la connais, tu sais quel est son caractère. C'eût été l'offenser sans profit, que de chercher à franchir les limites dans lesquelles elle enfermait nos relations. J'ai donc attendu. Ah! mon ami, te le dirai-je? c'est au moment où mon désespoir était le plus profond, peu de jours après cette épouvantable nouvelle qui nous avait frappés comme d'un coup de foudre, que M. de Lesparetz, avec cette délicatesse qui prend sa source dans le cœur, est venu de lui-même m'appeler son fils. Pardonne-moi, Ludovic! un instant je t'ai oublié. »

Ludovic serra la main de Charles.

« Va toujours, dit-il; est-ce que je n'oublie pas la terre entière auprès d'Isabelle?

— Le bonheur le plus vif succédait sans transition au chagrin le plus amer, reprit Charles. Je ne trouvais pas de paroles pour remercier M. de Lesparetz; il avait tout prévu, tout préparé pendant les premiers jours de cet horrible deuil. Le contrat était presque libellé; son coupé était à la porte; et, sans plus tarder, il me conduisit chez sa fille. Je te perdais, et un père m'était rendu! M. de Lesparetz fit plus; il voulut m'associer à son travail, me faire partager sa vie active, que l'industrie et les intérêts publics se partagent; grâce à un acte que nous avons signé, je suis maître de forges. Sa sollicitude va même plus loin.... Il veut que je sois un jour député comme lui.

— Mais Émilie? reprit Ludovic.

— Émilie m'a tendu la main. « La volonté de mon « père sera la mienne, » m'a-t-elle dit. Cela fait, elle a repris son aiguille. Nous avons dîné ensemble; à dix heures, elle m'a servi une tasse de thé.

— Rien de plus?

— Rien. Ah! elle n'est pas de ces rêveuses qui soupirent au clair de lune et se perdent dans les nuages. Elle ne s'exalte pas à la lecture des poëtes; mais quelle droiture en toutes choses! quelle justesse d'esprit! quelle sécurité dans les relations! quelle simplicité! Tu m'as dit, un soir que nous traversions la rivière, qu'elle avait des traits de marbre. Soit! Mais elle a un cœur de granit, et sur ce cœur on peut bâtir. C'est une puritaine, si tu veux, une quakeresse égarée dans Paris; j'y consens; mais, avec elle, pas de ces bouderies qui lassent à la longue; pas de ces mièvreries qui, de la part de tant de femmes, sont des affectations; pas de névralgies par lesquelles on explique les caprices inexplicables; point de transports que rien ne motive, succédant tout à coup à des froideurs que rien ne justifie. Près d'elle, je suis plus calme, plus tranquille, mon cœur se repose dans la paix.... Et puis elle a de si belles mains! de si beaux yeux! une taille si souple!

— A la bonne heure! s'écria Ludovic. Dis-moi que tu l'aimes, ce sera encore plus court! Mais, reprit-il un instant après, pourquoi ton mariage n'est-il pas conclu? »

Charles balbutia :

« C'est que M. de Lesparetz avait des affaires à terminer, une association à rompre, dit-il; puis la question de deuil a fait retarder la cérémonie. »

Le bonheur de sa sœur et de son frère ajoutaient une joie de plus au bonheur de Ludovic. Il monta chez Augustine et l'embrassa.

« Ah ! sournoise, voilà donc à quoi tu penses quand tu as l'air de ne penser à rien ! » dit-il.

Augustine sourit.

« Je t'imite, » reprit-elle.

Ludovic possédait en propre, tout auprès de la forêt de Saint-Germain, à Carrière-sous-Bois, une maison des champs appelée le Bocage, où parfois il aimait à se retirer pendant trois ou quatre jours. Le jardin descendait en pente vers la Seine ; la maison était ample et commode, bien que de forme irrégulière. Il occupait ordinairement deux ou trois pièces situées à l'une des extrémités de la maison, et qui communiquaient par une porte percée dans le mur avec une assez vieille tour ronde qui avait appartenu jadis à un bâtiment dont on ne voyait plus aucun reste. Sur la surface extérieure de cette tour on distinguait, à dix ou douze pieds au-dessus du sol, une large pierre sur laquelle se tordait, en face d'un hibou effaré, la salamandre symbolique du roi chevalier. D'où venait cette pierre ? on ne le savait pas. On l'avait toujours vue sur cette tour, dont les solides constructions remontaient à une époque lointaine. Une petite salle remplissait l'intérieur de la tour, dans laquelle Ludovic avait fait disposer quelques meubles : une table, un petit divan et une cheminée flanquée de deux fauteuils en garnissaient l'étendue ; cette pièce tirait le jour d'une fenêtre ouverte sur un étroit balcon en saillie. On passait de la chambre à coucher dans ce réduit, austère et silencieux comme la cellule d'un moine. La bibliothèque était auprès, avec force livres utiles ou agréables qui portaient à la marge, au crayon, la trace des nombreuses lectures auxquelles Ludovic se livrait dans cette retraite qu'il aimait.

Quand il éprouvait le besoin de la solitude ou qu'il était fatigué de Paris, il lui arrivait bien souvent de

courir à Carrière-sous-Bois, et de se cacher comme un cénobite dans sa Thébaïde. Des escaliers en belles pierres descendaient dans le jardin, où l'on voyait quelques beaux arbres et des charmilles taillées à la mode du dernier siècle, et où il aimait à se promener. Rien n'arrêtait la vue; le paysage, un peu plat, mais égayé par la Seine, courait jusqu'à l'horizon piqué çà et là de longs peupliers. Derrière la tour, coupée brusquement à mi-hauteur et terminée par une plate-forme, s'étendait la forêt de Saint-Germain, dont l'épaisse verdure n'avait d'autre limite que le ciel. Ludovic avait passé bien des heures de sa jeunesse sur le balcon, regardant devant lui et trouvant un charme singulier dans cette rêverie et cette immobilité.

Un jour, peu de temps avant son départ pour le Chili, il avait conduit Isabelle à sa chère retraite, où un déjeuner avait réuni les trois jeunes filles. Mme de Champeau présidait à la fête, mais assise et de loin. Quelle joie et que de cris dans le jardin! Toutes les fleurs en avaient disparu; mais que de souvenirs y étaient restés! Avec quelle émotion Ludovic n'avait-il pas introduit sa fiancée dans l'asile où l'attendaient les compagnons de sa jeunesse, ses livres, ses fusils, et ces mille objets divers qui marquent les étapes de la vie! Comme elle tremblait à son bras! comme elle regardait partout d'un air curieusement naïf! comme elle semblait faire connaissance avec toutes ces choses, et de quel sourire amical elle les saluait! Quelle charmante attitude n'avait-elle pas, accoudée sur le balcon et jetant sur la campagne un coup d'œil qu'elle ramenait sur le jardin et n'osait arrêter sur Ludovic! Quelle rougeur subite avait coloré son visage quand il lui avait dit tout bas : « Mon royaume sera le nôtre! »

Au moment où ils sortaient de la tour, elle avait pris

furtivement à son corsage une fleur cueillie dans le jardin, et, se tournant vers Ludovic, mais sans lever les yeux :

« On raconte, avait-elle dit, que les navigateurs, lorsqu'ils découvrent des îles inconnues, plantent leur drapeau sur le rivage pour en prendre possession. Voilà mon drapeau. »

Et, parlant ainsi, elle avait posé la fleur entre les bras d'une statue de marbre, debout sur la cheminée. Ludovic avait voulu la retenir, mais elle s'était échappée en courant, et s'était réfugiée auprès d'Émilie, qui gravement feuilletait un album dans la pièce voisine.

Ludovic n'avait pas voulu que cette fleur fût enlevée. Elle était comme une chaste promesse de l'avenir. Il pensait que chaque jour, plus tard, Isabelle renouvellerait cette fleur, qui la rendait maîtresse du Bocage.

Ludovic partit donc un matin sans rien dire à personne. Il allait rendre visite à ses souvenirs.

V

La route qui, de Saint-Germain, conduit à Carrière-sous-Bois, longe la fameuse Terrasse, passe sous le Val et laisse à gauche la forêt et les carrières qui ont donné son nom au village. Ludovic voulut faire la route à pied. La maison et le jardin étaient à l'autre extrémité du village. Comme il en approchait, il vit au sommet de la tour deux ouvriers armés de truelles, et le long de la muraille des échafaudages dressés. Il pressa le pas. D'autres ouvriers gâchaient du plâtre dans la cour ; la maison était en désordre ; on était en train de démolir

une aile et d'achever un pavillon. Le petit balcon en saillie avait disparu. Ludovic arrêta un ouvrier au passage, et lui demanda qui avait donné ordre de tout bouleverser ainsi.

« Adressez-vous à M. Courpin, répondit l'ouvrier, » qui prit un seau de mortier et grimpa sur la tour.

Ludovic chercha ce M. Courpin, dont le nom lui était inconnu. Il trouva sur un banc, assis au soleil, un homme au teint jaune, à cheveux couleur de chanvre, qui fumait. Ses mains courtes et dodues reposaient sur des cuisses replètes.

Au nom de M. Courpin, ce personnage ôta la pipe qu'il avait à la bouche, et, sans se lever, salua Ludovic d'un léger mouvement de tête :

« M. Courpin, c'est moi, dit-il.

— Pascal n'est donc plus ici ? demanda Ludovic.

— Pascal ? l'ancien garde de M. de Courseulles.... Il y a trois mois qu'il est parti, répondit M. Courpin.

— Et pourquoi donc est-il parti ?

— Parce qu'il n'a pas su s'entendre avec Mlle de Courseulles au sujet des réparations qu'elle voulait faire au château. Il aurait désiré qu'on respectât la vieille tour et les pièces voisines, sous prétexte que M. Ludovic, l'ancien maître, les habitait pendant son séjour au Bocage, et qu'il y tenait particulièrement.... Des bêtises, quoi ! On a discuté, et, comme Pascal ne cédait pas, on l'a renvoyé. Et c'est bien fait.

— Ah ! vous trouvez ?

— Dame ! un imbécile qui fait le raisonneur.... Des sentiments pour un mort, comme si les morts en avaient besoin ! Il paraît que Pascal avait appris au jeune M. de Courseulles à tirer son premier coup de fusil. Le beau motif ! On lui a bien fait voir qu'il n'était qu'un sot. »

Ludovic regarda le visage jaune et gras de M. Courpin.

« Vous n'auriez pas de ces scrupules, vous ? » reprit-il.

M. Courpin cligna de l'œil.

« Merci, dit-il ; on est Normand, et on sait ce que vaut une place.

— C'est quelque laquais ! » pensa Ludovic.

Il regarda du côté de la cour, où retentissaient des coups de pioche.

« C'est donc Mlle Augustine qui a eu l'idée de tous ces travaux ? reprit-il.

— Tiens ! vous savez son petit nom, vous ! Oui, c'est Mlle Augustine. Le pavillon sera bientôt prêt. M. Maréchal vient presque tous les jours pour voir si on presse les constructions nouvelles. C'est lui qui a conseillé de bâtir une serre.

— Quel est donc ce M. Maréchal ?

— Vous ne connaissez pas M. Maréchal ? un monsieur très-bien, qui a un habit bleu et un pince-nez. C'est un grand ami de M. le baron Monestiers, dont le fils, à ce qu'on assure, doit épouser Mlle de Courseulles. On a conseillé l'air de la campagne à Mlle Maréchal, qui est une pâlotte, et notre demoiselle a mis le Bocage à la disposition de la famille. »

Ludovic quitta brusquement M. Courpin et courut vers la tour. Un mot de plus, et il aurait battu cet homme.

C'était fort bien de mettre le Bocage à la disposition de gens dont les filles sont un peu pâles ; mais il n'était pas nécessaire d'appeler une armée de manœuvres pour renverser la maison sens dessus dessous, comme le faisait Augustine, ni surtout de renvoyer des serviteurs qui avaient vieilli dans la famille, pour les remplacer par

des inconnus à faces de coquins. Il lui sembla qu'Augustine allait un peu vite en besogne.

Ludovic entra dans son ancien appartement. Il était vide. Il ne fit qu'un bond jusqu'à la petite chambre de la tour. Les meubles avaient été enlevés; il n'y avait plus de statue sur la cheminée. Le cœur de Ludovic se serra. Ce fauteuil, sur lequel Isabelle s'était assise, qu'en avait-on fait? et la statue de marbre, où était-elle? La fleur déposée entre ses bras ne l'avait donc pas protégée? Les maçons l'avaient foulée aux pieds, sans doute. Il promena ses regards autour de lui d'un air désolé : des lambeaux de tapisserie pendaient çà et là contre le mur. A la place où avait été le balcon, deux ouvriers, debout sur un échafaudage, chantaient le refrain d'une chanson à boire; un corps de bibliothèque sans livres était dans un coin; deux ou trois volumes dépareillés traînaient sur le marbre de la cheminée. Des clous indiquaient seuls la place où avaient été les tableaux et les étagères. On aurait dit qu'une troupe ennemie avait traversé la tour. Le nid était désert. Adieu la solitude et la grâce de cette retraite! Adieu le souvenir charmant qui l'habitait!

Ludovic sortit précipitamment de la tour dévastée et rejoignit M. Courpin, qui fumait toujours sur son banc.

« Çà! dit-il d'une voix brève, de quel droit Mlle Augustine a-t-elle fait mettre la pioche et le marteau partout? »

M. Courpin ôta la pipe de sa bouche d'un air ébahi.

« Êtes-vous drôle! dit-il; puisque notre demoiselle a hérité de son frère.... C'est à elle le Bocage! »

Ludovic se frappa le front.

« C'est juste, pensa-t-il; ils ont ouvert le testament et se sont partagé mon bien. »

Il tourna les yeux de nouveau du côté de la tour, et vit l'un des maçons qui cherchait à desceller la pierre où le hibou et la salamandre se regardaient face à face depuis tant d'années.

« Monsieur, dit-il vivement à M. Courpin, vous allez sur-le-champ faire interrompre tous ces travaux et rétablir les choses dans leur état primitif; et, si M. Maréréchal vous demande qui a donné ces nouveaux ordres, vous répondrez que c'est de la part de M. Ludovic de Courseulles. »

M. Courpin sauta sur ses grosses jambes.

« Hein? » dit-il, comme un homme qui craint d'avoir mal entendu.

Mais déjà Ludovic avait quitté le Bocage et prenait à pas rapides le chemin du Val.

M. Courpin, debout, le regardait immobile, effaré.

« C'est un fou, bien sûr! murmura-t-il enfin.... comme si on ne savait pas que M. Ludovic est mort! »

De retour à la rue de Londres, Ludovic monta chez sa sœur, qu'il trouva avec Mme de Champeau.

« Je viens du Bocage, » dit-il.

Augustine rougit très-fort.

« Ah! fit-elle.

— Un M. Courpin, que je ne connais pas, m'a reçu.

— Pascal n'a pas voulu rester, reprit Augustine en balbutiant.

— C'est-à-dire qu'il a été renvoyé à cause de certains travaux que tu as fait entreprendre, et auxquels il ne voulait pas prêter la main. Il me semble que c'était se presser beaucoup. Ma pauvre tour est à moitié par terre. »

Les joues d'Augustine étaient redevenues blanches.

« Je vais t'expliquer tout cela, dit-elle d'une voix un peu troublée.

— Oh ! c'est fort simple ! murmura timidement Mme de Champeau.

— Voyons toujours, reprit Ludovic.

— Un ami d'enfance du baron Monestiers est arrivé à Paris, poursuivit Augustine. M. Maréchal est fort lié avec le ministre des affaires étrangères, auquel il a rendu anciennement d'importants services ; à la prière du baron, il a promis de parler d'Adolphe à Son Excellence. Il peut beaucoup pour son avancement ; j'ai donc eu tout intérêt à le ménager. Or, tout en causant, M. Maréchal a manifesté le désir de trouver une maison de campagne où sa fille Antoinette pût respirer le bon air. Il avait vu le Bocage où un jour nous avions dîné, l'habitation paraissait lui plaire beaucoup. Je compris, à l'air du baron, que ce serait lui faire un grand plaisir que de l'offrir à son ami. C'est ce que je fis, et il accepta.

— Très-bien ; mais les réparations, ou, pour mieux dire, toutes ces dévastations que M. Courpin appelle des embellissements, était-il bien nécessaire de les entreprendre ?

— Voilà. M. Maréchal disposa d'abord le grand corps de logis pour son installation, puis il s'y trouva trop au large ; dans les pièces que tu avais occupées, il aurait été trop à l'étroit. M. le baron Monestiers eut l'idée de faire élever un pavillon au bout de l'aile. J'adoptai cette idée, qui devait donner plus de jour et plus de gaieté à la maison par la suppression de la partie centrale des bâtiments.

— Et la tour ? »

Augustine baissa les yeux.

« J'aurais bien voulu la conserver, reprit-elle.

— C'est vrai, ajouta Mme de Champeau..

— Malheureusement, d'après les plans arrêtés par l'architecte, elle devait être supprimée pour faire place à

une serre, qui servira de jardin en hiver et de salon en été. »

Ludovic se leva.

« Et la statue qui était dans mon cabinet? reprit-il.

— Je l'ai offerte à Antoinette.

— Ah! la fille de ce monsieur qui a promis de parler au ministre en faveur de M. Adolphe. »

Augustine rougit de nouveau et ne répondit pas.

« J'en suis fâché pour M. Maréchal, continua Ludovic, mais j'ai donné ordre de faire remettre les choses en l'état où elles étaient avant mon départ. Quant à M. Courpin, il cédera la place à Pascal, et au plus vite. »

Ludovic fit quelques pas dans la chambre. Sa sœur, les lèvres fermées, battait le tapis à petits coups du bout du pied.

« Quel est ce M. Courpin? ajouta Ludovic en se tournant vers elle.

— Un ancien valet de chambre de M. Monestiers, répondit Augustine d'un ton bref.

— J'en étais sûr! Alors il partira demain. »

Augustine cassa le brin de laine qu'elle tirait avec l'aiguille.

« Faudra-t-il aussi, reprit-elle avec un petit rire aigu, redemander à Antoinette la statue que je lui ai donnée?

— Tu pourras du moins lui dire que j'y tiens beaucoup... J'imagine qu'un bracelet ou quelque autre bagatelle lui fera autant de plaisir.... Ce sera un troc. »

Quand Ludovic sortit, Augustine repoussa avec un mouvement de dépit la tapisserie à laquelle elle travaillait.

« Belle commission qu'il me donne là! dit-elle; et comment faire comprendre à M. Maréchal qu'il doit renoncer au pavillon?... Il devait s'y établir dans quinze jours.... S'il se fâche, que dira le baron?

— On tâchera de faire entendre raison à Ludovic, balbutia Mme de Champeau.

— Et le moyen ? Il est clair qu'il compte y retourner à tout propos, comme il le faisait autrefois ! Voilà tous nos projets renversés.... Nous aurions été si bien au Bocage !... Les Maréchal dans le pavillon.... les Monestiers et moi dans le corps de logis....

— Sans doute ; mais, entre nous, mon enfant, Ludovic n'a pas si tort.... On s'est un peu pressé.

— Est-ce que je pouvais prévoir, moi, qu'il reviendrait ? »

VI

Depuis le retour de Ludovic, la santé d'Isabelle donnait quelques inquiétudes à son tuteur. Elle n'était pas malade dans le sens positif du mot, mais elle éprouvait un malaise général, et se plaignait de ne pas dormir. On la trouvait pâle, amaigrie ; elle avait parfois des crises nerveuses qui se manifestaient par un torrent de larmes. Comme on ne lui connaissait aucun motif de chagrin, on attribua naturellement cet état fâcheux à la secousse profonde imprimée à tout son être par le retour miraculeux de son fiancé. L'excès de la joie produit quelquefois de ces désordres. Ludovic ne laissait pas d'en être tourmenté, et ne comprenait pas la persistance de cette disposition. Il avait comme de vagues inquiétudes. Isabelle n'avait plus de ces épanchements qui jadis le ravissaient. Elle lui paraissait contrainte, embarrassée, craintive. Parfois elle lui serrait la main, le regardait longuement, soupirait, et détournait la tête

pour s'essuyer les yeux. D'autres fois elle avait des accès de gaieté folle; elle riait aux éclats et chantait avec un entrain fiévreux; puis un mot faisait tout tomber, le frisson la prenait, et elle rentrait dans un silence morne. Quand Ludovic la sollicitait de s'ouvrir à lui, elle secouait la tête.

« Ce n'est rien.... ça passera ! » disait-elle.

On fit entendre à M. de Courseulles que c'était une crise, et qu'il ne fallait pas la tourmenter. Il s'y soumit. On parla de partir pour les Mignons, et il pensa que l'air des champs la remettrait.

Avant d'entreprendre ce voyage, que Ludovic appelait de tous ses vœux, il voulut réunir dans une sorte de banquet fraternel tous ceux de ses amis qui l'avaient le plus regretté. Frédéric fut inscrit en tête de la liste. Le dîner, auquel un journaliste, qui avait été le camarade de classe de Ludovic, donna le nom de Banquet de la Résurrection, eut lieu à Enghien, dans un restaurant où bien des fois, et dans mille occasions diverses, on s'était rencontré au temps de la première jeunesse. Ludovic n'avait rien négligé pour que le dîner fût magnifique. Les jeunes gens qu'on voyait assis autour de la table appartenaient à toutes les classes de la société. L'un était à la Bourse, et prenait place chaque jour dans la corbeille des agents de change; un autre avait un emploi à la cour des comptes, une autre encore au conseil d'État; celui-ci portait l'épaulette, son voisin la robe solennelle du magistrat; celui-là ne faisait rien.

Il est rare qu'on soit fort gai lorsqu'on s'assemble à jour fixe pour s'amuser : on dirait que l'obligation où l'on croit être de se réjouir quand même glace le rire sur les lèvres. Le plaisir est une fleur capricieuse qui croît spontanément; la préparation n'y fait rien et la tue quelquefois. On s'en aperçut bien au Banquet de la

Résurrection. Pendant une heure on mangea sans rien dire ; on chuchotait à peine de voisin à voisin. A force de circuler, cependant, le vin délia les langues. Le tour de la conversation devint plus vif. On fit du bruit ; cela tenait lieu de gaieté. Naturellement, le retour inespéré de Ludovic fut un thème sur lequel l'entretien s'engagea.

« Que faisais-tu chez les sauvages ? dit l'un.

— Étais-tu en train d'engraisser pour être mis à la broche, quand tu as pris la fuite ? dit un autre.

— Peut-être t'employait-on à couver des œufs orphelins, comme un savant l'a vu faire à je ne sais quel navigateur ? s'écria un troisième.

— Est-il vrai que les Patagons portent des boucles d'oreilles dans le nez ?

— T'es-tu marié là-bas ? J'ai lu dans un livre que les lois du pays où tu as fait naufrage contraignent les voyageurs à prendre femme le lendemain de leur arrivée. De quelle couleur était la tienne ?

— Rouge ?

— Noire ?

— Ou jaune ?

— Pourquoi ne l'as-tu pas rapportée ? On l'aurait mise au Jardin des Plantes.

— Voyez l'intrigant ! Pendant qu'on portait son deuil ici, là-bas il épousait une Ourika patagone qui lui apportait en dot cent mille perroquets !

— Tu as perdu une superbe occasion de te faire nommer Inca. Tu aurais été très-beau avec une couronne de plumes d'autruche sur la tête.

— As-tu mangé beaucoup de singes ?

— Qui sait ? Ludovic est peut-être devenu anthropophage ?

— Avoue-le. Tu as déjeuné de matelots à la maître d'hôtel.

— Et soupé de prisonniers à la béchamelle.

— Si tu as rapporté ton costume de guerre, ne le mets pas. Les carquois ne sont pas à la mode.

— Et si tu rencontres quelqu'un de tes amis sur les boulevards, ne t'avise pas de frotter ton nez contre le sien.

— Mais, par exemple, si tu as découvert une Californie inédite, ne le cache pas.

— Nous partagerons.

— Dis-moi, Ludovic, est-ce une Cora tatouée qui t'a sauvé ?

— Ou un cheval ?

— On mettra tes aventures en opéra-comique, avec des chœurs de sauvages et des feux de Bengale.

— Le bon dieu du pays d'où tu viens est-il en bois ou en pierre ?

— Est-ce un bœuf ou un poisson ?

— Le divorce est-il autorisé par le code patagon ?

— Si tu veux, nous fonderons une société anonyme au capital de cinq cent mille sauvages, pour exploiter les forêts vierges de ce pays-là. »

Au milieu de ce pêle-mêle de questions extravagantes, seul Frédéric ne disait rien. Il s'efforçait de sourire; mais on voyait que sa pensée était ailleurs. Deux ou trois fois il fut interpellé par quelqu'un des convives, mais vainement. Il craignit cependant que son silence ne donnât lieu à de sottes remarques ou peut-être à des remarques trop vraies. Il saisit au passage une bouteille de vin de Champagne, et se mit à parler avec une sorte d'excitation nerveuse. Il vidait son verre coup sur coup. Quand on servit le dessert, on put croire que tout le monde était en joie, tant le bruit était formidable.

« A la santé du mort ! » cria le journaliste.

Chacun leva son verre, plein jusqu'au bord.

« Je demande la question préalable ! » reprit un auditeur au conseil d'État.

La question préalable fut mise aux voix et adoptée à une imposante majorité. On votait à coups de couteau sur les assiettes.

« Donc, reprit le jeune auditeur, avant de boire à la santé de Ludovic, il s'agit de savoir si notre ami n'est pas une ombre vaine.

— Un spectre !

— Un fantôme en rupture de ban !

— Un outlaw de l'autre monde !

— Une âme en peine !

— Un esprit follet !

— Une illusion, un songe, une chimère !

— Si Ludovic est vivant, qu'il le prouve en engageant sa parole, que chaque année, à pareil jour, marié ou non marié, il nous offrira un dîner semblable à celui-ci.

— Oui ! oui ! qu'il le jure ; si non, *vade retro*.... »

Ludovic jura, et tous les verres furent vidés d'un seul trait.

« Allons, dit le journaliste, voilà un mort qui sait vivre ! »

En ce moment le dîner touchait à sa fin ; Frédéric avait retrouvé un peu de son entrain et de sa liberté d'esprit. Il causait, il riait, peut-être avec une animation trop vive pour être franche et qu'un observateur attentif aurait remarquée, mais qui disparaissait dans le tohu-bohu de mille conversations. Les convives s'étaient dispersés un peu partout, dans les jardins de l'hôtel ou au bord du lac. Plusieurs d'entre eux étaient montés en bateau ; leurs voix confuses s'éloignaient de la rive.

Le hasard, un peu la sympathie, avait rapproché

M. de Courseulles et Frédéric. La nuit était superbe. La lune large et blanche, qui brillait dans un ciel d'été, réfléchissait son disque sur la surface polie du lac, où l'on voyait, pareils à des flocons de neige, passer la troupe errante des cygnes. La transparence de cette nuit sereine invitait à la promenade. Bientôt Ludovic et M. de La Faurie s'éloignèrent du reste de la compagnie. Ils marchaient à pas lents, et suivaient les bords silencieux du lac. Leurs bouches se taisaient, ils causaient avec leurs pensées. Ils arrivèrent ainsi dans un endroit écarté, où un bouquet d'arbres projetait une ombre noire sur l'eau. Le silence était profond comme dans un désert. Ludovic s'arrêta. La silhouette noire d'une barque glissait sur la surface argentée du lac, dont l'extrémité s'effaçait dans un lointain vaporeux.

Jamais les yeux de Frédéric n'avaient brillé d'un plus vif éclat. Une sorte de fièvre se voyait sur son visage.

« Comprends-tu qu'on serait bien deux ici? dit Ludovic.

— J'y pensais, répondit M. de La Faurie.

— Tu aimes donc?

— Oui, et de toute mon âme.

— Ah! tu es heureux! reprit Ludovic... Cela seul manquait à ton bonheur.

— Ah! rien n'y manque plus! s'écria Frédéric avec une exaltation fébrile... Je ne croyais pas qu'on pût aimer avec cette ardeur, avec cette fièvre. C'est une pensée exclusive et jalouse.... un besoin sans limite de penser seulement à elle, rien qu'à elle, toujours à elle. Où que j'aille, elle est là, vivante à mon côté. Si je pars, elle me suit; si je ferme les yeux, je la vois.

— Oui, c'est bien cela! murmura Ludovic.

— Comment cet amour m'est-il venu? je ne sais.

La veille, j'étais libre; que dis-je? j'étais mort. Le lendemain, je ne respirais plus, je souffrais, j'avais le cœur enflammé, j'étais heureux! Et chaque jour il me semble que je l'aime davantage, chaque jour mon trouble est plus profond, mon agitation plus vive; et ce tourment où je me consume est ma joie, mon délice.

— Quel feu! toi un ingénieur, un savant! toi qui avais dévoué ta vie aux grandes combinaisons de l'industrie.... te voilà donc comme un écolier, comme nous, reprit gaiement Ludovic.

— Ah! je n'y conçois rien! Aussitôt qu'on aime, on ne comprend pas qu'on ait pu vivre sans aimer, et on prend en pitié quiconque n'endure pas ces chers supplices. Le croirais-tu? La première fois qu'elle me fut montrée, sa vue ne me fit rien éprouver. Longtemps je l'ai connue sans qu'aucune émotion m'ait averti. Puis, tout à coup, un soir, je ne sais quel mot lui vint aux lèvres; la lumière se fit, et mon cœur me cria : *C'est elle!*

— Et de ce jour-là, pour toi, il n'y eut plus qu'elle au monde?

— Ah! que tout disparaisse et qu'elle me reste! » s'écria Frédéric avec un accent passionné.

Ludovic sourit.

« Je connais ce langage, reprit-il; l'amour vit d'égoïsme... Mais elle?

— Elle? reprit M. de La Faurie avec l'accent d'un homme qui sort d'un rêve.

— Oui. Connaît-elle cet amour? le partage-t-elle?

— Tu me demandes si.... »

Tout à coup l'exaltation de Frédéric tomba. Il s'arrêta court, et regarda son ami.

« Ah! malheureux! reprit-il en se frappant le front.

— Qu'as-tu? s'écria Ludovic.

— Rien ! » répondit M. de La Faurie.

Le retour se fit silencieusement. Quelque chose d'inexplicable était entre eux qui les gênait ; un léger frisson courait dans les veines de Ludovic. On partit à pied pour la station du chemin de fer. Tout le monde parlait, excepté eux. Les billets pris, M. de La Faurie évita de monter dans le même compartiment que M. de Courseulles, qui resta muet dans un coin. Au débarcadère, on le perdit de vue.

VII

Ludovic descendit vers le boulevard et se promena longtemps seul. Il souffrait du trouble de Frédéric. Pourquoi cette exclamation, pourquoi ce silence ? Il tourna l'angle de la Chaussée-d'Antin et entra dans la rue Neuve-des-Mathurins. La fenêtre de la chambre qu'habitait Isabelle donnait sur la rue ; il la connaissait bien pour avoir vingt fois regardé la lampe qui brillait derrière les rideaux. La fenêtre était noire. On voyait de la lumière dans la chambre d'Émilie. Un éclair subit traversa l'esprit de Ludovic.

« C'est Émilie qu'il aime, sans doute.... Il sait que mon frère doit l'épouser ; c'est pour cela qu'il s'est tu ! » pensa-t-il.

Sa poitrine se souleva, et il respira plus librement. Comment aurait-il pu se faire que son ami eût un seul instant pensé à celle que Ludovic avait choisie ? C'était impossible, et il ne comprenait pas que cette folle idée eût pu le préoccuper ; c'était une injure qu'il avait faite à son ami. Cependant il ne voulut voir personne, et

rentra chez lui un peu triste. Pour la première fois, il ne caressa pas Phanor, qui chaque soir courait à sa rencontre.

Une assez longue correspondance le retint au logis une partie du jour suivant. Vers quatre heures seulement, il se rendit chez M. de Lesparetz. Comme il touchait à la porte de l'hôtel, il aperçut Frédéric qui en sortait. Son cœur battit plus fort. Il lui sembla que Frédéric était un peu pâle et qu'il paraissait contrarié de le voir.

« Je viens de chez Mlle de Lesparetz, dit M. de La Faurie.

— Ah ! dit Ludovic joyeusement, et Mlle d'Ervillers ?

— Je ne l'ai pas vue ; elle est indisposée, m'a-t-on dit. »

Ludovic serra la main de l'ingénieur et disparut sous la porte cochère. Un instant après, il entrait dans le cabinet de M. de Lesparetz, qui lui confirma ce que M. de La Faurie lui avait dit. L'indisposition de sa pupille ne présentait aucun caractère de gravité ; mais le médecin, appelé dans la matinée, avait prescrit un repos absolu et, aussitôt après, un changement d'air. Le médecin ne doutait pas que l'organisation nerveuse et délicate de cette jeune fille n'eût été profondément ébranlée par la secousse violente qu'elle avait éprouvée lors de l'apparition de Ludovic. M. de Lesparetz ne cacha pas à M. de Courseulles que, dans l'état de surexcitation où était Isabelle, il était prudent de reculer l'époque de leur mariage. C'était l'avis de la science. Il fallait attendre que l'air de la campagne eût entièrement rétabli la santé altérée de la jeune fille. Deux ou trois mois peut-être étaient nécessaires. Ludovic demanda à M. de Lesparetz s'il comptait partir prochainement.

« Je ne crois pas, répondit le député, que l'accès de fièvre dont Isabelle a été saisie dans la matinée dure plus de vingt-quatre heures. Nous quitterons Paris immédiatement après, demain ou après-demain au plus tard.

— Eh bien! s'écria Ludovic, comptez que vous me verrez aux Mignons aussitôt que j'aurai terminé deux ou trois affaires qui me retiennent à Paris. Que ne suis-je déjà aux bords de l'Allier! »

M. de Lesparetz assura ses lunettes d'or sur la racine de son nez par un mouvement qui lui était habituel et, regardant Ludovic, lui demanda s'il ne s'agissait pas d'un placement de capitaux.

« Oui, répondit Ludovic; j'avais des valeurs assez importantes en portefeuille; je veux les convertir en terres ou en maisons. Garçon, on est libre de risquer une partie de son avoir dans des opérations soumises aux variations du crédit; marié, il faut penser à l'avenir. On m'a parlé d'un domaine près de Melun et d'un hôtel rue de Provence; je verrai ça.

— C'est sagement agir, » répliqua M. de Lesparetz.

Ludovic ne put pas voir Isabelle de la journée. La fièvre ne céda que le surlendemain, et les préparatifs de départ furent terminés en quelques heures. Les deux jeunes gens échangèrent de rapides adieux. Isabelle était fort pâle, avec un cercle bleuâtre sous les yeux; elle paraissait très-affaiblie et comme attristée. Ludovic retint quelques instants sa main entre les siennes.

« Souffrez-vous? lui dit-il.

— Non, répondit-elle, ce ne sera rien. »

Elle s'efforça de sourire, et deux larmes parurent sous ses paupières.

« Ah! pourquoi faut-il que ce soit moi qui cause votre malaise, moi qui, au prix de ma vie, voudrais vous éviter le moindre chagrin! reprit-il avec élan.

— Ne parlez pas ainsi.... je ne sais pas ce que j'ai.... cela passera aux Mignons. »

Quand le sifflet de la locomotive annonça le départ du convoi, Isabelle avança la tête hors de la portière et fit signe de la main à Ludovic. Ce mouvement, où se montrait un reflet de la tendresse d'autrefois, rafraîchit son cœur et le rassura. Il quitta la gare du chemin de fer plus tranquille. Il ne savait pas qu'Isabelle, cent pas plus loin, s'était jetée dans un coin du wagon et pleurait à chaudes larmes.

A quelques jours de là, M. de Courseulles, passant sur le boulevard, rencontra le journaliste avec lequel il avait dîné à Enghien. Léon Dubreuil portait un paquet d'épreuves sous le bras et fumait.

« Tu vois! dit-il gaiement, toujours occupé des intérêts de la chose publique; je fume pour accroître les ressources du gouvernement et je corrige les épreuves d'un livre qui doit éclairer mon pays.

— Un livre de morale?

— Fi donc! C'est de l'économie politique, et de la meilleure! fit Léon en frappant sur le paquet d'épreuves.

— Tu y entends donc quelque chose?

— Ni plus ni moins que toi.... rien du tout. L'économie politique est la seule science qu'on n'ait pas besoin d'apprendre pour la savoir; mais elle a cela de bon qu'elle mène à tout: au Collége de France, à la Sorbonne, aux sinécures et à l'Institut. On remplit deux ou trois cents pages de chiffres qui ne prouvent rien et qui démontrent tout ce qu'on veut, et on lance son livre. Le mien est intitulé: *De la richesse mobilière dans ses rapports avec la consommation.*

— Hein?.

— Tu ne comprends pas! Et moi donc! Tout le monde

fera comme nous. Le volume prêt, je l'envoie à tous les personnages considérables du pays, députés, conseillers d'État, sénateurs, ministres; personne ne le lit, personne ne l'ouvre même, et mes amis publient sur cet ouvrage plein de recherches et d'aperçus nouveaux des articles où ils me criblent d'éloges.... Il faudrait n'avoir pas de chance pour que cela ne me menât pas à quelque chose. Je ne parle pas du ruban rouge.... cela va de droit.

— Je croyais que tu faisais des romans avant ma promenade au Chili?

— Tais-toi, malheureux! ne sais-tu donc pas que j'ai déserté la littérature? Où cela conduit-il un homme qui a du talent? A avoir un nom après sa mort! Merci! Parle-moi de l'économie politique! Cela est creux, cela est retentissant! On approuve ce que l'un conteste; on dément ce que l'autre affirme; les témoignages pour et contre ne manquent jamais; on remplit des chapitres de documents officiels; on fait de la statistique à coups de ciseaux, et un matin on se réveille à l'état d'homme sérieux. Alors on est sauvé. Les portes du budget vous sont toutes grandes ouvertes. »

Léon alluma un autre cigare.

« M'enverras-tu le volume? demanda Ludovic en jetant un regard craintif sur les épreuves.

— Non; il faut être miséricordieux envers ses amis. »

On fit quelques pas encore sur le boulevard. Léon développait sa théorie; il aspirait, disait-il, à dépouiller le vieil homme; il était candidat à la gravité.

« A propos, dit-il tout à coup, te maries-tu toujours?

— Toujours.

— C'est donc une manie.... J'espérais que le naufrage t'aurait calmé; et qui épouses-tu?

— La même personne qui m'était destinée avant ce naufrage.... Mlle d'Ervillers.

— Tiens ! c'est donc changé !

— Eh non ! puisque je l'épouse.

— J'entends bien ; mais tu oublies que tu étais mort l'an dernier, et que, par conséquent, ce n'était pas toi que Mlle d'Ervillers pouvait prendre pour mari.

— Ah ! dit Ludovic, qui se sentit froid dans le dos.

— J'avais entendu dire qu'elle devait épouser M. de La Faurie. »

Ludovic devint horriblement pâle.

« Ah ! on t'avait dit.... »

Il ne put pas achever; la voix resta prise dans la gorge. Léon le regarda.

« Je crois que je viens de dire une bêtise, reprit-il ; il ne faut pas m'en vouloir. Quand on travaille comme moi du matin au soir à des articles qui sont comme le vieux rocher de Sisyphe, on n'a pas le temps d'aimer beaucoup, et on croit que les autres ne sentent pas autrement.... Il se peut, après ça, qu'on m'ait trompé. »

M. de Courseulles l'interrompit d'un geste.

« C'est parce que j'aime Mlle d'Ervillers que j'ai besoin de savoir toute la vérité, reprit-il ; donc, dis-moi bien franchement tout ce que tu sais.

— Je ne sais que ce que l'on m'a raconté.

— Qui, *on* ?

— Tout le monde.

— Tout le monde a un nom.

— Eh bien ! puisque tu veux tout savoir, c'est M. de La Faurie lui-même qui m'a parlé de son mariage. »

Une sueur froide mouillait le front de Ludovic. Il comprit alors le sens de l'exclamation échappée à Frédéric, tandis qu'ils échangeaient leurs confidences aux bords du lac d'Enghien.

« Je t'ai fait du mal, reprit Léon en lui serrant la main.

— Non.... tôt ou tard ne fallait-il pas que j'apprisse la vérité ?

— Et puis Mlle d'Ervillers n'est pas la seule femme qui soit à Paris; avec ta fortune et tes avantages personnels, tu en trouveras d'autres qui la valent.... Il ne faut pas se désoler pour une fiancée qui vous manque au moment de partir pour l'église.... Si cela te guérit du mariage, eh bien ! ce sera une consolation.... Nous ferons de l'économie politique ensemble.

— Sans doute ! » répliqua Ludovic sans l'écouter.

Il quitta brusquement Léon, qui parlait toujours.

« Pauvre garçon ! murmura le journaliste en voyant M. de Courseulles disparaître au coin de la rue Laffitte.... Il était comme un cadavre.... ça m'en donnait des envies de pleurer, et je ne savais plus ce que je disais. »

Il appliqua un violent coup de sa canne sur l'asphalte et la brisa en morceaux.

Ludovic courut chez M. de La Fattrie, qui demeurait rue Saint-Georges. L'ingénieur était parti dans la matinée pour les provinces de l'Ouest, où il avait un travail important à terminer. Ludovic sauta dans une voiture, se fit conduire au chemin de fer d'Orléans, et prit le train qui partait pour Nevers.

VIII

Peu de jours avant cette conversation, lorsque M. de Lesparetz se préparait à ramener Isabelle aux Mignons, M. le baron Monestiers se présenta un matin chez le député qui écrivait dans son cabinet. M. de Lesparetz

lui fit signe de s'asseoir et acheva, sans se presser, une lettre commencée. Il signa, cacheta, puis, se tournant vers le baron :

« M'apportez-vous l'assurance que nous vous verrons aux Mignons ? dit-il.

— Je l'espère, bien qu'il soit question pour mon fils d'une mission fort importante en Orient. Il faut un homme capable, ferme, habile, et le ministre a, dit-on, jeté les yeux sur Adolphe, » répondit le baron.

Le maître de forges poussa ses lunettes sur son nez.

« Et son mariage avec Mlle de Courseulles ? reprit-il.

— Que faire ? La politique a des exigences auxquelles il faut savoir se soumettre.... quand le ministre ordonne, le service du pays est la première loi. N'est-ce point votre avis ? »

Le député fit un signe d'assentiment.

« Et celui de Mlle de Lesparetz avec M. Charles de Courseulles ? reprit le baron.

— Rien ne presse.... Émilie est si jeune ! »

Il y eut un moment de silence; le directeur au ministère des finances jouait avec sa tabatière d'or; le maître de forges rangeait des papiers sur le bureau.

« Ce retour inespéré de M. de Courseulles est un événement bien heureux, reprit le baron.

— Très-heureux ! ajouta M. de Lesparetz.

— La joie des siens m'a touché.

— Elle m'a ému.

— C'est un coup du sort !

— Un miracle de la Providence ! »

Un nouveau silence coupa la conversation.

« On ne calcule pas avec le bonheur, poursuivit le baron; mais il peut se faire que cet événement, qui nous a tous réjouis, change bien des positions.

— C'est dans l'ordre des choses, répliqua le député.

— J'ai quelque raison de croire que Ludovic n'acceptera pas la situation que sa mort, démentie par son retour, lui avait faite.

— C'est tout à fait mon sentiment.

— Et qu'il voudra rentrer dans la pleine et entière possession de tous ses biens.

— J'ai quelque raison de croire que c'est bien là sa résolution.

— On ne peut pas l'en blâmer.

— C'est son droit.

— Malheureusement, ce qui profite aux uns nuit aux autres. Voilà la fortune du frère aîné bien réduite.

— Et la dot de Mlle Augustine furieusement ébréchée.

— Dites donc anéantie. Qu'est-ce que cent cinquante mille francs, dans les temps où nous vivons ?

— A moins de trouver un homme de cœur qui ne tienne pas à la fortune, cette pauvre enfant sera forcée d'épouser quelque chef de bureau.

— Mon Dieu ! les hommes de cœur ne manquent pas ; j'en sais un, et vous le connaissez comme moi, qui, poussé par ses instincts généreux, l'accepterait telle qu'elle est ; mais celui dont je parle a sa carrière à faire.... Il vit dans ce qu'il y a de plus haut et de plus brillant dans le monde, et chacun sait que la diplomatie est tenue à une représentation que les émoluments qui lui sont attribués sont bien loin de couvrir.

— C'est vrai.

— Or, est-il du devoir d'un père, qui a l'expérience des choses, d'exposer son fils à toutes les chances mauvaises et à tous les ennuis d'un mariage conclu dans de

pauvres conditions? Ne serait-on pas en droit, plus tard, et son fils lui-même tout le premier, de lui reprocher amèrement l'étourderie, la légèreté avec laquelle il aurait autorisé ce mariage? La raison qu'on acquiert par la pratique de la vie doit servir aux siens, et en manquer dans les choses où la jeunesse ne voit aucun péril, c'est faillir à sa mission.

— C'est admirablement penser. »

Le baron, encouragé par cette approbation, rapprocha son fauteuil de celui de M. de Lesparetz.

« Je vois avec plaisir, continua-t-il, que mon sentiment sur ces matières ne diffère pas du vôtre. L'opinion d'un homme de votre caractère est d'un grand poids. Vous ne me désapprouverez pas, et surtout vous n'en voudrez pas à mon fils, si je consens à le laisser pendant sept ou huit mois à Bucharest ou à Constantinople?

— Je le regretterai seulement.

— Son plus grand chagrin sera de ne pas assister au mariage de notre chère Émilie avec M. Charles de Courseulles.

— Oh! il n'est pas fait encore.

— Ah!

— Oui; cette union, qui comblerait mes vœux, est subordonnée à l'exécution de certaines promesses.

— N'a-t-il pas été question d'une association entre vous et M. Charles?

— M. de Courseulles a pris l'engagement de verser dans mon entreprise une somme ronde de trois cent mille francs. Le terme échoit dans huit jours.

— Et s'il ne verse pas la somme?

— L'engagement est nul de plein droit.

— Et il n'a point d'effet dans ses conséquences.

— Naturellement. »

Le baron Monestiers se leva.

« Il y a plaisir à causer avec vous, dit-il ; votre sens pratique des affaires m'étonne toujours. Si vous le permettez, je n'entreprendrai jamais rien sans vous venir consulter. »

M. de Lesparetz s'inclina.

« Dans de tels entretiens, tout le profit sera pour moi, » dit-il.

Au moment de sortir, le baron se retourna.

« Je puis donc espérer, reprit-il, que si mon fils est prochainement de retour, contre toute attente, il aura toute liberté de se présenter aux Mignons ?

— Il y sera le bienvenu. »

Les deux interlocuteurs échangèrent une poignée de main et se séparèrent. Le baron avait, en sortant de la rue Neuve-des-Mathurins, un air de satisfaction qui brillait en plein sur son visage. Il marchait d'un pas plus léger, et avait tout à fait la tournure d'un homme content de lui-même. D'un autre côté, le maître de forges poussait un soupir de contentement en se prélassant dans son fauteuil. Bien que chacun d'eux, avant même d'avoir échangé un seul mot sur cette affaire, eût une résolution bien arrêtée et en quelque sorte préconçue, l'un et l'autre se sentaient raffermis dans cette même résolution par l'approbation qu'ils avaient donnée à leurs mutuels projets. L'opinion du baron Monestiers était de celles qui inspiraient une grande confiance à M. de Lesparetz, et le sentiment du député avait une grande autorité sur l'esprit du baron. Des hommes aussi considérables pouvaient-ils se tromper dans leur appréciation des choses ?

Lorsqu'il rentra chez lui, le baron trouva son fils qui discutait avec un tailleur la question importante des vêtements de campagne. Ils y mettaient l'un et l'autre un grand feu.

« Voilà qui est fort bien, monsieur Hartz, dit le baron; laissez là le coutil, et veuillez faire à mon fils un costume officiel complet, et n'épargnez pas les broderies.... Allez. »

Le tailleur parti, Adolphe regarda son père.

« Nous n'allons pas aux Mignons vers la fin du mois? dit-il.

— Vous allez, je crois, en Valachie; peut-être pousserez-vous jusqu'à Téhéran, » répondit le baron d'un air majestueux.

Adolphe le regarda avec stupéfaction.

« Moi! reprit-il.

— C'est une mission que M. le ministre, sur ma demande, et à la recommandation particulière de M. Maréchal, veut bien vous accorder. Il s'agit d'une affaire grave dans laquelle un jeune homme peut trouver l'occasion de se pousser.

— Mais mon mariage avec Mlle de Courseulles?

— On verra plus tard à en parler, s'il est besoin. »

L'émotion d'Adolphe parut sur son visage.

« Si je vous comprends bien, mon père, reprit-il, ce mariage est rompu.

— S'il ne l'est pas encore tout à fait, vous devez du moins vous habituer à le considérer dès à présent comme impossible, et par conséquent n'y plus penser.

— Cependant, mon père, c'est vous qui, le premier, m'avez parlé de Mlle de Courseulles et m'avez engagé à diriger mes vues vers elle.

— A cette époque, M. Ludovic de Courseulles passait pour mort.

— Eh bien?

— Il est revenu. »

Adolphe regarda le baron; il pâlit légèrement, et, faisant un effort sur lui-même :

« Je devine à peu près ce que vous voulez dire, ajouta-t-il; mais je ne dois pas vous dissimuler que je me suis attaché à Mlle de Courseulles. L'intimité dans laquelle j'ai vécu auprès d'elle pour obéir à vos ordres, la connaissance que j'ai eue de son caractère, ont changé l'agrément que je trouvais dans ce commerce en véritable affection. Mon cœur est de moitié dans ces projets que vous aviez conçus.

— Est-ce la première fois, mon fils, que, pour parler votre langage, vous éprouvez cette affection si vive pour une femme?

— Mais je ne vois pas....

— Répondez d'abord.

— Non, je l'avoue.

— Alors cet attachement finira comme tous ceux qui l'ont précédé... Il est venu, il s'en ira, et vous ne mourrez pas de son départ. »

Adolphe baissa les yeux sous le regard de son père. Un instant, il mordit ses lèvres sans pouvoir parler; mais enfin, ouvrant la bouche, et comme un homme qui prend une résolution subite :

« Cependant, si, dans les conditions nouvelles où se présente ce mariage, j'y trouvais le bonheur? » dit-il.

Le baron haussa les épaules.

« Vous êtes un enfant, dit-il. Le bonheur et la vie n'ont rien à démêler ensemble. La question est de se pousser, et c'est à quoi vous n'arriverez jamais, si vous arrêtez votre esprit à de semblables billevesées. Raisonnons un peu, je vous prie ; ce que votre mère vous a laissé et mon bien, ne représentent guère que sept mille francs de revenu. Grâce aux émoluments de ma place et à un ordre strict, je réussis à vous donner tout le confort et même tout le luxe d'un homme riche ; mais réduit à vos seules ressources, et en y ajoutant la dot de Mlle de

Courseulles, cent cinquante mille francs, ne l'oubliez pas, sur lesquels il faudra prélever les frais de premier établissement, est-ce une fortune à faire figure dans le monde?

— Avec de l'économie et des goûts modestes on peut encore vivre honorablement.

— Ces goûts modestes, vous ne les avez plus, et Mlle de Courseulles ne les a jamais eus. Quant à l'économie, où l'auriez-vous apprise? Au bois de Boulogne, où vous passez deux heures par jour? A l'Opéra et dans le monde, où vous allez tous les soirs? Pour ma part, je n'ai jamais songé à vous en enseigner les premiers éléments. Je visais plus haut pour mon fils unique. La personne pour laquelle vous éprouvez un si vif attachement a-t-elle plus que vous des habitudes de vie retirée? Vous ne le pensez pas. Elle est née dans une famille qui, du vivant de son chef, jouissait de quatre-vingt mille francs de rente qu'on dépensait royalement. Elle a grandi dans une maison où elle est accoutumée à être promenée en calèche et servie par un nombreux domestique. Vous l'étonneriez peut-être beaucoup si vous lui faisiez entendre qu'on peut vivre sans grands laquais, sans loge aux Italiens, sans tentures de soie et sans réceptions. Et vous-même, de bonne foi, vous plairait-il beaucoup de suivre la contre-allée des champs Élysées, à pied, traînant une femme à votre bras, au lieu de caracoler au milieu de la chaussée sur un joli cheval anglais? Savez-vous bien ce que vous coûte, bon an mal an, cet aimable M. Hartz avec lequel je vous ai surpris en conférence tout à l'heure? C'est un artiste, j'en conviens; mais les artistes coûtent cher. Et votre gantier, n'a-t-il pas pour habitude de vous envoyer tous les six mois une note respectable que j'acquitte à présentation? Ne vous bercez pas de cette idée que vous pourriez

changer. Non, non, le pli est pris, et le luxe est nécessaire à votre existence comme l'air que vous respirez. »

Adolphe soupira.

« C'est peut-être vrai, mon père, dit-il; mais pas tant que vous le croyez, cependant. »

Le baron fronça le sourcil.

« Il y a donc de l'amour en campagne? reprit-il en ricanant; c'est une question à vider entre nous pour n'y revenir jamais. Si je vous laissais libre d'agir à votre guise, vous me sauteriez au cou dès l'abord, quitte à pourrir plus tard dans les bas-fonds d'une pauvreté ridicule! n'y comptez pas. Ce n'est pas pour si peu que je vous ai donné la becquée comme à un oiseau, dans l'espoir que les ailes vous pousseraient un jour. Les ailes ne venant pas, je volerai pour vous, et vous me suivrez bon gré mal gré. »

Il y eut un moment de silence que le fils n'osa pas interrompre. Puis M. Monestier fronçant le sourcil et d'un geste hautain :

Retournons donc un peu vers le passé, monsieur mon fils, et regardons les choses bien en face, ajouta-t-il. Est-ce pour vivre dans un quatrième étage, voisin des barrières, entre une femme mal vêtue et cinq enfants qui geignent, que je vous ai lancé dans la vie élégante et oisive? Est-ce pour marcher à pied que je vous ai donné un cheval de sang? Si je vous ai appris toutes ces choses inutiles qui servent à tout, instruments admirables quand on sait en jouer, la danse, la musique, l'équitation, l'escrime, le dessin, est-ce donc pour croupir dans les embarras d'un petit ménage, avec lequel il vous faudra marcher d'un pas lourd, comme un bœuf tirant une charrue? Quand je vous ai ouvert la carrière du monde où vous aviez toute liberté de courir ventre à

terre, votre père se réservant le droit de crier : « Casse-« cou ! » si par ardeur de jeunesse vous partiez trop vite, était-ce donc sans projet et sans but ? Cependant, puisqu'il me faut jouer de l'éperon au lieu de manier la bride, retenez bien ceci : Vous atteindrez le but ou j'y perdrai mon nom. Ah ! si vous étiez de ces hommes à tempérament fort, à cerveau robuste, qui s'acharnent à une idée, et, comme les taureaux dans la campagne, s'ouvrent un passage envers et contre tous.... je vous dirais : « Faites à votre gré ! » Je saurais d'avance que vous briseriez les obstacles à force d'énergie, comme le taureau les barrières à coups de cornes ; mais vous, mon fils ! regardez-vous dans cette glace. Qu'y voyez-vous ? L'image d'un homme charmant, qui restera charmant toute sa vie. Vous êtes franc et ne vous faites jamais valoir, pas assez même, et, c'est un conseil que je vous donne en passant, ayez donc le courage de descendre dans votre cœur. Livré à vous-même, que seriez-vous ? rien ; et si la main qui vous porte se retirait, que deviendriez-vous ? rien. Ah ! si j'avais eu votre figure, si j'avais été baron et secrétaire d'ambassade à vingt-huit ans, je serais ministre aujourd'hui, ou dix fois millionnaire. Mais j'étais laid et je n'avais pas de point d'appui. Voyez cependant jusqu'où je suis allé. Je n'ai pas troué la foule avec la furie d'un boulet de canon, mais je l'ai ouverte avec la patiente ténacité d'un bélier qui frappe toujours dans la même direction. Je ne vous demande pas de frapper, vous ne le sauriez pas ; mais laissez-vous conduire par mon expérience, et n'embarrassez plus de sentiments ridicules la route où je marche depuis trente ans. Aussi vrai que je vous aime, je les briserais d'un coup de pied. »

Adolphe courba la tête.

Le baron fit deux ou trois fois le tour de la chambre,

grondant tout bas comme un dogue, puis, regardant la pendule :

« Apprêtez-vous à monter à cheval, reprit-il, voici l'heure de votre promenade. Puis, ce soir, vous vous présenterez chez le ministre..

— Oui, mon père, » dit Adolphe; et il sortit.

IX

On ne savait pas, à Paris, où les origines de toutes choses se perdent et s'effacent rapidement, ce qu'il avait fallu d'efforts, de persévérance, de prodiges d'habileté au baron Monestiers pour arriver à cette direction générale, dans laquelle il se pavanait comme un paon qui fait la roue.

Fils d'un juge au tribunal de Gien, qui vivait pauvrement de sa place, le jeune Paulin Monestiers s'était trouvé, à l'âge de quinze ans, et sans ressource aucune, petit clerc dans une étude de notaire à Orléans. L'espérance, le désir de voir Paris, où tant d'occasions sont offertes aux hommes que les perspectives d'une lutte acharnée n'effrayent pas, ce je ne sais quoi qui illumine et qui transporte les esprits aventureux, poussèrent le jeune Paulin dans la grande ville, où la protection d'un parent, qui appartenait à la cour royale, le fit entrer en qualité d'expéditionnaire au ministère des finances. Le sapeur était dans la mine; il n'en sortit plus. Dès le premier jour où il s'assit devant son pupitre, à l'angle d'une pièce dont les fenêtres ouvraient sur une cour intérieure de l'hôtel et où le bruit de quatre plumes criait sur le papier, Paulin Mones-

tiers s'employa des pieds et des mains à élargir le trou dans lequel on l'avait casé. Il déjeunait d'une flûte et d'un verre d'eau, et faisait enrager l'huissier de service par l'acharnement qu'il mettait à ne pas quitter sa chaise. Il se fit dès lors une loi de n'être jamais malade. Son effrayante sobriété l'y aidait. A cette époque, il dévorait tous les livres où les questions de finances étaient traitées, non pour s'approprier les éléments de la science économique, mais pour en connaître le langage. Une intuition contre laquelle l'expérience ne se révolte pas lui avait fait comprendre que la plupart des hommes se payent de mots. Il en fit provision. Bientôt après, il mit une cravate blanche et ne la quitta plus.

Jamais, dans l'espace de dix ans, on ne le surprit les mains oisives ou sommeillant. Le manque de travail ou les grandes chaleurs de l'été n'y pouvaient rien. Jamais il ne demanda de congé, mais jamais aussi il ne laissa échapper une occasion de demander de l'avancement. Il avait, pour ces sortes de sollicitations, un aplomb terrible. De bonne heure, cette conviction lui était venue que la plus abondante pâture est donnée à l'appétit le plus exigeant; mais il ne négligeait rien non plus de ce qui pouvait venir en aide à cet appétit. Invité, à cause de sa bonne tenue, chez son chef de bureau, qui, tous les dimanches, faisait sauter au piano un régiment de petites filles, il ne manqua jamais ces réunions, excepté quand il en eut de plus hautes.

Chef de bureau lui-même, après douze ans d'un labeur infatigable, où il déploya toutes les qualités de la fourmi et du taret, l'ancien petit clerc prit femme.

Mlle Hortense Pélegrin avait alors vingt-six ans et possédait en propre quatre-vingt mille francs que lui avait laissés, il y avait peu de temps, un oncle mort

l'étranger. Elle remplissait, depuis déjà un grand nombre d'années, les fonctions de dame de compagnie dans la maison d'un conseiller à la cour d'Orléans, dont elle était un peu parente, et qui siégeait sur les bancs de l'opposition à la Chambre des députés. Une longue pratique des affaires administratives avait appris à Paulin Monestiers de quelle influence jouissaient, dans les ministères, les députés hostiles au gouvernement. Il jeta les yeux sur la demoiselle de compagnie, dont le conseiller avait une envie extrême de se débarrasser en la mariant. Hortense n'était pas jolie, mais elle avait, avec le sentiment de sa laideur qui la rendait humble d'esprit et douce, un fonds de qualités solides que le chef de bureau apprécia. Elle lui sut gré d'avoir fait attention à elle, et se dévoua tout entière à sa fortune, avec une abnégation d'esclave et une activité de ménagère.

Aussitôt qu'il fut membre de la famille, le fonctionnaire s'appropria la plus large part de l'influence que le fier député de la gauche mettait au service des siens, et grâce à laquelle il obtenait, en faisant sonner bien haut son indépendance, de bonnes places et de gros émoluments pour des neveux de province. Dès ce moment, les années de service comptèrent double pour le chef de bureau.

Paulin Monestiers, qui jusqu'alors avait vécu de privations, donna tout d'un coup des dîners délicats, auxquels il eut grand soin de n'admettre que les personnes qui pouvaient lui être utiles. D'amis, dans l'acception grammaticale et philosophique du mot, il n'en avait pas; il ne reconnaissait comme tels que ceux qui le protégeaient. Les dîners égalisent les rangs; une certaine familiarité s'établit entre gens qui, trois ou quatre fois, ont partagé un faisan de Bohême ou vidé une bouteille

de vin du Rhin. Paulin Monestiers consentait à vivre de harengs et de lentilles six fois par semaine, à la condition d'avoir le septième jour à sa table des chefs de division, des députés et d'autres personnages à qui, dans l'occasion, il serrait la main chez le ministre.

Grâce même à ses liens de parenté avec le farouche tribun, qui plus tard joua son rôle, M. Monestiers devint un personnage qu'on employa secrètement dans les négociations politiques que le ministère engageait parfois avec les chefs de l'opposition.

Les récompenses de toutes sortes ne manquaient pas à ces négociations.

Secrétaire d'une commission nommée à l'effet d'étudier une question de tarifs, il obtint le ruban de la Légion d'honneur; plus tard, membre d'une autre commission instituée à l'occasion d'une exposition universelle des produits de l'industrie, il fut nommé chef de division à la suite d'un rapport inséré au *Moniteur*. Il n'eut garde de s'arrêter dans la voie des dîners. Sa femme, qui voyait en lui un aigle, suivait son impulsion aveuglément.

Cependant, un fils lui était venu, un fils beau comme le jour, suivant l'expression de la sage-femme qui accoucha Mme Monestiers. Adolphe eut pour marraine la femme d'un sous-secrétaire d'État, et pour parrain, le fameux député qui était alors en passe de devenir ministre à la prochaine combinaison. Les grands parents furent sacrifiés sans pitié; Mme Monestiers pleura un peu, mais se soumit.

L'étude d'un projet de loi sur l'amortissement, qui le mit en rapports presque continuels avec le ministre, son aptitude à saisir les côtés de la question qui semblaient frapper davantage le maître, son ardeur au travail que rien ne rebutait, le firent enfin nommer directeur géné-

ral, emploi qu'il avait tenu par intérim pendant une maladie du titulaire.

Deux ans après, à la fête du roi, il reçut l'ampliation d'une ordonnance insérée au *Bulletin des Lois*, qui le créait baron.

Mme Monestiers mourut sur ces entrefaites; elle eut du moins la consolation de mourir baronne et de laisser intacts les quatre-vingt mille francs qu'elle avait apportés, accrus des intérêts capitalisés depuis quelques années. Cette bonne créature, pliée et comme aplatie sous la domination de Paulin, expira avec la pensée que son mari, qui la réduisait à porter chez elle des robes de cotonnade, était méconnu et se dévouait pour sa famille. M. Monestiers la pleura, comme un ouvrier pleure l'instrument dont il a éprouvé la trempe, et qui s'est cassé à son service.

La naissance d'Adolphe avait rendu en quelque sorte Paulin Monestiers plus âpre et plus entier dans ses convictions. Comme il avait souffert dès la plus tendre enfance par le manque d'argent, et que lui seul avait conscience de ce qu'il avait enduré pendant ces longues années passées, le jour devant un casier, au coin d'une fenêtre d'où l'on ne voyait pas le ciel, la nuit dans un galetas meublé d'un lit de sangle et de deux chaises de paille, il voulut, par-dessus toutes choses, avant toutes choses, que son fils eût de l'argent. M. Monestiers n'avait en outre jamais beaucoup frayé avec ces tendresses de cœur et ces sentiments délicats auxquels certains hommes sacrifient une part de leur vie; il leur donnait volontiers le nom de puérilités, et ne comprenait pas que de telles vétilles pussent tenir la moindre place dans l'esprit d'un être bien organisé. Ces choses-là n'étaient pas chez lui matière à discussion; il ne les admettait pas, et c'était tout.

En voyant le petit Adolphe, frais, rose et souriant, jouer sur les genoux de sa mère, le fonctionnaire public, endolori et en quelque sorte ankylosé par les épreuves qu'il avait subies, jura que jamais son fils ne passerait par le même chemin. Il tint parole; seulement cet homme à face pleine et luisante, gras, et tout chargé d'un embonpoint que fatiguait l'âcreté d'un sang échauffé par les veilles et l'immobilité, dépassa le but par l'excès même de sa théorie.

Où d'abord il n'avait vu qu'un bel enfant à protéger contre les difficultés de la vie, il découvrit plus tard un disciple dont il essaya de façonner les facultés à sa guise. Le fils disparut sous l'instrument. Paulin Monestiers, qui avait le culte de l'utile et du profitable, décida dans son for intérieur que le petit Adolphe l'aiderait un jour dans la pratique de cette science qui avait été l'étude de sa vie entière et le mobile constant de ses efforts. Comme il s'était habitué à voir dans la succession des jours une série d'occasions, et dans les hommes des forces diverses dont une créature intelligente doit apprendre de bonne heure à manier les ressorts, il n'hésita pas à faire sur l'unique héritier de son nom l'application de ce beau système. De là cette éducation dirigée vers les choses extérieures et l'apparence; de là ces goûts inoculés dès l'enfance et développés avec suite; de là cette inquiétude et ce soin de le mettre partout en lumière et en relief. Rien n'était donné à l'idéal, tout était tourné vers le positif, le plaisir surtout, où il voyait un des éléments principaux du succès vers lequel il tendait avec la patience d'un épervier guettant sa proie. Mais la personnalité du père se faisait jour violemment dans cette éducation, où les tendances et les désirs du fils n'étaient pas consultés. Si là étaient les instincts du père, le fils devait les avoir.

Le baron caressait en rêve pour le séduisant Adolphe, valseur infatigable, cavalier accompli, musicien parfait, causeur charmant, homme du monde, aimable et discret, un mariage superbe qui l'aiderait à le pousser dans une carrière brillante. Il y voyait comme appoints un hôtel à Paris, un château où la meilleure compagnie se réunirait, et, au lieu de cette vie que des miracles d'économie et un soin de tous les jours avaient seuls rendue possible, une large existence dont lui, Paulin Monestiers, fils misérable d'un pauvre juge au tribunal de Gien, ferait les honneurs.

Mme Monestiers était loin de comprendre dans leur ensemble le plan et les projets de son mari; mais la foi les lui faisait trouver excellents. En attendant mieux, le plaisir de voir le jeune Adolphe, beau, pimpant, mis à ravir et choyé partout, lui suffisait. La pensée de l'avenir ne la préoccupait pas. Son mari, qui était pour elle comme une Providence visible, n'était-il pas là?

Quand il fut question de faire choix d'une carrière pour son fils, M. Monestiers n'hésita pas à le pousser vers le ministère des affaires étrangères, où les qualités extérieures de visage, de manière, de langage, ont une importance réelle. C'était au milieu des cours et dans les plus belles capitales de l'Europe que ce joli diamant, poli avec tant d'art, devait se montrer avec le plus d'éclat.

Si le baron avait rencontré une nature énergique, un esprit entreprenant et souple, capable d'entrer dans ses visées, on ne saurait prévoir ce que son fils serait devenu. Malheureusement pour ses combinaisons, Adolphe était d'un caractère placide et mou. Il était né bon, et ce vice originel fut un embarras qui faillit rendre improductive l'éducation égoïste à laquelle il fut soumis. Le pauvre Adolphe eût été volontiers, et du meilleur de son cœur,

heureux à sa manière, entre une femme qu'il eût aimée et une place qu'il eût occupée honnêtement. Le plumage était charmant, mais l'oiseau n'avait ni les ailes ni le bec de l'aigle. Le baron s'en aperçut, mais il était trop tard déjà pour changer d'école, et le père, d'ailleurs, était trop plein de son sujet, trop vieux, trop entier dans ses convictions et trop alléché par l'espoir du but pour y renoncer. S'il ne put inoculer cette volonté farouche et dure à son fils, du moins il le soumit à la sienne.

On a vu comment étaient broyées les révoltes légères auxquelles le naturel doux et loyal d'Adolphe le poussait. Sans initiative et sans élan, il marchait en laisse, traîné par l'implacable main du baron.

A l'époque où M. Monestiers avait fait connaissance de la famille de Courseulles, Augustine, privée de grands parents et douée des qualités fermes et accentuées qui manquaient à son fils et dont il découvrit les empreintes sur son front, lui parut réunir quelques-unes des conditions qu'il souhaitait chez sa belle-fille. Elle pouvait être, avec lui, la tête et le bras d'Adolphe. Elle était malheureusement trop pauvre de deux cent mille francs au moins. Ludovic mort, l'insuffisance de la dot disparaissait largement. Elle avait trente mille francs de rente par contrat. La condition la plus importante étant trouvée, le baron poussa son fils en avant. Le retour de Ludovic avait tout détruit.

C'était pour le baron une nouvelle campagne à essayer.

Augustine devenue impossible, depuis la veille il pensait à Émilie.

Mais il se réservait d'en parler à son fils aux Mignons seulement, et quand l'absence l'aurait guéri. Une seule chose le consolait dans la perte de cette première bataille, c'était le succès particulier de son fils auprès de

Mlle de Courseulles, à laquelle il avait inspiré un amour réel.

« Allons, se dit-il, au besoin, Adolphe saura jouer la passion. »

X

Les quelques jours qui précédèrent l'arrivée de Ludovic à la Gravelotte avaient été marqués par de nouveaux événements. Charles s'y était rendu avant son frère. Ce qu'il avait su par Augustine de la visite de Ludovic au Bocage lui avait démontré la nécessité d'un entretien particulier avec M. de Lesparetz. La position était modifiée, il était urgent de s'en expliquer.

Il se présenta donc un matin aux Mignons, le cœur un peu tremblant, et demanda le maître de forges. M. de Lesparetz était dans son cabinet, en train de donner quelques signatures; des employés étaient auprès de lui. Le député pria Charles de s'asseoir; il se rendait compte de l'état de son exploitation, qu'il n'avait pas surveillée depuis plusieurs mois, et il en agissait sans façon avec son jeune ami : c'était d'ailleurs pour le bien d'une affaire qui ne tarderait pas à leur être commune.

Ce dernier mot attrista Charles et le rendit songeur. Il ne voyait pas clairement quel serait le résultat de leur conférence. M. de Lesparetz ne se pressa pas d'expédier les affaires et de congédier le gérant de l'usine avec lequel il causa longuement, prenant des notes et entrant dans de menus détails sur lesquels il revenait avec une complaisance qui parut affectée au témoin silencieux de cet entretien. Au bout d'une heure cependant il ferma sa porte, et raffermit ses lunettes d'or sur son nez.

« Vous voyez, dit-il à Charles, que j'ai grand besoin d'un auxiliaire.... C'est trop d'affaires pour un homme.... Un autre moi-même me devient chaque jour plus indispensable.... On m'a bien conseillé de liquider, ma fortune étant plus que suffisante pour mes goûts modestes, ou de me démettre de mes fonctions de député et de membre du conseil général; mais il ne faut pas ne voir que soi dans la vie : que deviendraient les nombreux ouvriers que j'emploie, si je liquidais? Je suis leur père, et je me dois à leurs familles. J'ai charge d'âmes. D'un autre côté, on veut bien me reconnaître quelque intelligence des affaires, et une part d'influence acquise par trente ans de travaux dans les conseils du gouvernement; j'ai pris en main la cause des intérêts de l'arrondissement que je représente. Des projets utiles au bien public sont à l'étude et péricliteraient, si je n'en pressais pas l'exécution. Il faut donc que je me sacrifie et que je porte jusqu'au bout le fardeau que j'ai accepté.... Mais plus j'y pense, et plus je me félicite de vous avoir rencontré. »

Ce petit discours, que termina une chaude poignée de main, rendit le pauvre Charles plus perplexe encore. Était-il bien toujours l'homme de la situation?

« Çà, reprit le maître de forges en rangeant des liasses de papiers dans un carton, pardonnez-moi la longueur de cet épanchement qu'autorise à peine ma vieille amitié, et dites-moi l'objet de votre visite : car j'imagine que vous avez à me parler.

— Vous ne vous trompez pas, répondit Charles.

— Est-ce au sujet de cette haie, dont mon fermier conteste la propriété à votre régisseur?

— Non; votre fermier coupera le bois si bon lui semble.

— Et on s'arrangera plus tard pour le fonds.... C'est ce que j'ai toujours dit au bonhomme Gaucher. »

Charles toussa; M. de Lesparetz repoussa le carton dans sa case et regarda le jeune homme par-dessus ses lunettes.

« J'ai, dit enfin Charles, une somme importante à vous verser le 30 de ce mois. »

M. de Lesparetz ouvrit un agenda qu'il avait toujours sous la main.

« Oui, dit-il, trois cent cinquante mille francs en écus ou en bonnes valeurs au cours du jour. C'est aujourd'hui le 28, c'est donc dans deux jours.

— C'est bien cela.... Malheureusement, je doute que je puisse remplir cet engagement.

— S'il ne s'agit que d'un délai, parlez, vous faut-il une semaine ou deux? Cela n'est rien.

— La difficulté ne provient pas de l'époque, mais de la somme même.

— Ah!

— L'arrivée de mon frère, qui nous a tous comblés de joie....

— Ah! qui le sait mieux que moi? s'écria M. de Lesparetz en serrant la main de Charles.

— Cette arrivée me met dans l'impossibilité de disposer de ces trois cent cinquante mille francs. Les titres de propriété et les valeurs qui dépendaient de la succession de Ludovic sont, vous le savez, déposés chez le notaire de la famille, et mon frère a été remis en possession.

— Sans doute; mais votre avoir personnel ne représente-t-il pas une somme au moins égale?

— Certainement; mais, pour la rendre liquide, il faut procéder à la vente de biens qui sont indivis entre Ludovic et moi; si nous nous hâtons, on peut vendre à bas prix; si nous attendons un acquéreur, les délais seront peut-être interminables.

— Mais, en supposant la chose faite, que vous res-

tera-t-il, en dehors de la somme que vous devez me compter?

— Cent et quelques mille francs à peu près. Je ne vous ai pas caché qu'à la suite d'une affaire imprudente, dont autrefois l'intervention de Ludovic m'a tiré, ma fortune personnelle a subi un grave échec, tandis que la sienne s'est accrue sensiblement. »

M. de Lesparetz prit un couteau d'ivoire et battit le bureau à petits coups.

« Voilà qui me contrarie beaucoup, reprit-il; cela me gêne même plus que je ne saurais le dire. Comptant sur votre promesse, j'avais pris moi-même des engagements qui arrivent à échéance le 1er du mois prochain, et dont le remboursement, privé que je suis de votre versement, va me créer de sérieux embarras.

— Vous faut-il ma signature? prenez hypothèque sur mes biens! s'écria Charles.

— Non, répondit M. de Lesparetz; je reconnais votre cœur à cet élan; je pourvoirai à tout avec mes seules ressources. »

Il jeta le couteau d'ivoire et prit un papier dans un tiroir particulier du bureau.

Charles suivait avec anxiété tous les mouvements du maître de forges, qui paraissait lire ce papier avec une grande attention. A chaque ligne il hochait la tête et poussait de petites exclamations. Quand il en eut terminé la lecture, il posa le papier sur le bureau, et appuyant un doigt dessus :

« Voilà notre acte d'association, poursuivit-il; je l'ai examiné dans toutes ses parties, et je m'aperçois malheureusement qu'il devient nul de plein droit; j'en déplore d'autant plus la non-exécution, que cela me met dans l'absolue nécessité de chercher un autre associé. Vous connaissez les raisons qui m'y décident.

— Mais Émilie? demanda Charles d'une voix étranglée.

— Mlle de Lesparetz? répondit le député. Vous comprenez, mon jeune ami, que le contrat, étant nul dans l'une de ses parties, est nul dans son ensemble. Écartons, s'il vous plaît, la question de sentiment, qui m'afflige autant que vous, croyez-le, et voyons les choses en hommes sérieux. Je me suis imposé la règle, dès l'époque déjà lointaine de sa naissance, de n'accorder la main de ma fille qu'à un homme qui pourrait être mon associé en même temps que mon gendre. Or, jamais je n'ai manqué à aucun de mes engagements; ceux que je prends envers moi-même ne sont pas moins sacrés que les autres. Vous le voyez, je vous parle franchement et, comme on dit, le cœur sur la main. De votre côté sont toutes mes sympathies, et je vous choisirais certainement si je n'écoutais que la voix de ma sincère amitié; mais la voix de la raison parle plus haut. Je dois à ma qualité de père de famille de m'y soumettre.... Ne pensez plus à Mlle de Lesparetz, et donnez-moi la main. Je vous sais un homme d'honneur; ma maison ne cessera pas de vous être ouverte. »

M. de Lesparetz se leva. L'entretien était fini.

XI

Avant de commencer l'entretien qu'il avait eu avec son voisin, et aussitôt que Charles eut paru dans son cabinet, le maître de forges savait, à n'en pas douter, le motif qui l'amenait chez lui et de quelle nature était la communication qu'il avait à lui faire; mais il entrait

dans sa politique de ne pas laisser voir qu'il en avait même le soupçon. L'ouverture faite et la question entamée, il montra une douceur parfaite, avec un mélange de regret de bonne compagnie, où l'on ne sentait en rien la mauvaise humeur : c'était le langage poli d'un homme du monde qui dégage sa parole et s'afflige de voir qu'on ne l'a pas mis en mesure de la tenir. M. de Lesparetz agissait en toutes choses un peu comme une machine dont une huile onctueuse a poli les rouages d'acier; mais, avec le silence du métal, il en avait la dureté et la précision. Tout en reconduisant M. de Courseulles jusqu'au bord de l'Allier, il lui donna de bons conseils et parla fort éloquemment des devoirs de l'homme dans une société civilisée. L'honorabilité était, disait-il, la grande loi de la vie. A cette honorabilité sacrée il fallait sacrifier tout, jusqu'aux inclinations de son cœur.

Charles ne l'écoutait plus. En rentrant pâle et triste à la Gravelotte, il trouva Augustine qui cachait ses larmes dans le sein de Mme de Champeau. Une lettre était par terre tout ouverte; elle était du baron Monestiers, et annonçait, en style administratif, que la faveur du ministre appelait Adolphe en Orient, où les devoirs d'une mission confidentielle le retiendraient quelques mois.

« C'est une rupture, ne le vois-tu pas? murmura-t-elle.

— Hélas! dit Charles, je perds Émilie comme tu perds Adolphe. »

Le frère et la sœur se regardèrent.

« Ah! nous étions bien heureux il y a deux mois, » dirent-ils en tombant dans les bras l'un de l'autre.

Ludovic, on le sait, avait quitté Paris pour rejoindre Mlle d'Ervillers. La route lui parut éternelle. L'impa-

tience le dévorait. Il lui semblait que la locomotive ne marchait pas, qu'elle se traînait. Vingt fois il mit la tête à la portière pour voir l'endroit où l'on était. A Étampes, il interpella l'un des employés.

« Mais on ne marche pas! Que fait-on ici? dit-il.

— Monsieur, c'est un train omnibus, » répondit cet homme.

Il y a des circonstances où la plus légère contrariété prend des proportions gigantesques. Ludovic s'imagina que tout était perdu parce qu'il arriverait à Nevers trois ou quatre heures plus tard. Il ferma les yeux et s'efforça de ne plus penser; mais tout à coup un souvenir traversait son cœur comme une flèche et le faisait tressaillir. Il voyait l'expression du visage de Léon Dubreuil; il entendait ses paroles. Le doute n'était plus possible. Cependant le journaliste s'était peut-être trompé. Il avait mal compris Frédéric; un bruit faux court si vite!

Enfin on atteignit le Guétin; bientôt on fut à Nevers. Ludovic prit un cabriolet et courut à la Gravelotte; malheureusement il y arriva trop tard pour se rendre aux Mignons.

Malgré l'inquiétude qui le dévorait, il lui fut impossible de ne pas remarquer l'abattement et la tristesse qui se faisaient voir sur les visages. Mme de Champeau, assise au coin d'une fenêtre, jetait de longs regards sur sa nièce et portait silencieusement un mouchoir à ses yeux. L'aiguille restait inactive aux mains d'Augustine, qui laissait pendre le canevas sur ses genoux. Charles prenait un livre et le rejetait, se promenait à pas lents dans le salon, et parfois collait son front contre la vitre et regardait la nuit. On ne prononçait pas une parole en un quart d'heure. A l'arrivée imprévue de Ludovic, on s'était levé à demi; le front pâle

d'Augustine s'était courbé languissamment à la rencontre de ses lèvres. Vingt fois il voulut interroger son frère et sa sœur; vingt fois sa bouche s'ouvrit, et vingt fois elle se referma sans qu'il pût parler. Pourquoi courir au-devant de la vérité? Ne la saurait-il pas tout entière le lendemain, et telle qu'il maudirait peut-être l'heure où il la découvrirait? Cependant, ce long silence lui pesait. Il comprit que quelque chose qu'il ne savait pas se passait à la Gravelotte.

« Qu'as-tu donc? » dit-il enfin à Augustine.

Augustine ne répondit pas.

« Qu'y a-t-il? demanda-t-il à Charles avec une nouvelle anxiété.

— Rien, » dit Charles qui détourna la tête.

Ludovic prit la main de sa sœur.

« Mais tu pleures! reprit-il.

— Oui, dit-elle, mais tu n'y peux rien. »

Ludovic interrogea Mme de Champeau du regard.

Ce silence obstiné commençait à lui faire peur; il pensa aux Mignons et à tout ce qu'il aimait; il craignit qu'un malheur n'y fût arrivé et qu'on n'osât pas s'en ouvrir à lui.

« Isabelle!... » s'écria-t-il.

A ce cri de l'égoïsme, le front d'Augustine se plissa.

« Mon Dieu! dit Mme de Champeau, sache donc, puisque tu tiens à le savoir, que ta pauvre sœur a reçu une lettre de M. Monestiers.... Son mariage avec Adolphe est rompu. »

Ludovic fit un retour sur lui-même et songea à ce que devait éprouver Augustine.

« Ah! pauvre enfant! » s'écria-t-il en l'embrassant tendrement.

Mlle de Courseulles, qui s'était contenue jusqu'alors, éclata, et, se dégageant de son étreinte avec un mouve-

ment dont elle ne fut pas la maîtresse, cacha sa tête entre les bras de Mme de Champeau.

« Mais toi? reprit Ludovic en se tournant vers son frère.

— Oh! moi, je n'épouse plus Émilie, voilà tout, répondit Charles avec amertume.

— Et pourquoi ces deux ruptures subites? Pourquoi une chose qui était décidée hier ne l'est-elle plus aujourd'hui? voyons, parle. »

Charles tambourinait contre la vitre, le dos tourné.

« A quoi cela sert-il? Il devait y avoir deux mariages.... il n'y en a plus.... Que fait le reste? » reprit-il.

Ludovic trembla de la tête aux pieds. La pensée de de sa propre situation, un instant oubliée, lui revenait avec violence.

« Ah! dit-il, si vos mariages sont perdus, le mien l'est-il moins?

— Ah! tu sais tout! dit Charles vivement.

— C'est donc vrai! » s'écria Ludovic.

Il devint tout pâle. Accoudé contre la cheminée, il regardait autour de lui.

« Comme ils doivent souffrir! » murmura-t-il.

Augustine jeta les yeux sur lui. On aurait pu croire qu'il y avait, dans ce rapide regard, comme l'expression d'une joie intérieure. Ce mal, dont il était la cause première, ne l'épargnait donc pas non plus!

Ludovic passa la main sur son visage, et se releva.

« Mais enfin on a dit quelque chose, reprit-il; à défaut de raison, on a trouvé un prétexte.... Lequel a-t-on mis en avant pour vous faire cette injure?

— Il n'y a pas eu d'injure, dit Charles; il y a eu, entre M. de Lesparetz et moi, une explication très-calme. J'avais pris un engagement que je ne puis pas

tenir; la nullité de l'engagement a entraîné la nullité du projet d'union formé entre nous.

— Quoi! une question d'argent! s'écria Ludovic.

— Je n'ai pas le droit de blâmer M. de Lesparetz; un contrat en quelque sorte synallagmatique nous liait; le contrat n'existe plus.

— Et toi? continua Ludovic en se tournant vers Augustine.

— Moi? M. Monestiers me trouve probablement trop pauvre pour son fils.

— Le misérable! reprit Ludovic.

— Je ne l'accuse pas.... Celui qui m'était destiné suit une carrière où la fortune est une nécessité.... Une femme dans ma position l'obligerait à envoyer sa démission au ministre ou lui serait un embarras. Le baron agit en père. Si j'en souffre, il n'y peut rien. »

Tout cela fut dit avec un son de voix sourd, nerveux, saccadé. La pensée d'Augustine, irritée et souffrante, écartait tout de suite Adolphe et le baron pour s'arrêter plus loin et rendre un autre responsable du coup qu'elle avait reçu. Le blâme que Ludovic exprimait avec chaleur, bien loin d'apporter un soulagement à sa douleur, la ravivait et la rendait plus cuisante. Elle n'osait pas l'accuser hautement, peut-être même eût-elle rougi de voir bien clairement ce qui se passait en elle; mais à son insu elle souffrait de la présence de son frère. Cette lettre, dont ses yeux ne se pouvaient détacher, eût-elle été écrite, s'il fût resté sur les côtes de la Terre de Feu?

« Je verrai M. Monestiers, je lui parlerai, dit enfin Ludovic.

— Et pour quoi faire? reprit-elle; veux-tu le contraindre par des menaces à me donner son fils? J'estime assez Adolphe pour croire qu'il me refuserait ainsi

présentée. Le respect de moi-même veut que je reste silencieuse et que tous les miens imitent ce silence. »

Ce même accent bref qui avait paru dans sa première explosion, se fit entendre dans cette nouvelle réplique. Son chagrin ne la fondait pas, il la brûlait. La nature du frère et de la sœur se manifestait tout à coup sous l'empire de cette secousse. Où Charles était résigné, Augustine était révoltée, mais d'une révolte sourde, intérieure, comme une louve blessée qui se traîne dans la nuit et ne se plaint pas.

Pendant que ces choses se passaient à la Gravelotte, Émilie, étonnée de n'avoir pas vu Charles depuis deux jours, s'informait auprès de son père de la cause de cette absence. M. de Lesparetz posa le doigt sur ses lunettes :

« Il sait qu'il ne doit plus être ton mari, dit-il, et c'est ce qui l'empêche sans doute de venir aux Mignons. »

Une pâleur soudaine se répandit sur les joues de la jeune calviniste.

« M. de Courseulles aurait-il fait quelque chose qui mérite votre sévérité, mon père ? demanda-t-elle d'une voix ferme.

— Non.... Des circonstances nouvelles, où sa volonté n'est pour rien, m'ont déterminé. »

Émilie pria son père de s'expliquer.

« Bien volontiers, » reprit-il.

Là-dessus il raconta à sa fille comment l'arrivée de Ludovic, en privant Charles d'une large partie de la fortune dont il avait cru pouvoir disposer, le mettait dans la fâcheuse impossibilité de remplir les conditions du contrat qui les liait. Il regrettait vivement un jeune homme dont il avait pu apprécier les éminentes qualités, et pour lequel il conserverait toujours des senti-

ments de sincère estime et de sérieuse affection; il fit même un éloge approfondi de son caractère et de son intelligence; mais il n'y fallait plus penser, non plus qu'aux feuilles mortes de l'an dernier. L'opération avait manqué. En style commercial, il en fallait passer le résultat par profits et pertes. Maintenant, le père avait pour sa fille un autre parti non moins avantageux, qui ferait certainement son bonheur. M. Jules Raimond, qu'elle avait vu au château, lors de la fête d'Isabelle, était devenu administrateur d'une puissante compagnie industrielle. Il était aussi recommandable par sa position que par son honorabilité. Il jouissait d'un crédit mérité dans le conseil dont il faisait partie. M. de Lesparetz avait l'espoir de le posséder quelques jours aux Mignons pendant la saison des eaux, et l'on arrêterait le mariage pour les premiers jours de l'automne.

Aucun mouvement n'avait paru sur le visage d'Émilie pendant ce petit discours, que M. de Lesparetz débita d'une voix onctueuse et douce, avec une légère nuance d'émotion paternelle. La communication terminée, il embrassa Émilie sur le front et voulut se lever. La main d'Émilie s'appuya respectueusement sur son bras et le força de se rasseoir.

« Est-ce tout, mon père? dit-elle.

— Tout.

— Alors, ne soyez point étonné si je ne retire pas la parole que j'ai donnée à M. Charles de Courseulles. »

M. de Lesparetz leva ses lunettes sur son front, ce qu'il ne faisait jamais que dans les moments d'une émotion violente.

« Mais M. Raimond? s'écria-t-il.

—Je ne l'épouserai jamais.

— Cependant, tu ne le connais pas?

— C'est peut-être parce que je connais M. de Courseulles.

— Mais puisque je t'ai dit qu'il était dans la complète impossibilité de tenir ses engagements!

— J'entends bien. Il ne m'appartient pas, mon père, de discuter avec vous les motifs qui vous ont fait renoncer à l'alliance de la personne que vous m'aviez présentée en qualité de fiancé; mais ces mêmes motifs ne sauraient prévaloir contre la parole que je lui ai donnée. J'ai mis ma main dans la sienne, je ne la retirerai pas. »

M. de Lesparetz sauta sur sa chaise.

« Prétendrais-tu l'épouser contre mon gré.... attendre l'époque de ta majorité?... reprit-il.

— Jamais, répliqua vivement Émilie; c'est un scandale que votre fille ne donnera pas. Je n'épouserai donc personne, à moins que vous ne changiez de résolution ou que M. Charles de Courseulles ne me dégage de la parole que je lui ai librement donnée. »

Elle se leva à son tour pour se retirer.

« Bien! dit le maître de forges rassuré, cela ne t'empêchera pas de voir M. Raimond et de le bien recevoir.

— Il sera votre hôte, cela me suffit. »

M. de Lesparetz ne s'arrêta pas beaucoup à cette opposition d'Émilie. Il ne doutait pas qu'elle ne cédât à l'influence du temps, aidée de ses conseils, et à la présence de l'allié qu'il attendait. Une citadelle ne se rend pas sans avoir essayé d'une honorable résistance; mais la capitulation est certaine quand on persiste dans l'attaque, et M. de Lesparetz n'était pas d'humeur à renoncer à son projet.

Ce jour-là même, deux lettres arrivèrent à la Grave-

lotte : l'une, à l'adresse de Charles, était d'Émilie; l'autre, à l'adresse d'Augustine, était d'Adolphe.

La lettre de Mlle de Lesparetz ne contenait que quelques lignes :

« Cher monsieur,

« Si des circonstances nouvelles vous empêchent de paraître aux Mignons, vous avez tort. Vous y serez reçu avec le même cœur. Une visite vous prouvera que ces changements n'atteignent pas tout le monde, et c'est ce dont, avec sincérité, vous donne l'assurance,

« ÉMILIE DE LESPARETZ. »

« Ah! je le savais bien! » s'écria Charles qui baisa avec frénésie le coin de la lettre où le nom d'Émilie était écrit.

Celle d'Adolphe était plus circonspecte, mais faisait entendre au fond les mêmes choses.

« Mademoiselle,

« Un ordre que je ne pouvais pas prévoir m'oblige à partir soudainement pour Vienne, où de nouvelles instructions me seront adressées. Je le regrette plus que je ne saurais vous le dire. Croyez bien seulement que, de loin comme de près, mon espoir, mon désir le plus vif, seront de retrouver toutes choses à la Gravelotte telles que je les y ai laissées. Puisqu'il m'est défendu d'y courir, ma pensée y sera.

« ADOLPHE MONESTIERS. »

Augustine regarda Mme de Champeau.

« Tu le vois, dit-elle, rien n'y fait!... J'avais trouvé le bonheur!... une heure l'a détruit. »

A quelle heure faisait-elle allusion?

Pendant la nuit qui suivit son arrivée à la Gravelotte, Ludovic ne dormit pas. De sa fenêtre, qui donnait sur la rivière, il regardait dans les ténèbres la place où étaient les Mignons; une ou deux lumières qui piquaient au loin l'obscurité de leurs étincelles rouges en indiquaient la direction. L'une d'elles éclairait peut-être la chambre où reposait Isabelle. A qui pensait-elle? Avait-elle les yeux tournés vers la Gravelotte? Souhaitait-elle le retour de celui qu'elle avait aimé?

Quand le jour parut, longtemps avant l'heure où Mlle d'Ervillers pouvait descendre, Ludovic sortit. Le ciel avait encore cette couleur laiteuse qui précède le matin. Toutes les persiennes étaient closes. Les chiens seuls erraient par les cours. Un coq chantait sur la crête d'un mur. Les pigeons, éveillés avant l'aube, partaient du colombier, et, comme pour essayer leurs ailes, traçaient de grands cercles dans l'air frais. On entendait dans les étables cette sourde agitation et ce souffle bruyant des bestiaux qui se pressent aux portes. La fenêtre de Charles était fermée; le temps n'était plus où Ludovic s'étonnait qu'il pût dormir!

Il prit, à travers champs, un sentier qui descendait vers la rivière; un brouillard couvrait à demi la campagne; les longues avenues de peupliers s'effaçaient dans la brume qu'un petit vent soulevait le long des rives. La masse grise des Mignons apparaissait confusément de l'autre côté de l'eau. Ludovic voyait moins clair encore au fond de son âme. Il chercha longtemps le bateau qui si souvent, aux temps heureux, l'avait conduit sur l'Allier. Le brouillard semblait prendre un malin plaisir à le lui cacher. Il le découvrit enfin au fond d'une crique étroite, sous un bouquet de saules. L'hiver et les pluies du printemps lui avaient fait per-

dre ses vives couleurs ; il était çà et là fendillé ; un peu d'eau croupie en remplissait le fond. Le bateau avait souffert.

Ludovic sauta dedans et prit les rames ; Phanor, qui l'avait suivi, s'assit sur l'avant ; il avait froid et gémissait. Une impression de tristesse navrante pénétrait le cœur de Ludovic. Le soleil semblait se retirer de ce doux paysage, comme s'il s'était retiré de sa vie. Quand il fut au milieu de l'Allier, il ne vit plus rien ; il laissa tomber les rames et s'abandonna au fil de l'eau. Qu'il était loin ce jour où Isabelle avait poussé ce cri qui l'avait fait tressaillir ! Que la rivière était belle et limpide alors, que les arbres chantaient doucement dans la brise ! que le ciel était pur, quelle joie partout ! A présent, tout était mélancolie et deuil en lui et hors de lui. Une puissance mystérieuse détruisait toutes ses espérances, pareille à cette force invisible qui entraînait le canot. Phanor, qui grelottait, gémissait toujours ; c'était le seul bruit que Ludovic entendît dans le silence du matin.

Cependant, le point du rivage où il voulait aborder s'éloignait ; il reprit les rames et poussa devant lui. Bientôt la proue du canot égratigna le sable ; Ludovic et Phanor sautèrent sur l'herbe et entrèrent dans le parc, le chien quêtant, la queue agitée, son maître cherchant l'esprit inquiet. Un sentiment indéfinissable, contre lequel il n'essaya pas de lutter, lui fit suivre à pas lents le chemin de la fontaine. Chaque arbre lui rappelait cette promenade qu'il avait faite pendant une nuit d'été, et qu'une si douce ivresse avait remplie. L'eau coulait toujours dans le bassin, les mêmes arbustes en voilaient la surface, le même gai murmure s'y faisait entendre. Il s'assit sur la margelle et regarda dans l'avenue de tilleuls. La brume se dissipait, laissant traîner çà et là sur

les pelouses quelques flocons de vapeur blanche caressés par le soleil; mais aucune robe flottante n'en éclairait la profondeur. Les gouttes de rosée suspendues aux rameaux verts tombaient lentement dans la fontaine, pareilles à des larmes. D'autres larmes mouillaient les yeux de Ludovic.

Il revit le saule sur lequel le mouchoir d'Émilie avait été porté par le vent; il revit le sentier qui, par de longs détours, montait de la rivière aux Mignons, et que si souvent ils avaient gravi ensemble; il vit au fond du tableau le perron de pierre et la balustrade derrière laquelle Isabelle s'était montrée. Toute sa vie d'autrefois, tous ses chers souvenirs, lui revenaient en foule. Chaque feuille, chaque brin d'herbe les lui montraient, et il en savourait l'amère volupté!

Quand il parut sur la terrasse qui s'étendait devant le château, on venait d'en ouvrir la porte. Des gens de service allaient et venaient. Il entendit derrière un store la voix tranquille d'Émilie qui donnait un ordre; il craignit d'être vu par elle et s'éloigna. Un pavillon s'élevait au bout de la terrasse; des vases de fleurs étaient rangés tout autour. Dans la belle saison, les hôtes des Mignons se réunissaient là après dîner. La vue s'étendait sur une partie de la vallée, et, par une échappée entre deux massifs d'arbres, on découvrait la Gravelotte. Ludovic et Isabelle avaient passé bien des soirées auprès de ce pavillon. Elle avait voulu que les deux rosiers blancs qu'elle avait reçus le jour de sa fête y fussent portés, pour les avoir toujours sous les yeux, tandis qu'il était à côté d'elle. Ludovic les chercha. Deux orangers qu'il ne connaissait pas avaient pris leur place. Il fit le tour du pavillon sans rien trouver; il pensait déjà qu'ils étaient morts, lorsque, dans le coin d'une serre abandonnée où les jardiniers entassaient leurs râteaux et leurs arro-

soirs, et tout plein de vieux pots ébréchés, il aperçut les deux rosiers blancs.

Sans les caisses de bois vert dans lesquelles ils étaient plantés, jamais il ne les aurait reconnus : rongés de lichen et de mousse, livrés aux chenilles, dévastés, flétris, ils n'avaient plus que des lambeaux de feuilles. Leur parure de fleurs avait disparu; rien qu'une tige verdâtre et des rameaux languissants. Mais, en revanche, que les deux orangers étaient orgueilleux et beaux!

Le cœur de Ludovic se serra. Quel aveu valait l'aspect de ces rosiers, leur abandon, leur misère, toutes ces flétrissures du temps et de l'incurie? N'étaient-ils pas éteints et souillés pareillement, les souvenirs auxquels ils se rattachaient?

Comme il les regardait, le son d'un piano frappa son oreille, et presque au même instant l'accent d'une voix bien connue. Ludovic tressaillit. C'était bien la même voix vibrante et chère qui faisait frémir tout son être; mais elle ne chantait aucune des mélodies qu'il aimait. Il sortit précipitamment de la serre et courut sur la terrasse; la voix ne chantait plus. Isabelle parut sur le perron; elle portait des fleurs d'oranger à la ceinture. Elle était plus pâle encore qu'au moment de son départ de Paris. Ludovic fit un pas; elle l'aperçut, poussa un cri et chancela. Il fit un bond et la soutint dans ses bras, comme il avait fait une première fois au bord de la rivière; mais que ce cri avait alors un autre accent!

« Merci! dit-elle en se dégageant de ses bras.... vous m'avez fait peur! »

Elle s'efforça de rire et descendit le perron. Ludovic étouffait. C'était bien Isabelle qu'il avait devant les yeux, mais une autre Isabelle, dont le regard avait une expression qu'il ne comprenait pas. Une idée subite s'empara de lui avec une telle force qu'il y céda.

« Ah ! si je dois la perdre, pensa-t-il, que ce soit tout d'un coup ! »

Il l'entraîna rapidement vers la serre où il avait découvert les deux rosiers, et les lui montra sans parler. Elle baissa les yeux et pâlit.

Ludovic posa le bout de son doigt sur le rameau d'oranger qu'on voyait à la ceinture d'Isabelle ; la respiration lui manquait. Elle s'appuya toute tremblante contre la caisse de l'un des rosiers.

« Ainsi, dit-il avec effort, vous ne m'aimez plus ?

— Ah ! ne dites pas cela ! » s'écria-t-elle.

Elle tomba sur un banc et fondit en larmes. Ludovic, debout devant elle, n'osait l'interroger.

Quand ce premier accès fut passé, elle tendit les deux mains à Ludovic.

« Venez, reprit-elle, j'ai besoin d'air.... je vous dirai tout. »

XII

Ludovic et Mlle d'Ervillers descendirent dans le parc comme autrefois, au bras l'un de l'autre ; mais Ludovic était muet, et Isabelle n'osait pas le regarder. Ils marchèrent ainsi quelque temps, silencieux, s'abandonnant à leurs pensées, unis par l'attitude, séparés par un abîme. Quand ils furent parvenus au bout d'une avenue que côtoyait la rivière, et dont chaque arbre les connaissait, Isabelle pressa de ses deux mains le bras de Ludovic.

« Que voulez-vous savoir, dit-elle, et pourquoi m'interroger ? Épargnez-moi ; je souffre ; un mal indéfinis-

sable me consume ; j'en guérirai ; mais vous, que j'ai connu bon, venez-moi en aide ! Vous m'aimez, n'est-ce pas ? et toute cette affection que vous m'aviez jurée, vous l'avez gardée entière. Eh bien ! gardez aussi cette main que je vous donne, et comptez sur moi ! »

Deux grosses larmes coulaient sur ses joues ; sa voix était suppliante. Ludovic sentit son cœur se fondre ; il oublia son désespoir, et ne pensa plus qu'à cette douleur qui se confiait à lui.

« Calmez-vous, dit-il... Un autre jour, plus tard, quand vous serez plus tranquille, nous reprendrons cet entretien...

— Oh ! non, jamais ! reprit-elle avec exaltation ; je mettrai toute ma force à guérir ; je ne pleurerai plus ; Dieu me sauvera... Je vous appartiens dans le passé ; je vous appartiendrai dans l'avenir ! »

Ludovic porta la main d'Isabelle à ses lèvres.

« Vous êtes bonne ! dit-il.

— Moi ! s'écria-t-elle avec une indéfinissable expression d'amertume et de chagrin ; je l'ai cru autrefois, je ne le crois plus à présent. Ah ! je donnerais dix ans de ma vie pour vous ressembler ! »

Elle tomba dans un long silence ; puis relevant la tête :

« N'est-ce pas, reprit-elle en le regardant avec des yeux mouillés, que les beaux jours peuvent revenir ? Dites-moi que vous m'aimez, répétez-le-moi sans cesse ; j'ai soif de vous entendre, j'ai besoin de vous croire !

— Avez-vous douté de moi, Isabelle ?

— Ah ! je vous croyais mort ! »

Ludovic tressaillit à ce moment comme un homme touché par un fer chaud, mais il eut pitié de cette âme troublée, et n'essaya plus d'en sonder les an-

goisses et les blessures. Il craignait trop d'en bien comprendre la profondeur.

Pas à pas et lentement, ils parcoururent les sites qu'ils avaient aimés. C'était près de ce banc qu'un jour Isabelle avait vidé sa bourse et celle de Ludovic dans le tablier d'une petite paysanne qui pleurait auprès de sa chèvre morte; c'était devant cet arbre qu'elle l'avait surpris un matin taillant son nom sur l'écorce fragile, comme un berger des Églogues; la première lettre s'y voyait encore. Que de fois ne l'avait-elle pas reçu sur le gazon, quand il traversait la rivière à grands coups de rames! Le bateau n'était plus neuf, mais il était assez solide encore pour les porter tous deux. C'était de cette pointe de terre qu'il s'était jeté à la nage pour atteindre le canot qui fuyait à la dérive, emportant le chapeau d'Isabelle, son bouquet et son ombrelle, comme un pirate.

Isabelle écoutait, la tête inclinée sur sa poitrine. Elle souriait quelquefois et regardait autour d'elle d'un air doux.

« Oui! oui! murmurait-elle tout bas; c'est bien là! »

Ils arrivèrent ainsi à un coude de la rivière où de gros saules à demi creux laissaient pendre leurs branches vertes dans l'eau.

« Regardez! dit tout à coup Isabelle; quel petit coin solitaire! la rivière devant, un pan de verdure autour, qui fait comme un rempart derrière lequel on est invisible. C'est là que la pluie nous a surpris!...

— Là? dit Ludovic d'un air de doute.

— Nous revenions d'une longue promenade; le jour finissait, je vois encore l'horizon rouge... Tout à coup un nuage noir passe dans le ciel, la pluie tombe, et d'un élan nous entrons sous ce berceau de feuillage... Ce fut le tronc d'un saule qui m'abrita.

— Là? répéta de nouveau Ludovic avec un étonnement plus marqué.

— Il n'était pas assez grand pour tous deux, et vous.... »

Isabelle s'arrêta court. Elle venait de regarder Ludovic.

« Ah! malheureuse! » s'écria-t-elle en portant les deux mains à son visage.

Un coup de poignard porté en plein cœur n'eût pas fait plus de mal à Ludovic. Il se souvint de ce même cri poussé par Frédéric au bord du lac d'Enghien. Entre Isabelle et son ami, il était comme une chose morte.

Un désespoir profond s'empara de lui.

Par un brusque mouvement, il se saisit des mains de sa compagne, et les écartant de son visage :

« Laissez-moi voir en face les marques de l'oubli et de la trahison! dit-il avec emportement.... Laissez-moi lire dans vos yeux que vous ne m'aimez plus!... Dites-le-moi vous-même. Que craignez-vous à présent?... Est-ce que je n'ai pas tout compris? Vous étiez là près de lui.... L'autre, celui qu'on disait mort, qu'était-il pour vous?... Ah! plut à Dieu que les flots m'eussent englouti!... Vous et lui, tous deux ensemble, unis par le même cœur! Mon ami et ma fiancée.... Ah! vous étiez bien dignes l'un de l'autre! Perfides et menteurs tous deux! »

Repoussée violemment, Isabelle tomba sur le tronc d'un saule.

« Ah! par pitié, Ludovic! » s'écria-t-elle.

Un tremblement nerveux l'avait saisie; son visage était couvert de larmes. Il voyait sa poitrine soulevée par des sanglots qui la déchiraient. Par un retour subit il tomba à ses pieds, et la soulevant dans ses bras :

« Pardonnez-moi, dit-il; je suis si malheureux!

— Eh bien! dit-elle en appuyant sa tête sur son

épaule, vous ne le serez plus.... c'est moi qui vous le jure.... »

Elle pleurait, et il sentait battre son cœur contre le sien. La colère fit soudainement place à cet amour que le chagrin rendait plus vif, et que chaque tourment nouveau enfonçait plus avant dans son cœur.

« Ah ! reprit-il, ne me quittez plus !... Laissez-moi croire qu'à force de tendresse je vous forcerai à m'aimer encore !

— Oui ! oui ! j'étais seule, j'étais folle ! ne m'accusez pas.... Aimez-moi toujours.... vous verrez.... Est-ce que je ne suis pas à vous ?... Ah ! pauvre cher Ludovic, comment ai-je pu vous faire tout ce mal ! »

Ils revinrent ensemble par le même chemin ; elle se serrait contre lui et semblait chercher dans son regard une protection contre elle-même. Son attitude était touchante, son triste sourire plein d'abandon. Un rayon d'espoir entra dans le cœur de Ludovic. Émilie les reçut à la porte des Mignons et leur tendit la main.

« Bien ! dit-elle, voilà comment je vous aime. »

M. de Lesparetz retint Ludovic à dîner. Il voulait qu'il passât chez lui sa première journée. M. de Courseulles le prit à part.

« Vous savez quels étaient nos projets avant mon départ, dit-il ; puis-je compter qu'ils subsistent toujours ?

— Cela dépend de vous, répondit le maître de forges. Isabelle a toujours sa ferme à Coupigny, ses trois mille cinq cents francs de rente en trois pour cent, ses actions de la Banque, et, de plus, elle a gagné le procès pendant devant la cour d'appel de Montpellier. »

M. de Lesparetz ne disait pas qu'après la nouvelle du naufrage de *la Sapho* il avait engagé sa parole avec M. de La Faurie : c'était un détail sur lequel il ne

pensait pas qu'il fût utile de s'arrêter. M. de La Faurie, en passe de devenir directeur d'une compagnie de chemin de fer, était certainement un parti avantageux, et qu'un tuteur prudent pouvait accepter pour sa pupille; mais la fortune de M. de Courseulles n'avait rien à démêler avec les chances de l'avenir; elle était réelle et présente. La conscience de M. de Lesparetz ne pouvait pas hésiter entre ces deux prétendants. Il se fit même un point de délicatesse de rétablir les choses comme elles l'avaient été jadis, et de consacrer, par une vigoureuse poignée de main, la priorité des droits de Ludovic. Au besoin même, et si M. de Courseulles l'en avait pressé, il ne lui aurait rien caché de ses arrangements récents avec M. de La Faurie. Il ne voyait rien que de naturel à tout cela, et rien qui pût être désagréable à son jeune voisin. Ne réglait-il pas toute chose en bon père de famille et en négociant qui tient à faire honneur à ses affaires? Isabelle mariée à Frédéric, il aurait dit à M. de Courseulles que ce n'était pas sa faute s'il était mort. Ludovic de retour, il dirait à M. de La Faurie que ce n'était pas sa faute si on revenait de la Terre de Feu. L'esprit en repos, il rentra dans son cabinet pour écrire à l'ingénieur. Sa lettre était convenable de tous points. L'expression de ses regrets s'y mêlait à l'assurance de ses sentiments d'estime et d'affection.

Malgré la parfaite sérénité de M. de Lesparetz et l'aide d'un certain vin de Bourgogne qu'il ne tirait de sa cave qu'aux occasions solennelles, malgré les efforts d'Isabelle et ceux de Ludovic, le dîner fut contraint, peut-être à cause de ces mêmes efforts. Le rire ne circulait plus autour de la table, la conversation se traînait languissamment et mourait à chaque minute. Émilie observait ses deux voisins. Elle était sérieuse

avec une nuance de dédain qui augmentait la gêne d'Isabelle. Mlle d'Ervillers se sentait condamnée de ce côté-là. Il lui semblait que la journée était éternelle; jamais les domestiques n'avaient servi plus lentement. Qu'il lui tardait d'être seule!

Augustine et Charles arrivèrent après le dîner. Mlle de Courseulles avait l'air fatigué, le regard dur et luisant. Émilie la laissa avec Isabelle et se dirigea résolûment vers Charles, la main tendue.

« Soyez le bienvenu, » dit-elle.

Ce mot, qui rassurait Charles, alla au cœur de Ludovic. C'était le premier mot ferme et franc qu'il eût entendu depuis le matin.

M. de Lesparetz aussi l'entendit. Il regarda sa fille par-dessus ses lunettes et toussa légèrement. Ce n'était pas ce qu'il aurait voulu. Une fille raisonnable devait accueillir avec plus de réserve un homme dont l'actif est diminué de quatre ou cinq cent mille francs.

Ce mouvement qui suit l'entrée de deux personnes dissipa pour un instant l'embarras d'Isabelle. Elle recouvra la parole et parla beaucoup pour s'étourdir. On la pria de chanter. Elle tira d'un casier un morceau de musique qu'elle mit un peu de temps à trouver.

« C'est une mélodie que vous aimez, » dit-elle à Ludovic.

Dès les premières notes, Ludovic reconnut *la Sérénade* de Schubert, qu'il n'avait pas entendue depuis son départ. Jamais la voix d'Isabelle n'avait été plus expressive et plus passionnée; jamais elle n'avait eu de tels accents; son âme était passée sur ses lèvres. Les longs mois d'absence furent effacés en une seconde, et Ludovic la revit telle qu'elle était lorsque, sûr de son cœur, elle chantait au temps où ils passaient leurs soirées ensemble. Que de fois ces vibrations sonores ne l'avaient-elles pas suivi, comme un adieu plein

de tendresse, tandis qu'il descendait vers la rivière! Que de fois ne l'avaient-elles pas appelé, tandis qu'il hâtait sa course vers les Mignons! C'était la voix de la jeunesse, c'était la voix de l'espérance qui se réveillait. Troublé jusqu'au plus profond de l'âme, il cacha sa tête entre ses mains. Isabelle lui était peut-être rendue!

Immobile sur sa chaise, l'aiguille à la main, Émilie regardait sa cousine. Sa froide raison s'étonnait de l'ardeur brûlante de cette voix, de la profondeur passionnée de ce chant. Elle ne voyait point d'harmonie entre la tristesse où elle avait surpris sa cousine et cette fougue qui faisait explosion.

« Isabelle a la fièvre, » dit-elle en se penchant à l'oreille d'Augustine.

Augustine secoua la tête.

« Non, répondit-elle, Isabelle a le désespoir. »

Cependant Isabelle montrait plus de puissance et d'éclat à mesure qu'elle poursuivait sa mélodie. Elle regardait dans l'espace d'un œil fixe et lumineux; ses joues avaient la pâleur du marbre. Quand elle eut fini, ses bras tombèrent comme morts sur ses genoux; sa poitrine oppressée n'avait plus d'haleine. Elle se leva et regarda autour d'elle. Ludovic lui prit la main et la baisa.

« Merci, » dit-il. C'était comme autrefois.

Isabelle retira sa main et traversa le salon pour entrer dans une pièce voisine. Ludovic n'osa pas la suivre.

« Voyez, dit Émilie, elle s'est épuisée. »

M. de Lesparetz, qui avait entendu les dernières mesures, haussa les épaules.

« Ce n'est pas raisonnable, dit-il, elle chante comme au théâtre.

— Ah ! laissez-la faire, dit Ludovic exalté, elle a l'âme d'une artiste, une âme de feu ! »

On se tut quelques instants. Augustine ferma l'album qu'elle feuilletait, et passa dans la pièce où Isabelle s'était retirée. Elle la trouva blottie sur un canapé, la tête cachée entre les coussins, en proie à des sanglots convulsifs. Augustine se jeta auprès d'elle.

« Taisez-vous ! taisez-vous ! » dit-elle.

Mlle d'Ervillers releva son front pâli.

« Ah ! dit-elle, rien ne me consolera plus. »

Le soir, quand Ludovic quitta les Mignons, il s'arrêta un instant au bord de la rivière pour regarder au loin dans la nuit.

Isabelle n'était pas sur le perron. Il soupira et se jeta dans le bateau. Il lui semblait que le vide s'était fait autour de lui.

Il était encore de bonne heure quand Ludovic rentra dans sa chambre, à la Gravelotte. Il y trouva Germain, qui rangeait de côté et d'autre, la mine triste et l'air renfrogné. Deux ou trois piles d'écus s'étalaient sur le marbre de la cheminée. Ludovic regarda le vieux domestique sans le voir, et jeta son chapeau dans un coin.

« Qu'elle est belle toujours ! » murmura-t-il, la pensée tournée vers les Mignons.

— J'attendais monsieur pour lui remettre cet argent, » dit Germain.

Ludovic n'entendit pas. Il s'approcha de la fenêtre, et l'ouvrit.

« On étouffe ici, dit-il.

— Il y a là quatre cents francs des arrérages de la rente que monsieur m'avait constituée, reprit Germain. Je crois bien l'avoir honnêtement gagnée ; mais, puisque monsieur est revenu, il paraît que je n'y ai plus droit. »

Ludovic avait les yeux tournés du côté du perron sur lequel Isabelle ne s'était pas montrée.

« Elle l'aime, c'est sûr, pensait-il.

— Quant au reste de l'année qui vient de finir, poursuivit Germain, je ne l'ai pas : j'en ai employé le produit à l'achat d'un petit coin de vigne dans mon pays; je dois même quelque chose dessus. Si monsieur veut, on vendra la vigne, et il rentrera dans son argent. »

Germain soupira, et fit sonner les piles d'écus en les remuant.

Ludovic avait les mains posées sur l'appui de la fenêtre.

« Comme elle était pâle ! se disait-il.

— Dame! monsieur comprendra que, si on avait su que monsieur n'était pas mort, tout cela ne serait pas arrivé, continua Germain.... Monsieur est revenu si à l'improviste ! »

Ludovic entendit comme un bourdonnement à ses oreilles. Il se retourna, reconnut Germain et lui fit signe de s'éloigner.

Le valet de chambre ne bougea pas et remit les doigts sur les pièces de cent sous.

« C'est que j'aurais désiré que monsieur vérifiât la somme, dit-il.

— C'est bon; nous verrons cela demain, répondit Ludovic impatienté.

— Comme monsieur voudra, » reprit Germain d'un air rogue.

Ludovic, qui n'avait rien entendu de ce qu'avait dit le vieux valet de chambre, retourna à sa fenêtre.

« Ah! qui l'aurait cru? Elle qui m'aimait tant! » murmura-t-il.

Germain descendit à l'office. Toute la livrée du château l'y attendait. On avait hâte de savoir quel avait été

le résultat de la scène qu'il avait jouée à l'incitation de ses camarades.

Quelques-uns d'entre eux, qui n'avait pas été portés sur le testament de Ludovic, jalousaient le vieux valet de chambre avec cet acharnement venimeux et cette envie persévérante que la bassesse des instincts, unie à la pauvreté, enfante quelquefois. Depuis qu'il avait hérité, on ne manquait aucune occasion de faire allusion à sa fortune. S'il paraissait avec des bottes neuves, on les montrait du doigt. « Que voulez-vous? disait-on, M. Germain ne se refuse rien, il est si riche! » Si le dimanche il fumait un cigare acheté à la régie : « Dame! quand on a des rentes, on peut tout se permettre, » reprenait-on. Un des loustics de la bande s'avisa de l'appeler Mgr Germain. Le sobriquet lui resta. Cuisinières et valets de pied, les grooms et le cocher, tous le répétaient à l'envi. Quand Mgr Germain acheta ce petit bout de vigne qui arrondissait un champ qu'il avait dans son pays, ce fut un cri général. Toutes les basses cupidités se firent jour. On l'accabla de compliments d'où la haine suintait. Monseigneur avait une terre! Monseigneur ferait probablement bâtir! Monseigneur deviendrait maire de son village!

Les deux bonnes femmes qui avaient eu une part de six cents francs chacune dans l'héritage de Ludovic ne se montraient pas les moins envieuses. Elles pensaient moins à ce qu'elles avaient elles-mêmes qu'à la part plus forte qu'avait Germain. Elles le détestaient de toute la différence qui séparait les deux legs, et, dans l'occasion, prenaient des airs de saintes pour accuser Ludovic d'ingratitude. Elles n'étaient donc pas les moins promptes à railler le valet de chambre. L'argent avait passé sur deux natures humbles et honnêtes et les avait gâtées.

La pensée qu'il avait de bonnes rentes, payées fort

exactement chaque trimestre, aidait Germain à se consoler des quolibets qui l'assaillaient comme une grêle de traits. Quelquefois aussi on le flattait dans l'espoir de quelques menus cadeaux, et il exerçait sur l'antichambre et sur l'office une sorte de suprématie. Mais les choses prirent une autre allure après le retour de son maître.

On apprit bientôt, par ces canaux souterrains qui relient le salon à la cuisine, et qui font qu'aucun secret n'est jamais bien gardé dans aucune maison, que la présence de M. Ludovic de Coursetulles mettait à néant le testament dont son frère et sa sœur avaient eu le bénéfice principal. Le bruit circula que tout lui avait été restitué. Ce qui était une nécessité pour les uns l'était aussi pour les autres. On ne manqua pas de le faire remarquer à Mgr Germain. Il haussa d'abord les épaules, et prétendit que la chose ne l'atteignait pas; son maître l'aimait bien trop! L'orateur de la bande lui objecta que, si tendre que fût cette amitié dont il se targuait, elle ne pouvait pas être supérieure à celle que M. Ludovic éprouvait pour M. Charles et Mlle Augustine; donc il faudrait bien qu'il fît ce qu'ils avaient fait. Germain réfléchit. Quelques paroles surprises par une porte entr'ouverte, certains propos répétés par la femme de chambre qui servait Mme de Champeau, lui firent bien voir que tout cela était sérieux. La restitution était la loi commune. Germain, fort perplexe, se retrancha sur l'impossibilité où était son maître d'accepter cette restitution venant d'en bas. Le peuple de l'office livra un nouvel assaut pour vaincre cette résistance obstinée. Il se trouva même un diplomate en tablier blanc qui affirma que le seul moyen de sauver l'héritage était de l'offrir à qui l'avait donné. Cette démarche habile, en prévenant toute réclamation, aurait peut-être pour effet

d'exciter un élan de générosité dont Germain profiterait. Un jurisconsulte qui avait balayé l'étude d'un notaire ajouta que le legs deviendrait alors une donation entre vifs; Germain serait alors à l'abri de tout événement.

Attaqué de tous côtés à la fois, Germain céda. Il fut résolu par l'aréopage entier des domestiques, réunis en grand conseil, que Germain saisirait la première occasion qui se présenterait de faire cette offre à M. Ludovic; et l'on jugea que le moment du retour à la Gravelotte était opportun.

On attendait donc le retour de Germain avec une impatience excessive, où se mêlait peut-être l'espoir secret qu'il avait échoué dans sa négociation. À sa rentrée dans le réfectoire, tout le monde se leva.

« Qu'a-t-il fait? qu'a-t-il dit? s'écria-t-on de toutes parts. »

Un grand soupir souleva la poitrine de Germain.

« Il a tout gardé! » dit-il.

À ce mot, ce fut une explosion. Toutes les sonnettes du château auraient pu tinter ensemble et du même coup, personne n'y eût fait attention. On allait, on venait; chacun parlait à la fois.

« Tuez-vous donc à servir les maîtres! dit un sommelier qui vidait une bouteille de vin de Bordeaux.

— Soyez donc fidèle et dévoué toute votre vie, pour qu'on vous ôte le pain de la bouche! dit une cuisinière qui gagnait quatre cents francs par an et en mettait mille à la caisse d'épargnes.

— Voilà où ça mène de faire son devoir! poursuivit un cocher qui chaque jour consultait le cours de la Bourse, où il faisait valoir ses économies.

— Ah! les maîtres!

— Quels ingrats!

— Ça n'a ni cœur ni âme!

— On est pour eux comme des bêtes de somme! »

s'écria un marmiton que tout ce bruit venait de réveiller en sursaut.

Après le quart d'heure de la colère vint le quart d'heure de la pitié. On avait maudit M. de Courseulles: on plaignait Germain. Ce n'était plus monseigneur Germain, c'était ce pauvre Germain.

« Un si brave homme!... l'autre jour encore, il m'a donné un foulard, un vrai foulard des Indes, dit l'un.

— Ses cheveux sont devenus tout blancs à leur service, dit un autre.

— Qu'est-ce qu'il deviendra quand il ne pourra plus travailler?

— Bien sûr on le mettra à la porte comme un chien! »

Celui-là frappait sur l'épaule du vieux valet de chambre; celui-ci lui serrait la main. Chacun ajoutait son mot. Il était clair que M. de Courseulles, à présent qu'il avait accepté l'argent, prendrait aussi le champ de vigne. Le pauvre serviteur était dépouillé. Germain, assis au milieu de ses camarades, les regardait tour à tour, fort accablé.

Un philosophe de l'écurie lui présenta un verre de vin.

« Buvez toujours, ça vous remettra, dit-il, et puis, qui sait? M. Ludovic vous couchera peut-être sur un autre testament. »

Un valet de pied fit la moue.

« Merci, dit-il, M. Ludovic est encore bien jeune!

— Vous verrez qu'il ne mourra plus! » reprit un autre.

Germain soupira.

« Est-ce que j'ai le temps d'attendre? » s'écria-t-il.

XIII

Un chœur de malédictions grondait dans les bas étages du château, tandis que Ludovic, morne et sans sommeil, repassait en idée tous les incidents de cette fatale journée. Comme un naufragé qui lutte contre le flot, il cherchait une branche à laquelle il pût encore s'attacher. Mais où son cœur lui criait parfois d'espérer, une implacable raison lui disait que tout était perdu. Il s'efforçait de ne pas en écouter la voix, et toujours il revoyait en esprit ce saule creux où Isabelle s'était réfugiée avec Frédéric pendant l'orage.

Le lendemain matin, quand Germain pénétra chez Ludovic, son premier regard tomba sur la cheminée, où la veille il avait laissé les quatre piles d'écus. L'argent n'y était plus. En cherchant un papier, Ludovic l'avait vu, et, croyant que c'était le fermage de quelque métayer, il l'avait jeté par poignées dans un tiroir. Germain refoula un gémissement dans sa poitrine. Sa cause était perdue; l'égoïsme du maître l'avait emporté.

La nouvelle en descendit à l'office. L'indignation de la valetaille ne connut plus de bornes. Tous les gens de la Gravelotte se sentaient frappés dans l'un d'eux. La plupart, au fond, se réjouissaient du malheur qui, en faisant perdre à Germain sa petite fortune, le rabaissait à leur niveau; ce malheur avait cela de bon qu'il rétablissait l'égalité des conditions un instant brisée; mais il n'était pas nécessaire de rien faire paraître de ce sentiment, et chacun entra dans la ligue formée contre Ludovic. La médisance eut ses franches coudées, et la calomnie s'y prélassa tout bénignement.

Malgré cette inutilité de l'espoir dont Ludovic avait l'amère conviction, il retourna le jour suivant aux Mignons. On aurait dit que cet attrait mystérieux qu'exerce la souffrance sur certaines organisations l'y poussait avec une ardeur nouvelle. Il se plaisait en quelque sorte dans le spectacle douloureux de l'affaissement de cette affection qui n'avait eu qu'un printemps. Il en secouait les cendres, il en remuait les ruines. Chaque soir, il rentrait plus triste; chaque matin, il y retournait plus avide. Mais il s'acharnait à cette poursuite avec l'âpreté fiévreuse d'un mineur qui a vu luire un filon d'or dans un lit de roches, et, l'ayant perdu, s'obstine à le retrouver.

Ce n'est pas que Mlle d'Ervillers ne fît aucun effort pour renouer les anneaux de la chaîne brisée. Par ses soins, les orangers avaient été écartés et les rosiers blancs remis en leur première place. Les airs que Ludovic avait aimés, elle les chantait de nouveau. Elle s'appliquait avec dévouement à regravir la pente descendue; mais que la fatigue s'y faisait voir! et quel accablement la surprenait quand elle était seule! Si la durée manquait à ses sentiments, ce n'était pas du moins la sincérité. Quand elle avait promis à Ludovic de l'aimer toujours, c'était de bonne foi; quand elle s'était écriée qu'elle guérirait, sa bouche était franche; mais la conscience seule restait debout au milieu de son premier amour dévasté.

On se souvient que M. de La Faurie était auprès d'elle quand Ludovic partit pour le Chili. L'amitié éprouvée qui l'unissait à Ludovic était un lien qui le rapprochait d'Isabelle. Ensemble, ils parlaient de lui. Lorsque la nouvelle de la catastrophe qui avait fait périr *la Sapho* vint porter le deuil dans la famille de Courseulles, Frédéric fut l'un des premiers qui accouru-

rent. La douleur d'Isabelle l'émut. Trop expansive, trop spontanée pour rien cacher de ses impressions, elle eût des mots qui le touchèrent, des pleurs qui l'attendrirent. Elle était comme fière de porter son deuil; elle montrait sa blessure. Bien certaine qu'il partageait son désespoir, elle le prit pour confident. Ce fut à Frédéric qu'elle raconta tous leurs innocents projets, ce fut lui qu'elle entraîna dans ce voyage qu'elle entreprenait avec une douloureuse exaltation au delà du présent. Elle l'initiait à tous leurs rêves, le faisait assister à toutes ces fêtes mortes avant le matin. Isabelle ne vivait plus que dans un avenir qui ne pouvait plus être; Frédéric l'y suivait complaisamment. Elle ne savait pas se passer de lui, tant il la comprenait. Que d'heures alors ne restaient-ils pas ensemble!

C'était à la campagne que ces longs épanchements les retenaient l'un près de l'autre. Les mêmes horizons que Ludovic avait aimés les enfermaient. Ils suivaient les mêmes sentiers, ils s'asseyaient au pied des mêmes arbres; la même rivière les portait quand ils retournaient auprès de Charles et d'Augustine, à la Gravelotte. Frédéric ne pouvait pas s'empêcher de penser que c'était là un cœur qui savait aimer. Que ses larmes avaient d'éloquence et qu'elles rendaient plus tendres et plus profonds ses yeux pleins de flammes! Isabelle non plus ne se défendait pas de trouver le visage de M. de La Faurie expressif; elle éprouvait un singulier charme dans sa société. Il parlait avec tant de feu de Ludovic! On voyait dans la mâle expression de ses traits nettement accusés, dans la franchise et la profondeur de son regard, quelle âme ferme et solide il avait, et combien devaient être constantes les affections qu'il avait une fois ressenties.

Un jour ils parlèrent d'eux-mêmes, mais en glissant,

et comme tout surpris de trouver un autre nom que celui de Ludovic sur leurs lèvres. Le lendemain, ils y revinrent et s'y attardèrent. Quelque douceur se mêla à leur entretien. Ils remarquèrent plus tard que l'un avait senti ce que l'autre avait éprouvé dans une circonstance dont les plus petits détails leur revinrent à la mémoire. La plus étroite sympathie était éveillée. On parla moins de Ludovic, un peu moins du passé, un peu plus du présent. Isabelle était convaincue que M. de La Faurie rendrait heureuse la femme qu'il choisirait. Quant à Frédéric, il ne croyait pas qu'on pût rencontrer jamais une femme plus intelligente, un cœur plus tendre dans un corps plus gracieux.

Elle s'était reprise d'un goût très-vif pour la musique et chantait souvent. Un jour que M. de La Faurie l'écoutait, elle mit un si grand feu dans son chant, que sa cousine elle-même, plus émue qu'elle n'aurait voulu le laisser paraître, se leva pour l'embrasser. Frédéric était auprès d'elle, la tête entre ses mains.

« Ah ! comment a-t-il pu partir ? » murmura-t-il.

Isabelle l'entendit et s'éloigna. Pendant toute la soirée, elle ne voulut plus chanter et resta rêveuse. Il ne partirait donc pas, lui !

Le lendemain, elle était assise sur un banc qu'elle affectionnait, près de la rivière, abritée derrière un rideau d'arbres. Elle songeait et tenait à la main une baguette de saule avec laquelle elle traçait sur le sable des caractères sans suite. Que de fois n'avait-elle pas écrit ainsi le nom de Ludovic ! Tout à coup elle s'arrêta. Elle venait de lire à ses pieds le nom de Frédéric. Elle se leva toute droite, et, quoique seule, devint toute rouge.

« Frédéric ! » répéta-t-elle.

L'écho de sa propre voix la fit tressaillir ; elle jeta sa baguette et se mit à courir.

Elle oublia ce jour-là d'arroser les deux rosiers blancs.

Vers les derniers jours de l'automne, un visiteur annonça que le bruit courait que M. de La Faurie allait se marier.

« Prends donc garde, tu as inondé ma tapisserie ! » dit Émilie à Isabelle, qui versait une tasse de thé.

Une grande position à l'étranger se rattachait à ce mariage, si grande que M. de La Faurie ne pouvait rien désirer de plus. Isabelle éprouva tout le soir un malaise indéfinissable ; elle avait les mains brûlantes ; elle se montrait par instants d'une gaieté vive, et tombait après dans de longs silences. Tout le monde déclarait que l'ingénieur, à moins d'être fou, ne refuserait pas l'union qui lui était proposée. Isabelle l'affirma plus haut que les autres. Elle ne comprenait même pas qu'il ne fût pas déjà marié et en route. Seulement, la personne qui avait apporté cette nouvelle lui semblait horrible ; elle l'exécrait.

M. de La Faurie, qui dînait à Nevers, chez le préfet, revint un peu tard. Il n'y avait plus que le cercle de la famille aux Mignons et deux ou trois voisins. On lui parla de cette histoire de voyage.

« A présent, jamais ! s'écria-t-il.

— Mais ce mariage ? reprit un curieux.

— Ah ! vous ne l'avez pas cru ! » ajouta Frédéric en regardant Isabelle.

Mlle d'Ervillers se sentit défaillir et tomba sur une chaise. Elle avait des envies de pleurer et ne s'était jamais sentie si heureuse. Pour échapper à un trouble qu'elle craignait de laisser voir, elle sortit. Frédéric quitta le salon un instant après, et la rencontra qui exposait son front nu à l'air froid de la nuit.

« Me pardonnerez-vous ? dit-il ; voilà si longtemps que je lutte !

— Ah! qui me pardonnera, moi? » répondit-elle.

Ce soir-là, M. de Lesparetz rentra dans son cabinet pour écrire au baron Monestiers, avec lequel il était toujours en correspondance; sa lettre se terminait par ces mots :

« Je crois bien que je n'aurai pas à m'occuper d'un mari pour Isabelle à mon retour à Paris. Veuillez seulement vous informer si réellement, comme on l'assure ici, M. de La Faurie entrera dans la nouvelle combinaison des chemins de fer du Midi. »

Isabelle ne partageait pas, tant s'en faut, la quiétude de son tuteur : elle était troublée, agitée; elle ne s'abandonnait pas sans secousses et sans de secrets reproches au nouveau sentiment qui la dominait. Elle pensait constamment à Ludovic, et, par un retour singulier du cœur, elle était plus émue à son souvenir depuis qu'elle en aimait un autre. Ce même trouble et cette agitation, Frédéric les éprouvait aussi. Il se sentait coupable envers la mémoire de Ludovic, et il aurait voulu que son ami lui eût laissé un devoir difficile à remplir pour racheter sa faute.

Après cette explosion de douleur qui marqua la messe du bout de l'an, explosion dans laquelle le remords entrait pour quelque chose de la part d'Isabelle, on sait que le retour inespéré de Ludovic fut salué par un élan spontané de tendresse. On ne vit rien, on ne comprit rien, sinon qu'il était vivant. Cela suffisait. C'était le frère, c'était l'ami, c'était lui! Puis Isabelle se souvint qu'elle était engagée, puis elle devina qu'elle était aimée comme autrefois, et un grand déchirement se fit dans son cœur. Frédéric en sentit la secousse. Ce qui se passait en lui l'aidait à comprendre ce qui se passait en elle. Il s'imposa comme un devoir de s'effacer pour lui laisser l'entière liberté de disposer d'elle-même, et il

partit sans avoir eu aucune explication avec Mlle d'Ervillers. Elle ne se méprit pas sur le sens de cette réserve ; mais, pas plus que lui, elle n'avait couru au-devant d'un entretien qui ne pouvait avoir d'autre conséquence que de les attendrir en leur faisant voir toute la difficulté de leur situation.

Peu de jours après son arrivée aux Mignons, Isabelle reçut une lettre de Frédéric. Il la connaissait assez, disait-il, pour être assuré qu'elle ne ferait rien que de juste. Il se soumettait donc d'avance à tous les sacrifices que sa conscience commanderait ; si durs, si douloureux qu'ils fussent, il se montrerait digne d'elle en les acceptant.

Émilie trouva Isabelle lisant et relisant cette lettre, qu'elle ne voyait plus qu'au travers d'un voile de larmes.

« Que faut-il que je fasse ? » dit-elle.

Émilie n'avait pas parlé jusqu'alors, bien que les combats qui tourmentaient le cœur de sa cousine ne lui eussent pas échappé. Interrogée, elle n'hésita pas.

« Ton devoir, » dit-elle.

Quand Ludovic se présenta aux Mignons, Isabelle était donc décidée. Sincère dans sa résolution comme l'était Frédéric, elle y mit tout le courage et tout le dévouement d'un cœur où tout était excessif, la tendresse comme le chagrin, l'espoir comme le regret. Leur première rencontre la bouleversa. Vingt fois son secret, ce secret qu'il connaissait, faillit s'échapper de ses lèvres. Mais pouvait-elle dire à celui que la mort semblait avoir rendu, et qui vivait pour elle : « Non, je ne vous aime plus !... »

Elle appliqua, dès lors, tous ses soins à tromper celui qu'elle n'aurait jamais voulu tromper ; elle s'habitua à sourire quand il paraissait, à marcher à sa rencontre aux heures où il avait coutume de venir, à lui laisser

croire qu'il reconquérait ce cœur d'où son souvenir n'avait jamais été banni. Elle fut attentive à ses moindres paroles, et fit disparaître tous ces objets d'une époque à laquelle elle s'efforçait de ne plus penser : dessins commencés ensemble, romances qu'on avait essayées, bagatelles qui rappelaient des dates chères et condamnées.

Pour être plus sûre de n'y plus revenir, elle emporta tous ces trésors dans sa chambre, et un soir, après les avoir un à un contemplés lentement avec des frémissements au bout des doigts et la gorge serrée, elle les jeta tout d'un coup dans la cheminée, où petillait un grand feu. Quand la flamme mordit les quelques billets qu'elle avait reçus de Frédéric, une petite boîte qu'il lui avait donnée pour sa fête, un éventail qu'il avait acheté dans une foire de village, un jour d'été, elle ferma les yeux. Lorsqu'elle les rouvrit, il ne restait plus que des cendres de ces reliques. Elle fondit en larmes. C'était comme si tous ses rêves avaient été brûlés. Le lendemain, on fut effrayé de sa pâleur.

« C'est une nuit d'insomnie, dit-elle ; je n'en aurai plus de pareilles. »

Elle s'assit à côté de Ludovic, et lui tendit la main.

« Vous ne savez pas à quel point vous m'êtes cher ! » reprit-elle.

A partir de ce moment, Isabelle devint pour lui comme une sœur pour son frère malade, ne permettant pas à son cœur de frémir, à ses paupières de s'humecter, à son front de pâlir ; elle était en continuel éveil sur elle-même. Ludovic, qui l'observait avec anxiété, se laissait prendre quelquefois à ce semblant de tendresse ; ce n'était pas certainement encore ce qu'il avait perdu, mais c'était comme une aurore après la nuit : le jour viendrait peut-être. Il se cramponna à cet espoir avec la force d'un chasseur qu'une racine, saisie par hasard,

suspend au-dessus de l'abîme. Il parut moins triste. Son amour trouva des paroles d'une douceur pénétrante, d'une vie et d'un mouvement où l'on sentait la plénitude de son cœur. Isabelle l'écoutait avec un attendrissement profond et croyait quelquefois que l'avenir lui rendrait l'émotion des jours éteints; mais si dans ce moment on fût venu lui dire tout à coup que M. de La Faurie renonçait à elle, Isabelle serait morte de désespoir.

Malgré le bonheur qu'il éprouvait à s'aveugler, il y avait des heures où Ludovic ne s'y méprenait pas. Un mot, un regard, moins que cela même, l'inflexion de la voix, un rapide frisson, un mouvement des lèvres, un soupir inachevé, une rougeur subite, renversaient en une seconde l'œuvre de plusieurs jours. Le doute revenait, et avec le doute toutes les angoisses dans lesquelles il avait vécu depuis sa conversation fatale avec Léon Dubreuil.

Jean, le passeur qui portait d'une rive à l'autre les habitants des Mignons et de la Gravelotte, ne s'y trompait pas non plus.

« J'ai d'abord passé le blond, disait-il; après, j'ai passé le brun; à présent, voilà que je repasse le blond, mais ce n'est plus la même chose. On ne rit guère dans ma barque! »

Sur ces entrefaites, une lettre arriva aux Mignons, qui mit M. de Lesparetz dans une grande perplexité. Le baron Monestiers, en lui faisant part du projet qu'il avait de passer prochainement quelques jours dans le Nivernais, lui annonçait que M. Jules Raimond, ruiné par de fausses spéculations, avait été contraint de se démettre de ses fonctions toutes nouvelles d'administrateur de la grande compagnie industrielle dans laquelle il était entré. C'était un mari perdu. Comme il achevait la lecture de cette lettre, il aperçut Ludovic

qui se promenait sur la terrasse. Innocemment, le maître de forges ne put pas s'empêcher de penser qu'il aurait aussi bien fait de ne pas revenir. On ne trouvait pas tous les jours des gendres comme Charles, tout prêts à ne pas regarder au chiffre de la dot et disposés à remettre à leur beau-père le plus clair de leur fortune, intelligents d'ailleurs, probes et actifs. Ce n'est pas que les prétendants manquassent pour Mlle de Lesparets, qu'on savait riche ; avocats, propriétaires, magistrats, banquiers, se mettaient à l'envi sur les rangs, et le député n'aurait eu qu'à choisir entre tous. Mais, entre tous, aucun ne réunissait les qualités qu'il trouvait ensemble chez son voisin. Leurs terres n'étaient séparées que par la rivière ; un bois qui dépendait de la Gravelotte côtoyait même un grand pré qui appartenait aux Mignons ; confondus en un seul domaine, les deux propriétés devenaient l'une des plus considérables du département ; Charles avait l'humeur facile et ne tenait pas à toucher en bons coupons de rentes ou en bel argent comptant la dot d'Émilie ; il avait prouvé même que son désir était de confier le soin de ses intérêts personnels à M. de Lesparetz ; il avait une parenté honorable et d'excellentes relations ; en outre, il jouissait de la particule, et si, en vue de certains avantages particuliers, le maître de forges pouvait se montrer disposé à y renoncer pour sa fille, il estimait cependant que c'était quelque chose. Cela fait bien sur une carte de visite et peut ouvrir certains salons.

M. de Lesparetz avait remarqué dans sa longue carrière que les huissiers des différents ministères et de toutes les administrations publiques se montraient plus souples et plus complaisants en face d'un inconnu dont la carte est armée d'une particule. C'est encore ce qui supplée le mieux le ruban rouge.

Et puis, M. de Lesparetz n'oubliait pas que Charles avait toutes les sympathies d'Émilie. C'était encore une considération.

A mesure qu'il tournait davantage cette question dans son esprit, il estimait de plus en plus que le retour de Ludovic était inopportun et inutile. C'était un fait sans cause, un résultat sans raison d'être. Malheureusement, on ne pouvait pas le supprimer. Il fallait renoncer à Charles ou tourner la difficulté.

Le baron Monestiers arriva un peu plus tôt qu'il ne l'avait promis. Un projet de loi qui était à l'étude exigeait, disait-il, qu'il prît connaissance de l'état de l'industrie métallurgique dans la Nièvre ; en réalité, il venait sonder le député sur la question du mariage d'Émilie. Il ne fallait pas exposer Adolphe à un échec. Une conversation le mit bientôt au courant des affaires de la famille. La résolution de Mlle de Lesparetz, dont il connaissait le caractère, le fit réfléchir ; il y vit un obstacle sérieux à ses desseins. Ce que le père n'avait pas obtenu, il ne l'obtiendrait certainement pas. Quant à entreprendre de décider Charles à dégager la parole d'Émilie, c'était à quoi il ne fallait pas songer. Il était donc inutile de penser à marier Adolphe avec la jeune héritière des Mignons.

Ainsi que le maître de forges, le baron fut amené à conclure de cet ensemble de faits que la présence de Ludovic ne servait personne et gênait tout le monde.

La famille de Courseulles passa la soirée aux Mignons. Un entretien qu'il eut avec Augustine acheva d'augmenter les regrets de M. Monestiers, en lui faisant voir que c'était là précisément la femme qu'il fallait à son fils. Comme on achevait de dîner, elle lui prit le bras la première, et le conduisit dans l'embrasure d'une fenêtre qui faisait balcon sur la campagne.

« Pas de phrases ! dit-elle ; je ne dois plus compter sur Adolphe. Il m'a écrit ; la résistance vient de vous.... Mais je vous approuve ; mère de famille, j'aurais agi comme vous l'avez fait. »

Le regard d'Augustine ne laissait point de doute sur sa sincérité.

Le baron, qui se connaissait en physionomies, comprit qu'avec cette singulière fille il ne fallait pas user de finesse.

« Adolphe n'a pas de fortune, dit-il.

— Je m'en doutais, et il lui en faut dans la carrière où vous l'avez poussé.... Je regrette de n'en avoir pas à lui offrir.... Je crois sentir en moi les qualités qui lui manquent. Il a le liant et la douceur ; j'ai la persévérance et la décision ; je l'aurais complété.

— C'est vrai, dit le baron entraîné par cette netteté d'appréciation. Mais que deviendrait un secrétaire d'ambassade ayant une femme et sept ou huit mille francs de rente seulement ? De si minces revenus et les émoluments de sa place seraient-ils suffisants pour faire figure à Londres ou à Saint-Pétersbourg ?

— Aussi, je n'insiste plus.... Il ne faut pas noyer votre fils dans un sot mariage. A présent que tout est rompu, je puis bien vous l'avouer, j'ai mieux que les qualités dont je vous parlais tout à l'heure : j'ai de l'ambition.... me comprenez-vous ?

— Ce qui veut dire que mon fils n'en a pas ?

— Justement. »

Il y eut un moment de silence. Le baron regarda Augustine pour lire au fond de ses yeux. Tant de pénétration l'étonnait. Cette franchise et cette intelligence la grandissaient d'une coudée. C'était bien décidément la bru qu'il rêvait.

« Sachant tout cela, pourquoi, avec les six ou sept

cent mille francs bien nets que vous aviez, vouliez-vous de mon fils? reprit-il.

— Si je vous disais que je l'aimais, me croiriez-vous?

— Presque; il est beau, et vous êtes femme.

— Ce n'est pas seulement cela. J'ai une pauvreté relative, et j'ai grandi dans le luxe et le plus grand monde; quand j'ai compris que l'air que je respirais allait me manquer, j'en ai eu un besoin plus vif. J'ai voulu monter d'autant plus haut que j'étais retenue plus en bas par la fortune. C'est illogique, mais c'est vrai. Ma dot me condamnait à un négociant de second ordre, à un médecin, à un juge de sous-préfecture, à quelque gentillâtre de province : c'était déchoir. Pour aller loin, Adolphe a toutes les conditions extérieures, tous les avantages de l'apparence et de l'éducation. C'est beaucoup déjà; mais le ressort lui manque. Quelque chose me dit que je suis ce ressort. Il est de plein droit dans cette société élégante, fastueuse, où sont l'influence et la domination, et où je veux me maintenir. Dirigé par une main habile et intéressée à son succès, il peut prétendre à tout. Or, ce que j'ai vu du monde où l'on m'a conduite dès ma plus tendre jeunesse me fait supposer que les femmes ont, en diplomatie, une part prépondérante qui échappe à l'analyse. Cela m'a suffi, et cela vous explique pourquoi j'avais accepté votre fils.

— Ah! pourquoi faut-il que Ludovic soit revenu! dit le baron.

— Il y a des bonheurs qui sont des malheurs, » murmura Augustine.

XIV

Le résultat de l'entretien qu'il avait eu avec Mlle de Courseulles fut de porter le baron à chercher si quelque circonstance fortuite ne permettrait pas de remettre les choses en l'état où elles étaient avant le retour de Ludovic. Dans son admiration pour l'associée que le hasard lui avait fait rencontrer, il aurait, au besoin, sacrifié une centaine de mille francs sur la dot. Guidée par ces deux intelligences et ces deux volontés alliées, où la fortune de son fils n'irait-elle pas? Une ambassade n'était plus impossible; la richesse s'y ajoutait naturellement dans un temps où tout sert de levier pour la conquérir, et il prenait sa large part de ces délices. Dès lors sa tactique lui commanda de montrer les plus tendres égards à Mlle de Courseulles et d'en parler comme d'une personne accomplie. Son langage, qui lui ménagea un rapprochement avec Mme de Champeau, par laquelle il eut connaissance des premiers projets de Ludovic, lui permit aussi d'attendre l'occasion de frapper un grand coup. On pouvait espérer beaucoup d'un moment d'élan habilement préparé. Le baron était d'avis, en toutes choses, que les affaires ne sont désespérées que lorsqu'elles sont perdues.

Charles se rencontra un matin avec M. Monestiers dans le cabinet de M. de Lesparets. Le maître de forges lui laissa voir une bienveillance extrême; le regret de leur rupture perçait dans toutes ses paroles. Il avait pour lui tous les sentiments d'un père. Pourquoi fallait-il que les exigences de son industrie ne lui

permissent pas d'en accepter le nom! Charles ne prit plus la peine de cacher son chagrin. Il ne pouvait se défendre d'éprouver pour Mlle de Lesparetz un attachement dont la certitude de ne la posséder jamais n'avait diminué l'étendue.

Le baron regardait par la fenêtre.

« Il ne m'appartient pas, dit-il alors, de blâmer votre frère; mais je ne comprends pas comment, voyant votre affliction, il ne fait rien pour vous tirer d'embarras.

— Et que voulez-vous qu'il fasse? demanda Charles.

— Je ne sais pas, dit à son tour M. Monestiers; mais ce qu'il y a de certain, c'est que vous souffrez d'une situation dont vous n'êtes pas responsable.

— Je n'ai pas le droit d'en accuser Ludovic.

— Ce n'est pas ici une question de droit, c'est une question de fait. »

M. de Lesparetz fit un mouvement de tête affirmatif, et Charles se tut. Au bout d'un instant, le baron reprit la parole.

Il ne savait pas s'il était le seul à avoir fait cette remarque; mais il lui semblait que Ludovic était singulièrement changé au moral depuis son retour. Ce n'était plus l'homme des anciens jours, ouvert, généreux, facile, et tout prêt à venir en aide à ceux qu'il aimait. Le baron n'avait certainement nulle envie de se plaindre du procédé violent par lequel Ludovic avait mis un empêchement si brusque à ce que M. Maréchal et sa fille Antoinette s'établissent au Bocage, où peut-être, par convenance et par amitié pour Augustine, il aurait pu leur permettre de passer un mois; mais enfin il trouvait ce procédé singulier, sans que rien en justifiât la rigueur. De telles habitudes étaient bien faites pour lasser l'affection la mieux enracinée. Elles étonnaient d'autant plus qu'elles venaient d'un

homme qui ne s'était jamais montré sous cet aspect. Le baron n'avait pas qualité pour débattre une question de droit; mais un jurisconsulte ne serait peut-être pas d'avis que, par le seul fait de son retour, lorsque surtout les formalités légales avaient été remplies pour constater son absence, Ludovic dût être remis en possession de ce qu'il avait librement donné. Certes, personne ne blâmerait Charles et Augustine de l'empressement généreux avec lequel ils s'étaient dépouillés pour leur frère; mais son devoir, à lui, eût été peut-être de reconnaître ce dévouement par plus d'abandon. En somme, il y avait eu des intérêts lésés. Il y avait donc lieu à indemnité.

Charles se récria.

« Permettez, reprit le baron, je ne discute pas, je cause. »

Il se plaça de nouveau sur le terrain du droit légal, sur le terrain du Code civil. Il y avait, en l'espèce, matière à consultation; il le croyait; d'ailleurs, il ne conseillait rien. Au moment de son départ de Paris, un procès, qui venait de se dénouer en cour d'assises, avait fort ému la ville. Un homme qu'on croyait mort en Afrique était revenu soudain. Il avait été retenu en captivité par les Arabes du grand désert, disait-il; il était porteur de divers papiers qui avaient appartenu au défunt, et son identité semblait péremptoirement établie. On l'accueillit dans plusieurs maisons. Cependant, quelques indices firent naître certains doutes qu'un ami de la famille voulut éclaircir. Une instruction avait été secrètement commencée, des témoignages furent réunis, et l'affaire, amenée devant les tribunaux, avait donné la preuve qu'on avait été dupé par un de ces hardis aventuriers qui ne reculent devant aucun moyen pour s'approprier le bien d'autrui. Jamais rôle

n'avait été mieux joué. Une ressemblance bizarre l'y avait aidé. L'aventurier paraissait seulement un peu plus grand que celui dont il prenait le nom.

« Notre Ludovic, au contraire, me paraît plus petit que l'ancien, » dit M. de Lesparetz, fort occupé à classer des bordereaux.

Il y a certains mots qui sonnent dans une conversation comme un coup de marteau sur un timbre. Le cœur en est frappé plus encore que l'oreille. Charles se leva; il avait chaud partout.

« Quelle folie! reprit le baron. Bien des personnes qui ont causé avec lui le trouvent en tout semblable à l'autre.... avec quelque chose de singulier dans la physionomie qu'on ne s'explique pas. »

Charles quitta le cabinet de M. de Lesparetz dans un trouble inexprimable. Il n'était plus maître de sa pensée. Quand il revit Ludovic, il le regarda avec une attention si soutenue et si anxieuse, que son frère lui en fit la remarque.

« Qu'as-tu donc à m'examiner? » dit-il.

— Rien, » répondit vivement Charles, qui rougit.

La chimie enseigne qu'il ne faut qu'une goutte de certains poisons pour altérer la pureté d'un vase plein d'eau. Pour ouvrir le cœur à toutes les mauvaises pensées, il ne faut souvent qu'un mot. Ce mot avait été dit: l'esprit de Charles en était obsédé; il ne dépendait plus de lui de chasser le doute. Malgré lui, il voyait en Ludovic moins un frère qu'un ennemi, et il roulait cette pensée en tous lieux. Le baron n'eut garde de revenir sur leur entretien; il se contentait d'avoir ouvert la porte au soupçon. Parfois seulement il glissait dans la conversation de ces insinuations qui entraient dans l'esprit de Charles comme des flèches et n'en sortaient plus. Un soir, M. Monestiers ne répondit pas à Lu-

dovic, qui lui adressait la parole. Interpellé de nouveau :

« Pardon, dit-il, je ne reconnaissais pas votre voix. »

Le lendemain Charles prit la route de Nevers à cheval, sans bien se rendre compte de ce qu'il allait faire. Une idée fixe le tourmentait. Il trottait fort vite. Il vit de loin son frère qui traversait la rivière dans la barque de Jean.

« C'est vrai qu'il est plus petit, » dit-il.

Quand il fut à Nevers, il entra chez un avoué qu'il savait fort habile et que tout le monde consultait dans les occasions épineuses.

« Donnez-moi une heure, j'ai à vous parler, » dit-il.

Ils passèrent ensemble dans une pièce où les clercs de l'étude avaient ordre de ne jamais déranger leur patron.

« C'est ici un confessionnal, » dit maître Jarpin.

Charles avait pris des notes sur des points de fait, et rédigé en quelque sorte un mémoire sur la situation particulière de Ludovic. Après avoir, en quelques mots embarrassés, expliqué le motif de sa visite, il tira les papiers de sa poche et les posa sur le bureau de l'avoué. Le cœur lui battait.

« Voilà qui vous mettra plus au fait de la question, » dit-il.

M. Jarpin prit les papiers et les parcourut silencieusement. A mesure qu'il lisait, il semblait opiner par de petits mouvements de tête approbatifs. Ses yeux s'animaient. Le vieux procureur, fort expert en chicane, flairait dans ces documents un procès long, plantureux, productif et fertile en incidents.

« C'est fort bien, dit-il; le mémoire est clair et les faits me semblent présentés dans un ordre logique; permettez-moi d'en causer plus longuement avec vous. »

M. Jarpin croisa ses jambes l'une sur l'autre, et, ne quittant pas de l'œil les notes rédigées par Charles, lui posa une série de questions sur les circonstances qui avaient précédé, accompagné et suivi le voyage de Ludovic. Il voulait avoir des détails précis sur les différences qu'on avait signalées dans ses habitudes, et demanda une copie authentique du testament qu'il avait laissé. A mesure que Charles répondait, M. Jarpin écrivait quelques mots sur des carrés de papier.

« Vous dites que M. Ludovic de Courseulles, ou la personne qui usurpe son nom, reprit-il, n'a en sa possession ni portefeuille, ni passe-port, ni lettre, ni pièce d'aucune sorte enfin, que votre frère ait eue entre ses mains au moment de son départ et qui soit de nature à constater son identité?

— Rien, monsieur, répondit Charles.

— Aucun autre individu, marin ou passager, n'a survécu au naufrage de *la Sapho?*

— Aucun, si ce n'est deux matelots recueillis en mer flottant sur une pièce de bois. Tous deux sont morts depuis des suites de leurs fatigues.

— Bon! Donc, il a été constaté que le navire avait péri corps et biens?

—C'est ce qui résulte d'un rapport déposé par un baleinier américain, qui a vu les débris du bâtiment anglais sur le récif contre lequel la tempête l'avait jeté.

— Très-bien. On peut supposer dès lors qu'un chevalier d'industrie a joué le rôle du défunt. Il faut mettre le prétendu Ludovic de Courseulles en demeure de prouver son état civil. Nous demanderons une enquête. Vous affirmez que la personne mise en possession des biens de feu votre frère est plus petite? »

Charles toussa.

« Je le crois, dit-il d'une voix faible.

— Avez-vous d'autres témoignages qui corroborent le vôtre ?

— Une personne de notre intimité a fait la même remarque.

— Nous la ferons citer. »

M. Jarpin paraissait fort satisfait. Il se frotta les mains.

« Belle affaire ! murmura-t-il... Une plainte en usurpation de nom et supposition d'état sera déposée au parquet du procureur impérial... Je prendrai soin de la rédiger moi-même... Vous serez content des conclusions. S'il y a doute, nous arriverons toujours à une transaction utile. Mlle de Courseulles, votre sœur, héritière comme vous des biens de M. Ludovic, paraît-elle en son nom dans la cause ? »

Charles avait la gorge sèche.

« Elle agira en tout comme moi, dit-il avec effort.

— Bien ! elle aura soin, dans ce cas, de vous délivrer une procuration... à moins qu'elle ne soit majeure ou émancipée et qu'elle ne comparaisse en personne. »

De petites gouttes de sueur froide perlaient sur le front de Charles. M. Jarpin se leva pour chercher dans la pièce voisine un arrêt de la cour de cassation qui avait trait à une affaire analogue.

« J'y trouverai des indications sur la marche à suivre, dit-il ; attendez-moi. »

Resté seul, Charles eut un mouvement subit de honte.

« Ah ! c'est odieux ! » s'écria-t-il, comme enlevé par l'impulsion de sa conscience.

Il prit à la hâte les divers papiers qu'il avait communiqués à M. Jarpin, les glissa dans sa poche, et sortit précipitamment sans attendre le retour de l'avoué.

Son cheval était à la porte ; il sauta dessus et courut

ventre à terre jusqu'à la Gravelotte sans retourner la tête.

Dans la journée, étant auprès de sa sœur et de Mme de Champeau, il leur raconta ce qu'il avait fait. Augustine tendit l'oreille.

« J'étais fou, je crois, dit-il; croiriez-vous que j'avais rédigé des notes sur cette monstrueuse affaire? Voyez. »

Il jeta sur la table les papiers qu'il avait rapportés de chez M. Jarpin. Mlle de Courseulles les prit sans affectation.

« Je ne sais quel démon me poussait, reprit-il; le chagrin de perdre Émilie, sans doute.... Je n'ai respiré librement qu'en revoyant les toits de la Gravelotte.... Tiens, tu jetteras tous ces horribles papiers au feu.

— Oui, » dit Augustine.

Mme de Champeau se pencha au-dessus de son épaule pour les parcourir.

« Que pensait M. Jarpin de cette affaire? reprit Augustine négligemment.

— Oh! un procureur! Il y voyait matière à un long procès. Il m'a accablé de questions qui me donnent le frisson quand j'y pense. Et j'ai eu la lâcheté de répondre! Il y a des heures où l'on a l'esprit tout plein de choses perverses! Quand l'accès est passé, on a horreur de soi. »

Augustine haussa les épaules en souriant.

« Tu donnes à tout cela plus d'importance que ça ne vaut; va prendre l'air, ça te remettra, » reprit-elle.

Charles sortit, et sa sœur poussa tous les papiers dans un tiroir.

La contrainte que s'imposait Isabelle épuisait ses forces. Elle dépérissait à vue d'œil. A mesure que son mal augmentait, elle avait des attentions plus délicates pour Ludovic; mais le sentiment farouche de jalousie

qui s'était emparé de Ludovic le rendait plus habile à pénétrer le mobile des actions de Mlle d'Ervillers. Comme toutes les victimes de cette maladie mentale, il creusait et analysait toute parole, tout geste, tout mouvement, jusqu'à ce qu'il y eût trouvé une occasion de souffrir. La gaieté, la tristesse, tout, jusqu'au silence, était matière à interprétation. Les tortures qu'il endurait, en se heurtant à toute heure contre un souvenir d'autant plus impérieux qu'on le combattait davantage, il les faisait en partie, et par contre-coup, supporter à Isabelle. La justice, l'impartialité de son caractère, en étaient altérées; il avait perdu son égalité d'humeur et se montrait irritable et susceptible. Souvent il pressait Isabelle de fixer l'époque de leur mariage; quand elle hésitait, il répliquait avec une amertume qui amenait des larmes sur les joues de sa fiancée: alors il lui demandait pardon et lui jurait de se soumettre à sa volonté, quitte à recommencer le lendemain.

Cette situation, si tendue déjà et dans laquelle ils se débattaient l'un et l'autre comme sur un lit d'épines, était aggravée encore par des influences étrangères. M. Maréchal et sa fille Antoinette étaient arrivés aux Mignons peu de temps après le baron Monestiers. La fille, pâle, lymphatique, avec des yeux d'un bleu clair et froid, les mains maigres, les épaules osseuses, les cheveux pauvres et fauves, le teint boursouflé, se croyait une princesse parce qu'elle avait été demandée en mariage par tous les hobereaux du Loiret, où son père avait ses propriétés.

L'offense que Ludovic lui avait faite à propos du Bocage, où elle avait compté passer la belle saison, lui parut le plus grand des crimes, et, nourrie par une tante dans toutes les petites passions, les rancunes

étroites, les haines mesquines d'une sous-préfecture, elle ne le lui avait pas pardonné.

Le père glorieux partageait ce ressentiment. On l'avait congédié ; on l'avait mis à la porte, lui, l'homme le plus considérable du département, qui ne payait pas moins de dix mille francs de contributions directes! Le devoir de Ludovic, s'il eût eu le sentiment des convenances, eût été de le remercier d'avoir bien voulu accepter un pied-à-terre dans une bicoque. M. et Mlle Maréchal se rencontraient donc dans le même besoin de représailles. Elles ne se firent pas attendre.

Les femmes ont un désir singulier de connaître l'opinion de leurs amies à l'endroit des personnes qui les intéressent. Quand on ne leur en parle pas, elles interrogent. On dirait que la plupart d'entre elles ont une certaine méfiance de leur jugement personnel. Elles cherchent partout une sanction. Émilie, qui ne permettait pas à ses sentiments intimes de franchir la limite de régularité et de convenance où elle les renfermait, n'avait pas au même degré ce besoin d'approbation. L'enthousiasme d'Isabelle, au contraire, en avait soif. Antoinette, mise au courant de la situation que le retour de M. de Courseulles avait faite à Mlle d'Ervillers, engagée alors à Frédéric, fit la moue la première fois que Ludovic lui fut présenté.

« C'est donc là le voyageur? dit-elle en se penchant à l'oreille d'Isabelle.

— Oui.

— Ah!... On m'avait dit qu'il était distingué. »

Ce soir-là, Isabelle fut autant mécontente d'elle-même que de Ludovic.

Entre trois jeunes filles réunies sous le même toit, l'échange des impressions est de tous les jours, de

toutes les heures. La promenade, la broderie, le mouvement de l'aiguille qui invite aux épanchements dans de longs tête-à-tête, ce moment qui précède le coucher et durant lequel il semble que l'esprit, excité par le travail et l'animation du jour, s'ouvre aux confidences, tout concourait pour rendre les conversations intimes et fréquentes. Antoinette n'épargnait pas Ludovic : réticences, allusions, questions perfides, étonnements naïfs, elle employait toutes les armes avec cette habileté profonde que les femmes sucent avec le lait maternel. Elle avait le sentiment qu'elle déplaisait à M. de Courseulles, et, à défaut d'autre motif, cela suffisait à la rendre implacable dans son agression.

Cette manœuvre de tous les instants était aidée par l'humeur inégale de Ludovic, qui aimait trop pour être adroit; elle agissait sur le cœur endolori d'Isabelle, comme une eau active qui mine un rocher friable. Chaque jour il s'en détachait quelque chose. Sa pensée se retournait avec plus d'angoisse vers M. de La Faurie. Accepter en plein le sacrifice qu'il lui faisait, n'était-ce pas de l'ingratitude?

On ne riait pas non plus à la Gravelotte. Augustine passait la plus longue partie de ses journées dans la chambre de Mme de Champeau, dont les aveugles consolations l'aigrissaient. Charles trompait la lassitude et l'épuisement de son cœur par la fatigue du corps. Il montait à cheval dès la première lueur du jour et courait jusqu'au soir dans la campagne. Les repas, seuls moments où l'on fût ensemble, étaient tristes; on ne parlait pas ou l'on parlait de riens. Chacun avait grand soin d'éviter la question qui lui était personnelle; mais, trop souvent, un mot dit au hasard la réveillait. Il y avait alors comme un frisson autour de la table. Germain était morne; il répondait par monosyllabes. Il

n'avait de souvenirs que pour ses douze cents francs qu'il pleurait tous les jours. Les moindres actions de Ludovic étaient interprétées à mal, grossies, dénaturées et colportées de l'office au salon et du salon à l'office. Chaque domestique était franchement un espion et un ennemi à l'affût du plus petit mot, où l'on ne manquait pas de voir un crime. Quelque chose de ces commentaires venimeux passait de la Gravelotte aux Mignons, où Mlle Maréchal se chargeait d'en instruire Isabelle. La solitude et le vide se faisaient autour de Ludovic. On ne voyait d'êtres heureux au château, où tant de joie avait demeuré jadis, que Pascal et Phanor.

Le vieux garde avait une cabane à lui dans le pays. Après qu'il eut quitté le Bocage, il s'y était retiré; il attendait pour retourner à Carrière-sous-Bois que Ludovic rentrât à Paris. Pascal, à qui Ludovic n'avait laissé qu'un fusil de chasse en souvenir, et Phanor, qui lui rendait visite fréquemment, vivaient en plein contentement, gais, joyeux et sans nul souci. Leur seul regret à tous deux était que le temps de la chasse fût encore éloigné.

XV

Une certaine intimité s'était établie entre Augustine et M. Monestiers, à la suite de l'entretien qu'ils avaient eu ensemble. Le baron lui parlait plus volontiers qu'à d'autres aux Mignons, et ne manquait pas de l'aller voir souvent à la Gravelotte. Quelquefois il l'appelait familièrement le petit ministre. Un matin, elle lui prit le bras et l'entraîna dans le jardin.

« Est-ce une conférence? dit-il en souriant.

— Vous allez voir, » répondit-elle d'un air tranquille.

Quand ils furent sous l'ombre des marronniers, elle le regarda du coin de l'œil.

« Vous pensez à mon amie Antoinette pour votre fils Adolphe, » reprit-elle.

Malgré son assurance ordinaire, M. Menestiers rougit.

« Qu'est-ce qui vous fait croire cela? dit-il.

— C'est que vous avez renoncé à Mlle de Lesparetz.

— Vous êtes un démon! s'écria le directeur.

— Merci, dit-elle, je vois que vous m'estimez assez pour ne plus prendre la peine de dissimuler. »

Puis, haussant les épaules à demi :

« Un démon! reprit-elle; non pas, mais une fille pauvre, qui n'a jamais eu beaucoup d'illusions, ce qui lui a permis de tout observer et de tout comprendre. Donc, maintenant que vous tournez vos visées sur Mlle Maréchal, qu'espérez-vous de ce côté-là?

— Hum! c'est difficile à dire.

— Le père est muet?

— Ou du moins il ne parle guère. Si Adolphe était un autre homme, il s'attaquerait franchement à la fille et en six semaines il lui tournerait la tête. Elle n'a vu que des sots dans sa petite ville.... Elle fait semblant d'aimer la poésie; il la griserait de petits vers.

— Que vous vous chargeriez de lui fournir à tant la douzaine, bons ou mauvais?

— Sans doute.

— Mais je suis là, et ça vous gêne.

— Vous ne me croiriez pas si je vous disais le contraire. »

Augustine salua gaiement.

« Écoutez, reprit-elle, la campagne ne me paraît pas aisée. Votre corps d'armée ne donnera pas franchement. De plus, je crois que ma chère rivale, un peu sotte, entre nous, borne son ambition à promener ses grands pieds dans un hôtel tout en or. Laissez-lui épouser un banquier ou un agent de change. Elle ferait maigre figure dans les cours.

— Et vous pensez que Mlle de Courseulles y serait mieux placée?

— Franchement, oui.

— Eh! cher petit ministre, votre opinion est la mienne; mais on ne va pas en tels lieux en robes de mérinos!

— Fiez-vous à mon goût pour n'y paraître jamais en si mince toilette.

— Alors, concluez.

— Donnez-moi quelque chose comme trois mois, et, si je ne suis pas l'Augustine de l'an passé, je rends la première sa parole à votre fils. »

Le baron prit dans sa main celle de Mlle de Courseulles.

« C'est convenu, dit-il; et, si vous réussissez, je mets mon fils au défi de vous aimer plus que moi. »

Dès ce moment, l'attitude d'Augustine vis-à-vis de Ludovic changea. Cette amitié et cette confiance qu'elle lui avait montrées autrefois se réveillèrent; elle l'entoura de menues prévenances et de ces câlineries qui fondent les glaces et les aspérités du cœur. Elle devint sa compagne quand il s'abandonnait à de longues promenades. Elle entrait dans sa tristesse et semblait s'oublier elle-même pour lui rendre le poids de la vie moins lourd. Elle ne se lassait pas d'entendre les longs récits qu'il lui faisait de ses conversations avec Isabelle, de ses

heures d'espoir, de ses jours de crainte, avec cette intempérance de langue et ce feu particuliers à toutes les âmes dominées par une idée fixe, et qui rendent si pénible le métier de confident. Jamais un mot qui eût trait à son propre abandon. Elle avait en apparence le stoïcisme de la résignation. Seulement, un soir que son frère était plus amer et plus violent dans l'expression de son chagrin :

« Ah! dit-elle avec élan, si j'avais pu être heureuse, je ne me consolerais jamais de mon bonheur en te voyant si malheureux! »

Il la regarda.

« Tu l'aimes donc toujours? reprit-il.

— T'ai-je demandé si tu aimais Isabelle? répliqua Augustine avec une nuance de fierté.

— Et lui?

— Adolphe! j'aurais presque voulu qu'il m'eût oubliée; j'aurais eu plus de force pour n'y plus penser.

— Mais le baron, que fait-il? que dit-il?

— Il me fait voir une estime et une amitié dont je lui sais gré. Peut-être, si j'avais un peu de cette adresse qu'on dit être l'apanage de mon sexe, me serait-il facile de l'amener à ce mariage que je désire uniquement; mais ma conscience me crie qu'il a raison d'hésiter. Dans les conditions de vie que nous fait le monde, il ne faut pas écouter la voix du cœur.... Je suis trop pauvre. »

L'inflexion de la voix était en harmonie avec les paroles. Augustine y mit la juste mesure : la résignation s'y mêlait à un grain d'amertume; elle avait le sentiment de sa position et n'en voulait à personne. Un voile de tristesse tempérait le feu de ses yeux noirs; toute apparence de coloris s'était effacée de ses joues

brunes. L'habitude du silence et de la réflexion, en amortissant les rapides et premiers élans de son cœur où l'ambition était née avec la cupidité, l'avait rendue entièrement maîtresse d'elle-même. Elle n'en faisait voir que ce qu'elle en voulait montrer.

Ludovic l'embrassa sur le front.

« Un jour, je t'ai dit que tu pouvais compter sur moi, reprit-il; comptes-y donc. »

Une heure après, Augustine remontait chez elle. Elle avait un désir fou de courir pour verser le trop-plein de sa joie dans le cœur de sa marraine. Elle se contint, de peur d'être aperçue, et marcha à petits pas. Elle mit la main sur sa poitrine, et fut effrayée de la violence des pulsations qui l'agitaient.

« Ah! dit-elle en se gourmandant, je ne suis pas assez calme pour une ambassadrice. »

Elle s'assit sans parler, tira du meuble où elle les avait serrés les papiers que lui avait remis Charles, les parcourut de nouveau, alluma une bougie et les brûla l'un après l'autre.

Mme de Champeau suivait chacun de ses mouvements.

« Que fais-tu donc? dit-elle.

— C'était l'arme de la colère et du désespoir; je n'en ai plus besoin, répondit Mlle de Courseulles.

— Il y a donc du nouveau? » s'écria la bonne dame.

Augustine l'embrassa.

« Ne m'interroge pas, mais sois tranquille; je serai la baronne Monestiers. »

Ainsi que tous les cœurs vraiment bons, Ludovic éprouvait un soulagement d'une singulière douceur à s'occuper du bonheur d'autrui. Cette pensée, que par lui une sœur qu'il aimait serait heureuse, lui fit pa-

raître la vie moins décolorée; elle coula comme un baume en lui; et la fièvre qui le dévorait en fut apaisée. Il se reprocha de ne l'avoir pas eue plus tôt. Que de larmes n'aurait-il pas évitées à Augustine! que de larmes aussi à son frère! Il courut au bord de la rivière, héla le passeur, et se rendit aux Mignons sans perdre de temps. Il était presque gai. Isabelle était en conférence avec Mlle Maréchal.

« Encore lui! » dit Antoinette qui le vit par la fenêtre.

Isabelle jeta un regard sur la terrasse.

« Ah! dit-elle, il ne respire qu'ici.

— C'est singulier; j'étouffe quand il y est.

— Vous êtes cruelle.... il est bien assez malheureux de m'aimer comme il le fait.

— Lui! mais, ma chère, s'il vous aimait sincèrement comme vous le dites, son devoir ne serait-il pas de vous dire: « Vous en aimez un autre, épousez-le. »

— Antoinette, par pitié, s'il vous entendait!

— Eh bien! ce serait peut-être un moyen pour qu'il vous laissât tranquille.... Le bel amour, vraiment, que celui qui consiste à prendre une personne sans s'inquiéter de ce qu'elle éprouve! Cela m'a toujours paru plaisant. Mais, à ce compte, une perdrix devrait être charmée qu'on la mît à la broche, sous prétexte qu'on l'aime beaucoup. Tenez, votre Ludovic est un égoïste. »

Ludovic entra.

Antoinette lui fit un sourire gracieux.

« Eh! reprit-elle, je suis ravie de vous voir! Vous qu'on sait expert en matière de délicatesse et tout pétri en sentiments raffinés; nous vous prenons pour juge. Que penseriez-vous d'un homme, qui, sous prétexte qu'il nourrit pour une jeune personne la tendresse la

plus vive, prétendrait la soumettre à un mariage auquel son inclination ne la porte pas? Trouvez-vous que cela soit d'un dévouement bien chevaleresque, et voyez-vous là dedans quelque chose qui vous rappelle les vieux paladins du temps passé? »

Mlle Maréchal regardait Ludovic en parlant; elle avait tout à fait le ton d'une femme du monde qui badine et plaisante, le sourire bien franc et l'air gai. Isabelle était oppressée et n'osait lever les yeux; elle comprenait que chaque mot qu'elle venait d'entendre frappait Ludovic dans la partie la plus sensible de son cœur.

« Croiriez-vous, reprit Antoinette, que Mlle d'Ervillers ne blâme pas cet excès d'égoïsme et que sa magnanimité va même jusqu'à l'excuser? Si pareille aventure lui arrivait, elle serait bien de force à pousser le sacrifice jusqu'au bout; et à marcher à l'autel comme autrefois Iphigénie.

— Oui, je le sais, Mlle d'Ervillers est bonne et généreuse, » répondit Ludovic.

Mlle Maréchal éclata de rire.

« Est-ce à dire que vous l'approuvez? » s'écria-t-elle.

Puis se ravisant :

« Au fait, reprit-elle, on m'a conté qu'un orateur fanatique s'écriait un jour, dans un bel élan d'enthousiasme ridicule : « Périssent les colonies plutôt qu'un « principe! » Vous êtes homme, et vous dites : « Pé-« risse le bonheur plutôt que l'amour! »

Antoinette sortit sur ce mot. Elle sentait que, comme un dard, il entrerait au plus vif de la blessure et y resterait. Ludovic soupira.

« Ce n'est pas de moi qu'il s'agit aujourd'hui; dit-il doucement.... Je venais vous entretenir de Charles

et d'Augustine.... Voulez-vous m'aider à les rendre heureux? »

Cet oubli de soi-même attendrit Isabelle; la colère lui eût fait moins de mal.

« Disposez de moi; ne suis-je pas toute à vous? » dit-elle par un de ces mouvements de tendresse subite qui lui étaient familiers, et qui l'emportaient au delà du réel et du vrai.

Ludovic secoua la tête et la regarda avec un mélange de compassion, de tristesse et de reconnaissance, où l'on voyait toute son âme. Elle sentit qu'un mot la ferait sangloter.

« Eh bien! dit-elle précipitamment, parlez, je vous écoute.... Il s'agit donc de Charles et d'Émilie?

— Il s'agit aussi d'Augustine et de M. Adolphe Monestiers, » répondit Ludovic.

Il lui fit part de son projet en quelques mots. Il ne voulait pas s'en ouvrir au baron et à M. de Lesparetz avant de savoir si l'abandon qu'il comptait faire de la majeure partie de sa fortune en faveur de son frère et de sa sœur les disposerait à reprendre l'idée du mariage, un instant oubliée.

Isabelle battit des mains.

« Je m'en charge, dit-elle.

— Je serai bien pauvre pour vous, reprit Ludovic.

— Ah! Dieu! est-ce jamais à cela que j'ai pensé! Plût au ciel que vous eussiez été pauvre et que vous ne fussiez jamais parti! »

Ludovic avait bien le droit de se demander si ce cri n'aurait pas été complété par cette autre pensée : « Pourquoi est-il revenu? » Il y avait dans l'expression d'Isabelle des abîmes de regrets. Cette analyse cruelle à laquelle il soumettait tout ce qu'elle disait le lui fit

comprendre. S'il était resté, elle l'aurait toujours aimé; mais il était parti, et elle ne l'aimait plus. La logique de son désespoir lui faisait voir tout le cœur d'Isabelle dans un mot.

Elle se mit à l'œuvre, cependant, avec l'ardeur d'une âme qui se fuit elle-même. La négociation ne fut ni bien longue ni bien difficile. Le baron, que Mlle de Courseulles avait séduit, dit oui sans hésiter; M. de Lesparetz ôta ses lunettes, les essuya et les assujettit de nouveau sur son nez.

« C'est une question de chiffres, » dit-il enfin.

Isabelle ne comprit pas d'abord.

« Eh ! oui, reprit son tuteur; que M. de Courseulles donne une somme ronde, et il verra que je suis coulant en affaire.... Qu'est-ce que je veux, moi ? le bonheur d'Émilie. »

Isabelle rapporta cette réponse à Ludovic. Il eut un moment de dégoût bientôt réprimé.

« Que M. de Lesparetz fasse les conditions, je les adopte d'avance, dit-il.

— Ah ! s'écria Isabelle, ils seront quatre au moins à être heureux ! »

Isabelle avait, on le sait, de ces élans spontanés où tout ce qu'elle pensait brillait subitement comme dans un éclair. Toute son âme, dont elle n'avait jamais réglé les mouvements, se montrait alors à nu avec une franchise cruelle. Elle ne savait pas encore quelle tendre pitié il y a parfois dans l'hypocrisie, et combien certaines ruses et certains mensonges impliquent de générosité. Malheureusement aussi, rien de ce qu'elle disait n'échappait à Ludovic; sa présence en pouvait diminuer l'amertume, et même l'effacer par moments; mais sitôt qu'il était seul, toutes les sensations douloureuses éveillées par un mot, un cri, un soupir, lui revenaient

en foule ; comme ces tourbillons d'insectes qui poursuivent un voyageur en été. Il n'avait plus de repos ; il y pensait sans cesse et les commentait sans relâche. Quel art merveilleux n'avait-il pas d'extraire une goutte de venin des choses en apparence les plus innocentes ! A ce travail corrosif, il usait son cœur.

Un soir, Augustine et Charles apprirent de sa bouche que toutes les difficultés qui s'opposaient à leur mariage avec Adolphe et Émilie étaient levées. Ils tombèrent dans ses bras. Mme de Champeau pleura d'attendrissement ; Augustine eut un mouvement de honte.

« Ah ! tu vaux mieux que nous ! » dit-elle avec une certaine effusion.

On se rendit aux Mignons, où les deux familles devaient se réunir. Il tardait à M. de Lesparetz d'embrasser son gendre.

« Eh ! venez donc paresseux, on vous attend ! » lui cria-t-il du plus loin qu'il l'aperçut.

Il s'en fallait de peu qu'il ne se comparât en pensée au père de la légende sacrée, recevant le fils prodigue.

Émilie fut grave et sérieuse. Elle mit sa main dans celle de Charles, qui ne pouvait pas parler.

« Il n'y a rien de changé, dit-elle ; c'est un peu plus tôt seulement. »

Le baron se frottait les mains de joie ; jamais contentement pareil n'avait pénétré son cœur. Il avait expédié une dépêche à son fils dans la matinée.

« Voulez-vous que je sollicite son rappel ? » demanda-t-il à Mlle de Courseulles.

Elle leva sur lui ses yeux profonds et vifs.

« Non, dit-elle, qu'il se rende utile.... Nous avons le temps de nous voir. »

Le baron l'embrassa.

« Ah ! vous en ferez un ambassadeur ! » dit-il.

Isabelle, en présence de tous ces bonheurs, faisait un retour sur elle-même. Elle rencontrait partout le regard de Ludovic attaché fixement sur le sien, et ce regard augmentait son trouble. « Il lit en moi ! » pensait-elle. Un instant elle s'échappa du salon, courut vers la serre où étaient les deux orangers de Frédéric et tomba sur un banc. Comme elle fondait en larmes, elle entendit le pas de Ludovic qui la cherchait. Elle se leva précipitamment et se sauva dans sa chambre, où elle s'enferma, folle de chagrin. Son agitation était effrayante ; elle avait des envies de crier. Dans ce moment, Ludovic lui faisait horreur. S'il fût entré tout d'un coup, il aurait eu peur de l'expression de son visage, où le désordre et la haine se confondaient.

Dans la nuit, elle eut un violent accès de fièvre. Au jour, elle voulut se lever. Au premier pas qu'elle fit, elle crut qu'elle allait tomber. Ses dents claquaient ; elle était livide. Le mal qui la rongeait depuis trois mois faisait explosion. Elle crut que sa dernière heure était venue, et, se traînant vers un petit bureau, elle rassembla toutes ses forces pour écrire quelques mots à M. de La Faurie.

« Je suis malade, disait-elle.... venez vite..... Si je m'en vais, je veux vous dire adieu. »

Elle sonna. Sa femme de chambre poussa un cri en la voyant.

« Vite, cette lettre à la poste, » dit Isabelle d'une voix impérieuse et sans lui donner le temps de parler.

La porte fermée, elle tomba sur le carreau.

Une heure après, le bruit se répandit à la Gravelotte, où un exprès venait d'arriver, que Mlle d'Ervillers était au plus mal.

« Bon! dit Germain, je vais prévenir monsieur. »

Il courut vers le parc, où Ludovic se promenait. Le regret n'était pas le sentiment qu'on lisait le plus sur le visage du domestique. Augustine, qui le suivait, ne pouvait aller aussi vite.

Le bruit de leurs voix qui criaient derrière lui força Ludovic à s'arrêter.

« Qu'est-ce? dit-il.

— Ah! monsieur! un grand malheur! » s'écria Germain tout essoufflé.

Ludovic pensa tout de suite à Isabelle. Il courut au-devant du vieux valet de chambre.

« Parle! dit-il précipitamment.

— Ah! je ne sais comment dire à monsieur....

— Mais, parle donc! reprit Ludovic avec violence.

— Ah! quel caractère! » pensa Germain.

Puis, s'essuyant le front :

« Dame! monsieur, poursuivit-il, on raconte que Mlle d'Ervillers s'est trouvée mal subitement. On ajoute qu'elle est en danger de mort. »

Ludovic n'écoutait plus et courait du côté des Mignons.

Germain le regardait.

« Il saura, lui aussi, ce que c'est que le chagrin, » murmura-t-il.

A son arrivée chez M. de Lesparetz, Ludovic trouva toute la maison en rumeur. Un médecin, mandé en toute hâte, déclarait que Mlle d'Ervillers était menacée d'une congestion cérébrale.

XVI

La maladie de Mlle d'Ervillers suspendit tout. Émilie ne quittait pas son chevet. Les Mignons avaient l'air d'un tombeau. Ludovic errait de la chambre d'Isabelle, où régnait un silence de mort, à la terrasse, où parfois il allait respirer. Son désespoir était affreux; une sorte de remords farouche en augmentait l'intensité. Les Maréchal ne manquaient pas de l'accuser de tout le mal, et quelque chose de ces accusations arrivait jusqu'à lui. Il ne cherchait pas à se défendre, mais il éprouvait des angoisses mortelles, dont rien ne tempérait l'âpre violence, toutes les fois que le bruit léger de ces chuchotements qu'on entend autour des malades frappait son oreille. Il croyait lire des reproches dans tous les yeux.

Sa vaillante jeunesse sauva Mlle d'Ervillers. Après huit jours de lutte, le médecin assura que tout péril était écarté. Ludovic put enfin la voir; elle lui tendit la main plus blanche que les draps et amaigrie; une légère coloration parut sur son visage, qui avait la pâleur d'un cierge, avec de grands cercles bleuâtres autour des yeux.

« Pardonnez-moi la peine que je vous cause, » dit-elle en s'efforçant de sourire.

Ludovic tomba à genoux près du lit.

« Guérissez-vous, et que la volonté de Dieu soit faite! » dit-il.

En ce moment il eût volontiers donné sa vie pour qu'elle fût heureuse et sauvée. L'ombre même de l'égoïsme avait disparu de son cœur. Il quitta la chambre

silencieusement et sortit. Il était en esprit tout entier à la situation que le hasard lui avait faite. Le premier mot d'Isabelle avait été pour lui; pourquoi n'aurait-il plus le droit d'espérer? Mais si, au contraire, elle appartenait par la pensée à un autre, pourquoi serait-il un obstacle éternel à son bonheur? Sa promenade dans la campagne se prolongeait; une sorte d'apaisement se faisait en lui.

Ces voix consolantes qui parlent dans la solitude arrivaient plus vivement à son cœur et lui faisaient mieux comprendre quelle dignité il y a dans le sacrifice et quelle paix intérieure on y trouve. Il en écoutait les conseils et s'affermissait dans le sentiment de l'abnégation. Aimer, dans la haute et sublime acception du mot, n'est-ce pas se dévouer?

Comme il retournait aux Mignons, il aperçut un homme qui descendait le perron; son sang ne fit qu'un tour : il venait de reconnaître M. de La Faurie.

Un mouvement plus rapide que la foudre emporta Ludovic. Toute cette douleur, accumulée depuis tant de longs jours, ce désespoir qui le consumait, ces accès de colère et de jalousie qu'il refoulait avec acharnement, trouvèrent tout d'un coup une issue et s'y jetèrent avec la furie de bêtes fauves qui brisent leurs chaînes. Il s'avança droit sur Frédéric.

« Pas un mot, dit-il, pas d'explication; rien. Un de nous est de trop ici. Demain vous me tuerez ou je vous tuerai. »

M. de La Faurie essaya de lui prendre la main.

« Ludovic! s'écria-t-il.

— Vous voulez ma main? Tenez, c'est celle d'un homme qui vous hait! Ne me dites pas que j'ai tort. Votre vue m'est à charge; votre nom m'est odieux! Je souffre à mourir par vous.... achevez donc!

— Je ne vous hais pas, moi; et s'il fallait, au prix de mon sang, racheter le mal que je vous ai fait, hésiterais-je à le verser jusqu'à la dernière goutte?

— Et que pouvez-vous racheter qui ne subsiste éternellement? reprit Ludovic avec une sorte de frénésie.... Je vous déteste de toute la force de l'amour que j'ai pour elle.... me comprenez-vous? Donc, finissons-en.... Demain vous recevrez la visite de mes témoins. »

Frédéric le regarda un instant avec une expression de douleur concentrée.

« Comme vous voudrez, » dit-il enfin.

Ludovic expédia sur-le-champ une dépêche télégraphique à Léon Dubreuil, qui, par aventure, était alors à Vichy. Léon arriva dans la nuit.

« Çà, dit-il, je prenais des notes sur un nouveau livre : *Du développement de la richesse territoriale dans ses rapports avec l'impôt*, quand ta dépêche m'a fait jeter la plume. De quoi s'agit-il.

— D'un duel. »

Quand Ludovic eut dit à Léon le nom de son adversaire, le journaliste frappa du pied.

« Deux vieux amis! et pourquoi? dit-il.

— Toute explication est inutile, reprit Ludovic; il n'y a plus qu'à régler les conditions de la rencontre.

— Il faut au moins que je sache de quel côté vient l'offense.

— Il n'y a pas d'offense; il y a haine. »

Léon haussa les épaules.

« Voilà où ça mène d'aimer! dit-il.

— Oh! pas d'observations; elles seraient inutiles. La question est de savoir si tu veux être mon second.

— Parfaitement! Venir en aide à un homme dans une circonstance où son honneur est engagé, la belle affaire! Le beau est de le suivre dans une aventure où

la sottise se montre en plein; là est le lot de l'amitié. Donc, compte sur moi. »

Il serra la main de Ludovic et alla se coucher.

Léon avait bien vu, à l'air de son ami, que toute discussion était intempestive; il n'aurait rien obtenu; le mieux était de gagner du temps et de se fier au hasard. Cette hâte que faisait voir Ludovic lui donnait l'espoir que son ressentiment n'aurait pas une longue durée.

Malheureusement, dès le point du jour, Ludovic cognait à sa porte et le pressait d'aller chez M. de La Faurie.

« Sérieusement, cela tient-il toujours? dit Léon.

— Toujours, » répondit Ludovic.

Léon partit en rechignant.

« Bon Dieu! que les hommes sont bêtes! » répétait-il à chaque pas. Il s'efforçait de rire et coupait la tige des fleurs à coups de canne; mais par moments le chagrin lui montait par bouffées. Alors il retournait la tête pour voir si Ludovic ne le rappelait pas.

« Vous savez ce qui m'amène? dit-il à Frédéric.

— Je m'en doute. C'est donc bien décidé?

— Très-décidé.

— Ah! reprit M. de La Faurie, je ne suis cependant pas coupable!

— Eh! répondit Léon, le vieux La Fontaine avait prévu le cas. Vous savez le fameux vers :

Deux coqs vivaient en paix....

Ce qui m'étonne, c'est que les coqs n'aient pas encore appris à connaître le caractère des poules! »

Deux amis, que M. de La Faurie avait fait prévenir, arrivèrent là-dessus. On convint qu'on se battrait à l'épée et qu'on se rencontrerait à midi dans un petit bois voisin de Nevers.

Léon retourna à la Gravelotte et fit part de ce résultat à Ludovic.

« Merci, dit celui-ci.

— Ce n'est pas la peine. Je ne suis pas fâché de voir jusqu'où peut aller la stupidité humaine ; c'est un spectacle toujours curieux pour un observateur.

— Que veux-tu donc que je fasse ?

— Si tu étais en état de raisonner, tu comprendrais d'abord que Frédéric n'a aucun tort ; puis, que ce duel ne peut avoir aucun bon résultat.

— Et crois-tu donc que je ne le sache pas ? Mais je l'aime ! comprends-tu ? »

Ils n'échangèrent plus un mot jusqu'à midi.

A l'heure convenue, ils arrivèrent silencieusement au lieu désigné. M. de La Faurie et ses témoins les attendaient. Au moment d'ôter son habit, Frédéric s'approcha de M. de Courseulles.

« Ludovic ! lui dit-il d'une voix émue.

— Non ! répondit Ludovic.

— Ah ! quelle bête fauve que l'amour ! » murmura Léon.

On leur mit les épées à la main et Léon donna le signal.

Au premier contact du fer, on vit M. de Courseulles tressaillir et ses traits se contracter ; puis, tout à coup, jetant son épée :

« Ah ! c'est impossible ! dit-il.

— Ludovic, mon frère ! » s'écria M. de La Faurie.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

« Bon ! dit Léon d'un air bourru, voilà un sujet d'étude perdu. »

Il détourna furtivement la tête pour s'essuyer les yeux.

« Ah ! reprit Ludovic, quand je t'ai vu en face de moi, j'ai senti tout mon sang se figer.

— Va ! dit M. de La Faurie, tu aurais pu me tuer, je ne me serais pas défendu. »

Le nom d'Émilie ne fut pas prononcé entre eux. Avant de se séparer, ils échangèrent une longue poignée de main.

« Compte sur moi toujours, » dit alors Frédéric.

Ludovic et Léon regagnèrent la Gravelotte en côtoyant la rivière. Léon avait allumé un cigare.

« A présent que le dénoûment de cette aventure ne m'inquiète plus, et, franchement, j'ai eu peur, dit-il, me permets-tu de t'adresser certaines questions philosophiques dont la solution me tourmente? Il est toujours intéressant, même pour un romancier devenu économiste, d'étudier dans ses conséquences ce sentiment bizarre qu'on appelle l'amour.

— Parle, dit Ludovic.

— Tu aimes donc toujours et passionnément Mlle d'Ervillers?

— Oui.

— Et cette passion est allée tout un jour jusqu'à te faire concevoir, froidement, la pensée de tuer ton meilleur ami?

— Froidement, non; la concevoir, oui. »

Léon sourit.

« Et il y a des personnes qui appellent l'amour un sentiment divin! » reprit-il.

Il chassa en rêvant quelques longues bouffées de tabac.

« Sais-tu bien, continua-t-il, que tu es un objet d'art bon à mettre sur une étagère?

— Moi?

— Comment! tu as trente ans, tu es né à Paris; tu as passé ta jeunesse sur le boulevard; tu as eu, comme tout le monde, ces premiers péchés et ces premiers déchirements où quelques-uns trouvent le germe de l'expérience; tu as vu le monde et tu aimes avec cette frénésie! Mais tu es le dernier représentant d'une race

morte!... un plésiosaurus vivant, un mastodonte à deux pattes et sans plumes! le mammouth de l'amour. »

Ludovic soupira.

« Tu me railles, dit-il; tu n'as donc jamais aimé!

— Oh! que si! reprit Léon; mais j'étais si jeune! C'est du plus loin qu'il me souvienne. Si tu veux connaître les détails de cet amour unique, les voici: A cette époque j'avais vingt-cinq ans à peu près. J'étais entre une femme et un journal. Comment avais-je vécu jusque-là? je ne cherche même pas à me le rappeler : c'est l'histoire de tous les jeunes gens qui se trouvent sur le pavé de Paris avec une certaine intelligence et point de fortune. C'est l'odyssée de la misère! Quelles luttes!... Un jour, la Juliette que j'aimais m'accorde un rendez-vous, depuis trois mois sollicité. Tu comprends mes transports; mais voilà que le directeur du journal m'écrit pour me confier un travail important qu'il fallait livrer à l'imprimerie dans la journée. Il y avait, si j'hésitais, une position à perdre, si j'acceptais, une position meilleure à conquérir; je me mis résolûment à l'œuvre. Mais quelles furent mes angoisses, le comprends-tu à ton tour? Malgré moi je regardais l'aiguille. Chaque battement du balancier me répondait dans le cerveau. Je me mis à chanter pour ne pas en entendre le son.... J'avais la fièvre..... Quand sonna l'heure du rendez-vous, deux larmes tombèrent sur mon papier.... Bien d'autres le mouillèrent avant la fin; mais j'étais pauvre, inconnu, sans appui, sans protection, seul dans ce tourbillon d'hommes qu'on appelle Paris.... Le besoin marchait à mon côté.... J'écrasai mon cœur et j'eus la position..... Va! il faut n'avoir rien à faire pour aimer!.... Si tu avais eu comme moi la bourse plate et la vie à gagner, il y a longtemps que Mlle d'Ervillers,

toute charmante qu'elle est, serait pour toi comme l'oiseau qui passe et après lequel on ne court pas! »

Il aspira la fumée de son cigare et posa la main sur l'épaule de Ludovic.

« Cherche dans ton souvenir, reprit-il; quelle place la première femme que tu as aimée y tient-elle? Peut-être as-tu même oublié son nom. Regarde du côté de l'avenir : combien de temps crois-tu que dure ton amour pour Isabelle? trois mois? trois ans? et après? Je ne comprends donc pas, à moins que tu n'aies l'illusion de l'éternité, que la pensée d'une chose condamnée à mort dès sa naissance ait un tel empire sur toi! Attends, et un jour viendra, jour bien proche peut-être, où tu parleras de cet amour impérissable comme des neiges d'antan ou des lois de Lycurgue!

—Ah! si je pouvais!

— On peut toujours! C'est une question de temps. Aide-toi seulement. Combats l'amour par une autre passion. Tu es jeune, riche, intelligent. La carrière politique te sera ouverte. Entres-y. Tu finiras, à force de bonne volonté, par te passionner pour des sottises qui mènent les hommes. Tu seras membre d'une assemblée délibérante; tu auras un parti. Tu brigueras peut-être un poste important, et, un jour, tu croiras sérieusement aux causes que tu auras défendues pendant six mois. Tu auras des détracteurs, des ennemis; cela occupe.... Es-tu catholique? abjure tes douleurs mondaines et courbe ton front dans la cendre; tu te relèveras sanctifié par la prière, armé par la foi, et tu parleras aux hommes du haut de la chaire chrétienne! Quelle poudre alors que cet amour qui te déchire, et comme il te paraîtra mesquin! Tu ne pleureras plus, occupé que tu seras à bénir et à foudroyer.... Ton cœur bat-il aux récits de guerre? Fais-toi soldat et cours au feu. La

pluie des bivouacs, la mitraille des siéges, la fièvre du danger, le retentissement des batailles, feront si bien que ta folie s'en ira en fumée! Ton esprit se soumettra aux habitudes fortifiantes de la discipline, tu feras ta religion du drapeau, et quand tu auras vu la mort face à face trois ou quatre fois, tu ne croiras plus qu'une femme tienne une si large place dans la vie.... Veux-tu te retirer à la campagne? A présent que les abbayes sont désertes, les monastères abandonnés, certaines âmes blessées cherchent la paix dans la solitude des bois et la trouvent. Le spectacle des vastes horizons, des champs où fume le sillon, des prés tranquilles où rumine le bétail, le silence des forêts, changeront ton désespoir maladif en mélancolie, et la mélancolie plus tard disparaîtra. Choisis; mais sors à tout prix de cette crise où je te vois. Tu as trop donné à l'amour, l'amour se venge en te trahissant. C'est la loi.... Sois homme et résiste.

— Tu as peut-être raison; j'essayerai, » dit Ludovic.

Quand ils se séparèrent, Léon le regarda marcher dans la direction du bateau qui, chaque jour, le ramenait aux Mignons.

« Voilà un homme perdu, » pensa-t-il.

Il n'avait plus rien à faire à la Gravelotte, mais il y resta pour voir comment finirait ce petit drame domestique. En toutes choses, il était de cette race d'hommes pour qui tout est spectacle, et qui assistent en dilettanti au jeu des passions, au choc des caractères.

M. de La Faurie, rassuré sur l'état de santé de Mlle d'Ervillers, prit dans la soirée la résolution de quitter les Mignons. M. de Lesparetz, instruit de ce projet, fit tout ce qu'il put pour l'en détourner, mais sans y réussir. Depuis que Ludovic s'était décidé à faire de son vivant ce qu'il faisait après sa mort, le député flairait du côté de M. de La Faurie un meilleur parti

pour sa pupille. Il en glissa quelques mots à Isabelle, dont la conscience se révolta contre la honte de telles propositions et les rejeta bien loin. Elle seule restait à M. de Courseulles ; l'abandonnerait-elle au moment où il venait de se dépouiller ?

M. de Lesparetz rentra dans son cabinet, où il trouva M. Monestiers.

« Les petites filles de ce temps-ci sont folles, dit-il ; que de tourments elles nous donnent ! Je ne sais qu'Augustine qui ait du sens commun. Les autres vont dans la vie comme des étourneaux. »

Il lui fit part de sa combinaison et du refus net que lui avait opposé Isabelle.

« Vous l'avez avertie, dit le baron ; ce n'est pas votre fille, votre conscience est à l'abri.

— Ma conscience ! ma conscience ! certainement ; mais l'usine.... M. de La Faurie est ingénieur.... il a besoin de rails ! »

Le lendemain, Isabelle descendit au salon. Elle semblait encore enveloppée des ombres de la mort. Léon, qui la vit, la surnomma la fiancée du tombeau. Ils échangèrent un regard où elle devina ce qu'il pensait d'elle. Elle l'attira près de son fauteuil par un mouvement du doigt.

« Vous ne m'aimez pas, dit-elle ; vous m'en voulez même à cause de votre ami.

— C'est vrai, dit Léon.

— Ah ! reprit Isabelle, si vous saviez ce qui se passe en moi, bien loin de m'accuser, vous me plaindriez.... je donnerais tout mon sang pour n'être pas ce que je suis. »

Léon vit bien, à l'expression de son visage, qu'elle parlait sincèrement.

« Pardonnez-moi, vous devez bien souffrir, reprit-il.

— Moi ! il n'y a pas une pauvre fille de la campagne

dont je n'envie le sort..... J'ai le cœur brisé..... je voudrais être morte ! »

Elle eut un entretien avec M. de La Faurie, qui lui avait annoncé son départ. Isabelle était assise au soleil, Frédéric debout près d'elle ; il lui prit les mains.

« C'est un adieu, dit-il, c'est moi le premier qui vous en prie : oubliez-moi. »

Isabelle appela un jardinier qui passait.

« Pierre, dit-elle, vous prendrez les deux orangers qui sont là et les brûlerez. »

Frédéric tressaillit.

« C'est tout ce qui me reste de vous, reprit-elle ; si j'en conservais une feuille, elle me rattacherait au passé. »

Ludovic parut sur la terrasse et s'approcha d'eux. Ils l'accueillirent par un sourire.

« Si tu as des commissions pour Paris, profite de l'occasion, je pars demain, » dit M. de La Faurie.

Isabelle se leva.

« Voulez-vous me donner le bras ? dit-elle à Ludovic ; le froid me gagne. »

Dans la soirée, quand il fut seul à la Gravelotte, Ludovic reçut deux lettres ; l'une d'Isabelle, la seconde de M. de La Faurie. Ludovic ouvrit celle-ci la première.

« Maintenant que tu m'as embrassé, mon pauvre ami, j'espère bien que ton cœur m'a pardonné. J'ai souffert comme toi d'une situation que je n'avais pas faite ; j'en ai souffert plus que toi-même, puisqu'il se mêlait à tout ce que j'éprouvais un sentiment de remords qui ne t'atteignait pas. Voilà bien des jours que ma résolution est prise. Aussitôt que je t'ai vu, j'ai compris que mon devoir était dans l'éloignement, et tu sais si j'ai obéi à ce premier cri de ma conscience. Je ne suis

revenu qu'au moment où j'ai cru Mlle d'Ervillers en danger de mort. Elle est sauvée ; elle est à toi ; je pars.

« Je resterai peut-être longtemps loin de vous ; peut-être même ne recevrez-vous pas de mes nouvelles. Qu'aurais-je à vous dire ? Si je t'écris à présent, c'est pour que tu saches bien que je n'emporte ni rancune, ni mauvaise pensée. Puissé-je au moins apprendre que vous êtes heureux ! Le souvenir d'Isabelle sera pour moi comme si j'avais fait un rêve ; je ne regrette pas cependant d'avoir été réveillé.

« Si quelque chose peut m'absoudre à tes yeux, c'est la pensée que mon premier élan, quand tout à coup tu as paru au milieu de nous, il y a trois mois, a été la joie la plus vive, la plus sincère. Je me suis oublié, j'ai tout oublié ; je n'ai vu que toi. Plus tard la réflexion est venue.... J'ai compris que ta présence rendait toute espérance de bonheur vaine ; mais en même temps cette certitude m'a fait voir quelle devait être ma conduite. Te dire que je n'ai pas eu le cœur déchiré en te faisant ce sacrifice, ce serait mentir, mais je l'ai fait du moins sans hésiter. Pense donc à moi sans amertume, et, si un jour nous nous revoyons, tends-moi la main comme à un frère. »

Ludovic ouvrit ensuite la lettre d'Isabelle :

« C'est à mon ami que je parle, à un frère que je m'adresse. Ne m'en veuillez pas de tout le mal que je vous ai fait. Mon cœur, ma volonté, n'y sont pour rien. Dieu qui me voit me juge. Vous qui êtes bon, vous qui êtes fort, venez-moi en aide. Il est impossible que, vous vivant, je ne sois pas heureuse. Vous m'aiderez à le devenir ; je suis malade, j'ai la fièvre ; vos soins, votre tendresse inépuisable, me guériront. Ma liberté première me reviendra, et je serai toute à vous. Au prix

de mon sang, je voudrais racheter chacune des larmes que je vous ai coûtées.

« Laissez-moi vous adresser une prière et promettez-moi de l'écouter. Aussitôt que je porterai votre nom, nous quitterons ce pays. Quelque chose m'y déplaît que je ne m'explique pas. Je veux voir d'autres horizons. Si vous y consentez, nous irons en Italie, en Orient, bien loin. J'étouffe ici. Ah ! il me semblait autrefois que les Mignons étaient le plus beau pays du monde. Pourquoi ont-ils changé ? Vous y consentez, n'est-ce pas ? Il me semble que sous d'autres cieux je retrouverai ce qui me manque.

« Espérez en moi, Ludovic, comme j'espère en vous. Dieu vous doit un bonheur que vous méritez.... C'est moi qui m'efforcerai de vous le donner.... j'y appliquerai mon âme entière.

« Je vous embrasse comme une sœur, je vous aime comme une amie. »

Ludovic plaça les deux lettres l'une près de l'autre. Il laissa tomber sa tête entre ses mains, et resta quelques minutes immobile.

« Comme ils s'aiment ! » dit-il enfin.

Il prit sur la table une feuille de papier, écrivit un mot, signa, cacheta, et mit sur l'enveloppe le nom de M. de La Faurie. Cette première lettre fut suivie d'une autre adressée à Isabelle ; elle n'avait que deux lignes en tout.

« Moi aussi je vous embrasse comme un frère et je vous aime comme un ami. »

La lettre écrite à Frédéric ne contenait qu'un mot seul :

« Reste. »

XVII

Cette fois, la résolution de Ludovic était prise; il renonçait à la lutte et rendait à Isabelle sa liberté. Il voulut porter lui-même les deux lettres qui renversaient la plus chère et la dernière espérance de sa vie.

« Allons, pensa-t-il, je suivrai les conseils de Léon, je dépouillerai le vieil homme. » D'autres conditions que l'amour se trouvaient dans la vie; il s'y rattacherait. Une passion inconnue succéderait à Isabelle. Ce n'était pas certainement la même chose; mais, en s'y acharnant, il finirait peut-être par y prendre un certain goût. A toute maladie, il faut une convalescence. Et puis, n'avait-il pas franchi depuis un an ou deux cette première jeunesse pour qui l'amour résume tous les sentiments et toutes les ambitions? A sa maturité, il était bon de donner un aliment plus fort. C'était une existence nouvelle à essayer.

Il sortit et se dirigea vers l'Allier, suivi de Phanor, qui sautait devant lui. Ludovic le caressa de la main.

« Toi seul es joyeux, disait-il; toi seul n'as pas souffert de mon retour! »

Il faisait un clair de lune magnifique. La rivière argentée traversait une campagne qui semblait agrandie par de limpides clartés et se perdait dans des lointains vaporeux. Il la traversa lentement et parcourut tous les lieux où sa jeunesse avait connu le sourire et les larmes. La sérénité de cette nuit superbe et pleine de rumeurs fugitives le maintint dans cette pensée de renoncement. La blessure saignait toujours, mais il ne

sentait plus de déchirement intérieur. Quand il eut remis les deux lettres à un domestique des Mignons, il poussa un grand soupir. Le sacrifice était fait. En passant devant la serre, il voulut voir les deux rosiers blancs. Ils se mouraient; des soins tardifs n'y avaient rien pu faire; la séve était tarie.

« Ils ont fait comme notre amour, » pensa-t-il.

Quand il parut le lendemain au château, son visage avait une expression si singulière, qu'Émilie se leva pour aller à lui. Isabelle et Frédéric n'osaient le regarder.

« Mon Dieu! qu'avez-vous? s'écria Mlle de Lesparetz.

— Vous me trouvez bien changé? je le suis en effet, » dit-il.

Il marcha d'un pas ferme vers Isabelle et Frédéric, qui venaient de lever les yeux, tout tremblants. Il leur prit les mains à tous deux, et, les mettant l'une dans l'autre :

« Aimez-vous! » leur dit-il.

Isabelle se leva toute droite, poussa un cri et tomba dans les bras de Frédéric.

M. de Courseulles devint tout blanc et resta immobile; Émilie s'approcha silencieusement et s'empara de sa main; cette main était plus froide que le marbre.

« Pauvre ami, dit-elle, comme vous souffrez!

— C'est le fer rouge sur la plaie; demain il n'y paraîtra plus, » dit-il.

Au milieu des mouvements divers qui agitaient les témoins de cette scène, Ludovic ne voyait que la joie d'Isabelle. Elle semblait l'avoir oublié. Tout à coup, elle le chercha des yeux et courut à lui.

« Et moi qui ne vous remerciais pas.... Oh! l'ingrate! » s'écria-t-elle.

L'expression de cette reconnaissance et le sentiment

qui l'inspirait firent plus de mal à Ludovic que l'élan spontané de joie qu'Isabelle avait montré. Il sourit avec effort.

« Ne saviez-vous pas que j'étais votre meilleur ami? » reprit-il.

Il se contraignit assez pour rester encore quelques instants, et sortit sans affectation. Personne ne le retint. Isabelle ne s'aperçut même pas qu'il n'était plus là. Peu d'instants après, Léon le suivit. Ludovic marchait lentement vers la rivière. Il ne se sentait plus vivre. Une seule pensée qui revenait sans cesse avec la monotonie d'un balancier occupait son esprit.

« Comme ils s'aiment! comme ils s'aiment! murmurait-il à toute seconde.

— Que vas-tu faire à présent? lui demanda Léon.

— Je n'en sais rien.

— Viens à Paris; on guérit l'agitation par l'agitation.

— Comme tu voudras »

Léon comprit que Ludovic ne l'entendait plus. Il se tut. Quand ils furent dans le bateau, Ludovic leva la tête.

« Crois-tu qu'ils restent aux Mignons? dit-il.

— Et que t'importe?

— C'est qu'avec elle j'y aurais passé ma vie entière.... Où trouveront-ils un coin de terre comme celui-ci? Il est vrai qu'avec moi elle ne voulait pas y rester. »

Léon ne répondit pas.

« Ah! si jamais on me surprend à aimer! » pensait-il.

Il faisait un petit vent bas et humide qui rasait l'eau et faisait frissonner le feuillage des saules.

Ludovic regardait devant lui.

« Je me souviens qu'un jour, reprit-il, par un temps semblable, elle descendait avec moi la rivière. Le même

vent soufflait. Elle laissait pendre sa main dans l'eau. « Que la vie est heureuse ! » me dit-elle. Elle répète aujourd'hui le même mot, mais à un autre.

« Toujours elle ! » pensa Léon.

Il poussa le bateau vers la rive, et entraîna Ludovic, qui tomba dans un silence profond.

Au moment de rentrer à la Gravelotte, Léon prit la main de son ami.

« Voyons, veux-tu partir avec moi demain pour Paris ?

— Attends plutôt quelques jours. Il faut que je signe les actes de donation, et ils ne sont pas encore prêts.

— Dieu veuille que ce beau dévouement te réussisse ! » murmura le journaliste.

Pendant le premier jour, cet abandon généreux que faisait Ludovic de la plus grande partie de ses biens ne trouva que louanges. Quelques-unes même étaient trop excessives pour être senties. Puis, M. Maréchal dit un mot où la malveillance frétillait comme une vipère, et Mlle Maréchal en ajouta un autre. La brèche ouverte, la médisance passa, bannière en tête.

Il ne fallait pas trouver la chose si miraculeuse. Ludovic avait fait un acte de réparation conseillé par la prudence. Certaines personnes avaient conçu des doutes sur son identité ; un procès pouvait le contraindre, étant gagné, à restituer tout. Un petit bruit lui était venu probablement des soupçons qui se faisaient jour çà et là, et, en homme avisé, il avait sacrifié une part de sa fortune pour sauver le reste, comme un navire en détresse jette à la mer une moitié de sa cargaison pour s'alléger. En somme, il s'était réservé une petite rente de quatre mille francs et le Bocage. Ce n'était pas encore une si mauvaise affaire.

Augustine se récria.

« C'est votre devoir, dit M. Maréchal; mais nous, qui sommes étrangers, permettez-nous de voir les choses comme elles sont. On ne se paye pas de mots dans le Loiret. »

Mme de Champeau prit alors en main la défense de Ludovic. M. Maréchal haussa les épaules, et du ton d'un sage enseignant les préceptes d'une saine et vigoureuse philosophie :

« Loyal tant qu'il vous plaira, dit-il; honnête et généreux si bon vous semble : mais vous me permettrez bien de ne pas croire beaucoup à tous ces bons sentiments. On est honnête aussi dans le Loiret, et certes on y connaît, on y pratique le dévouement; mais je veux être pendu si personne y aurait l'idée de perdre d'un seul coup un bon million pour obliger sa famille !... Je vous dis qu'il y a là-dessous quelque chose.... et ce sera l'opinion de tous ceux à qui vous raconterez cette histoire.... »

Mme de Champeau courba la tête, et Augustine ne répliqua plus. La calomnie eut dès lors ses coudées franches.

Les Maréchal eussent été fort surpris si on leur avait dit que, dans cette occasion, ils agissaient en coquins de la pire espèce. Ils n'étaient d'ailleurs que glorieux et bêtes, et ne le croyaient même pas. Mais, comme ces plaies qu'on voit dans des chairs malsaines, la blessure faite à leur amour-propre, à propos du Bocage, ne guérissait pas. Antoinette surtout ne la pouvait pas oublier ! Ne l'avait-on pas repoussée, elle qu'un préfet avait demandée en mariage ?

La donation résolue et acceptée, il sembla bientôt à ceux qui en profitaient que rien n'était plus simple. Elle remettait toutes choses dans une situation régulière. La fortune revenait après s'être éloignée par le jeu naturel des événements. Il était clair que le cri

de sa conscience avait poussé Ludovic à rétablir l'équilibre que son retour avait étourdiment ébranlé.

Ce thème honnête une fois trouvé, les commentaires vinrent à l'appui. Chacun prêtait une oreille complaisante à cette voix de l'égoïsme qui fait croire que tout est bien quand l'intérêt personnel est satisfait, et qui conseille en toute occasion de rogner la part de la reconnaissance. Pour rendre cette économie plus prompte et plus aisée, les casuistes de la Gravelotte et des Mignons déclarèrent que laisser pâtir toute une famille parce qu'il a plu à la Providence de vous tirer de la Terre de Feu, c'eût été presque de la cruauté, et certainement plus que de l'injustice. Donc, Ludovic avait fait strictement son devoir et l'avait fait en habile homme. Les consciences timorées murmurèrent bien un peu ; mais M. le baron Monestiers, M. de Lesparetz et M. Maréchal faisaient tant de bruit, que les protestations les plus timides n'osèrent même plus se faire entendre. Émilie seule pensait à Ludovic.

Un jour que Ludovic cherchait un livre qui lui venait d'un ami de collége mort depuis longtemps, Augustine sourit.

« Que t'importe ce livre? il vaut bien trente sous, dit-elle.

— J'y tiens, répliqua Ludovic.

— Est-il original avec ses manies! reprit-elle quand Ludovic, cherchant toujours, eut quitté le salon.

— Oui, dit Émilie, Ludovic n'est pas un homme de notre temps; il tient aux bagatelles et donne un million. »

Augustine se mordit les lèvres.

En attendant que les actes de donation fussent en règle et signés et les bans publiés, il arrivait souvent que la conversation s'échappât sur le terrain des pro-

jets. L'un proposait un voyage en Italie, un autre une excursion jusqu'au Caire ; on louerait une grande barque et on remonterait le Nil jusqu'aux cataractes. Pourquoi n'irait-on pas aussi en Andalousie? De petits cris de joie s'élevaient du milieu du groupe où tous ces beaux projets étaient en fermentation. On discutait beaucoup, on riait, on battait des mains. Puis, quand Ludovic entrait, l'un des interlocuteurs poussait le coude à son voisin ; on se taisait, et la gêne se faisait partout. Émilie ou Charles s'efforçait bien de rendre à l'entretien sa gaieté en lui faisant prendre un autre tour ; l'entretien était mort. La vue de Ludovic rendait M. de La Faurie triste subitement. Isabelle ne trouvait plus un mot.

Ludovic ne pouvait manquer de s'apercevoir de cet effet ; la pensée qu'il était un embarras lui fit une blessure nouvelle. Il voulut douter, il ne le put pas. Isabelle employait presque toutes ses matinées à de longues promenades avec M. de La Faurie. Quand ils rencontraient Ludovic, malgré eux leurs bras se quittaient. Augustine était perpétuellement en conférence avec Antoinette. Après le dîner, dans le salon, la question des corbeilles de mariage était agitée à demi-voix ; on parlait de robes et de cachemires. Tous ces sujets d'entretien, incessamment renouvelés, faisaient passer le frisson dans les veines de Ludovic, et ce qu'on voyait de sa souffrance gênait tout le monde. »

M. Maréchal prenait des airs dédaigneux.

« Il manque de tact, disait-il quelquefois.

— Il l'a bien prouvé en revenant du Chili, répliqua un jour Léon. Mais ce n'est pas sa faute.... Il y a des naufrages si maladroits ! »

Un jour qu'on cherchait en badinant un endroit où la jeune colonie pût planter sa tente aux environs de

Paris, au retour d'un voyage fait en idée, l'un proposait Bougival, l'autre Ville-d'Avray. Antoinette soupira.

« Quel dommage, dit-elle, qu'on n'ait plus la jouissance du Bocage!

— C'est vrai, dit Augustine, les arrangements que nous avions projetés eussent été si commodes. »

Ludovic, qui venait de pousser la porte, s'arrêta.

« Même cela! murmura-t-il.

— Il est certain, dit Léon froidement, que mon ami est un grand scélérat.... Il s'est réservé un petit coin de terre!

— Mais, reprit Mlle Maréchal, on ne lui reproche rien. »

Léon salua.

« Vous êtes trop bonne, mademoiselle, » dit-il.

Augustine, qui avait aperçu Ludovic, se leva et prit le bras de son frère avec un geste câlin.

« Tu ne m'en veux pas? dit-elle; c'était une plaisanterie.

— Et si ce n'était pas cela, que serait-ce donc? dit Ludovic.

— Oh! la vipère! » murmura Léon.

Un grand silence se fit. Le cœur d'Isabelle battait à coups pressés. Elle eut un de ces vifs mouvements qui lui étaient familiers.

« Ludovic, dit-elle, que ne suis-je votre sœur? je vous demanderais une chambre au Bocage et vous resteriez près de nous.

— Pourquoi une? répondit-il; tout n'est-il pas à vous là-bas? »

Isabelle sortit précipitamment du salon, les yeux gros de larmes.

Une autre fois on causait très-sérieusement d'un long voyage à faire en Orient. M. de La Faurie avait été

consulté récemment sur la possibilité d'établir un chemin de fer en Turquie; on profiterait de l'occasion pour visiter la Syrie, la Palestine, l'Asie Mineure; on reviendrait par Constantinople, l'Archipel et la Grèce. Quand de jeunes esprits sont lancés dans cette voie des chimères, ils ne s'arrêtent plus; les projets naissent des projets. On campait sur les ruines de Troie, on déjeunait aux bords de l'Ilyssus, on partait en caravane pour Bagdad, on traversait le désert, on rendait visite à la mer Morte, on buvait de l'eau du Jourdain, on chevauchait dans les montagnes du Liban, on saluait les îles chantées par la fable; on gravissait un jour les Pyramides, un autre le mont Olympe; on donnerait bien, en passant, un coup d'œil à la Sicile, on s'égarerait une semaine ou deux en Albanie, on prendrait le plus long pour revenir, on ne reviendrait même pas.

Tout à coup Augustine s'arrêta.

« Mais ce bon Ludovic ne pourra pas être du voyage.... il est trop pauvre, dit-elle.

— C'est juste, répondit-il; aussi ne pensé-je pas à vous accompagner. »

Le baron Monestiers lui frappa sur l'épaule d'un air de protection.

« Que cela ne vous inquiète pas, dit-il, nous avons des amis puissants au ministère; je les mets à votre disposition ainsi que mon influence. Voilà M. de Lesparetz qui s'emploiera pour vous.... Si l'on ne peut pas vous faire rentrer au conseil d'État, on vous trouvera une autre place. »

Ludovic le regarda.

« Monsieur, je ne demande rien, dit-il.

— Orgueil et paresse! » murmura M. Maréchal, qui s'inclina et lui tourna le dos.

Ludovic se trouva bientôt seul avec Léon. Ils avaient

pris l'habitude des longues promenades, durant lesquelles ils causaient avec une grande liberté d'esprit. C'était pour l'un, attristé par mille causes, un soulagement; pour l'autre c'était en quelque sorte une étude. Du meilleur de son cœur il eût donné une part de sa vie pour adoucir celle de son ami; n'y pouvant rien, il en faisait un sujet d'observation. Ils côtoyèrent ensemble la rivière à petits pas, laissant derrière eux les Mignons. Isabelle chantait; le son affaibli de sa voix arrivait à travers le jardin. Ludovic tendit l'oreille.

« As-tu remarqué que ma présence les gêne toujours? dit-il; elle se taisait tout à l'heure, elle chante à présent. Que de fois ne les ai-je pas surpris riant! aussitôt que je parais, on chuchote. Il y a comme de la glace entre nous. N'est-ce pas ton impression?

— Oui, répondit Léon.

— Mais que leur ai-je donc fait?

— Tu leur as fait du bien.

— Ah! c'est horrible, ce que tu dis là!

— C'est tout simplement naïf et logique comme l'abécédaire. Tu as toujours été fort jeune, mon pauvre ami, et maintenant que tu as trente ans sonnés, la langue des passions ne t'es pas plus connue qu'à l'époque où tu étais sur les bancs du collége. Tu es dans une heure de crise; il faut que tu en sortes. Je te dirai donc toute la vérité. Tu accables tous les tiens du poids de ta générosité; tu donnes tout, et tu t'étonnes, après, que chacun s'empresse de rejeter le fardeau qui le gêne. Tu entres nu dans la vie au moment où tout le monde est armé en guerre. On te blesse, et tu cries; ta blessure est dans l'ordre, ta plainte est enfantine. Ton cœur se soulève d'indignation? Bien! mais, par hasard, as-tu pris les hommes pour des anges? Ce sont des hommes, et ils agissent en hommes.

Ceux qui t'entourent ne sont pas pires que les autres. Tu étais mort, ils te pleuraient; mais en somme, et leurs larmes essuyées, ils étaient heureux; tu reviens, ils t'embrassent, mais voilà tout leur bonheur détruit et ils souffrent. L'un perd sa fortune, l'autre ses espérances, un troisième sa fiancée. As-tu la prétention qu'ils s'immolent tous pour toi comme des saints? Aucun n'est mauvais radicalement; bien plus même, chacun d'eux te regrettait, et ils t'aiment encore dans la mesure du bien et du mal qui est en eux. Isabelle a le cœur plein de toi. Frédéric n'est pas un ingrat, Charles non plus; Émilie te donne franchement la sincère affection d'une sœur; je ne parle pas d'Augustine, qui serait presque bonne, si elle était née millionnaire. Mais ta présence leur rappelle à tous que tu t'es sacrifié; elle est presque comme un reproche vivant et ils se sentent embarrassés. Tu les avais dépouillés en revenant de la Terre de Feu; le cœur humain ne serait plus le cœur humain s'ils ne t'en voulaient pas. Il n'y a que ceux à qui tu n'avais rien laissé qui t'aient revu sans arrière-pensée. Tu leur apportais un ami de plus; tu ne leur ôtais rien. Ils t'ont accueilli les bras ouverts : les tiens aussi, dans un premier élan, t'ont ouvert leurs bras; mais la logique des passions et des intérêts a voulu qu'ils te fermassent leur cœur. Incline-toi et ne les accuse pas. Ce sont tes frères devant Dieu.

— Que fallait-il donc que je fisse?

— Rien que ce que tu as fait. Si tu avais été jusqu'au bout, Isabelle, par dévouement, par remords, t'aurait épousé, sans aucun doute, mais elle en eût aimé davantage Frédéric. Quelle vie alors eût été la tienne! Si tu avais gardé ta fortune tout entière, les êtres à qui ton retour aurait tout fait perdre auraient

fini par voir en toi un ennemi, presque un spoliateur. Ne voyais-tu pas quelque chose de semblable dans tous les yeux avant le jour où tu as pris la résolution de tout rendre?

— C'est vrai.

— Qui sait donc à quelles extrémités la colère eût poussé toutes ces rancunes ameutées, toutes ces inimitiés en ébullition? Tu aurais vécu au milieu de la haine, de l'envie, en butte à mille accusations sourdes, à d'affreuses calomnies, peut-être à d'épouvantables procès. Tu as obéi à la voix de ton cœur. Tu as mis la grandeur et la dignité de ton côté. Que cela te suffise.... Ne cherche pas l'illusion de la tendresse et de la reconnaissance. Si tu veux conserver quelque chose dans le cœur de ceux pour qui tu t'es sacrifié, pars. Ta vue les offusque, le son de ta voix les irrite malgré eux. Fais-toi oublier.... Alors, peut-être, ils te pardonneront.

— Quelle tristesse! dit Ludovic.

— Je te parais cruel, et tu penses, sans doute, que je n'ai pas de cœur! poursuivit Léon avec force.... C'est que je te parle avec franchise! Mieux vaudrait que les choses fussent autrement; mais elles sont ainsi: le meilleur est donc de les accepter; efforçons-nous seulement de ne pas marcher dans le grand chemin de la foule. Quand j'ai fait ce que ma conscience m'ordonne, je ne m'inquiète plus de savoir ce qui vient après. Jette ton grain de blé, et, si les ronces et les orties l'étouffent, ne t'indigne pas; l'ortie et le chardon ont suivi leur loi. A toi de continuer ton œuvre! Tu as rencontré une mêlée de passions mauvaises et jalouses contre lesquelles tu as trébuché.... Relève-toi et marche encore! Tu as mille carrières ouvertes devant tes efforts.... Fais un appel à l'activité, et l'activité te sauvera! Accepte bravement la vie telle qu'elle est pour

tous, et tes regrets passeront avec le jour qui les a vus naître.

— J'essayerai, » dit encore une fois Ludovic.

A l'entrée du parc de la Gravelotte, les deux amis se séparèrent.

XVIII

Le jour tombait. Ludovic marchait au hasard dans la campagne. Il avait fait quelques centaines de pas, lorsqu'un vigoureux aboiement lui fit tourner la tête. Il aperçut Phanor qui arrivait en courant et se jeta sur lui.

« Ah! dit Ludovic, il n'y a plus que toi qui m'aime! »

Il continua sa promenade errante, suivi du chien. Une tristesse sans bornes envahissait son cœur. Il ne sentait plus rien autour de lui et ne savait à quoi se rattacher. Qu'avait-il à espérer des années qu'il avait devant lui? Qui remplacerait ceux de ses amis qu'il avait perdus? car n'était-ce pas une mort que cette rupture de leur vieille amitié. Où trouverait-il une fiancée comme Isabelle, un frère comme Frédéric? Mourant dans la mer, il emportait toutes ses illusions! Pouvait-il vivre à présent que l'expérience avait pris la place de l'espoir? A quoi bon, d'ailleurs, recommencer la lutte? Il n'était plus dans l'âge où les attachements se forment. Un hasard fatal lui avait fait, d'un seul coup de sonde, mesurer le vide des affections humaines. Un matin avait desséché cette floraison du cœur dont les parfums vous accompagnent jusque dans la vieillesse; il avait un froid intérieur dont rien ne le pouvait plus

guérir. Une sorte d'anéantissement moral lui montrait l'avenir morne et silencieux comme un désert. Pourquoi y courir?

Le crépuscule étendait partout son ombre incertaine. Les chiens aboyaient autour des fermes. En marchant toujours, Ludovic aperçut l'église dans laquelle il avait prié au temps de son bonheur. Un petit cimetière planté de croix noires s'étendait autour. La cloche tintait. Il s'arrêta devant le petit mur en pierres sèches qui protégeait les tombes. Quelle paix sous ces arbres verts! Quelque chose de consolant et de doux sortait de ces gazons épais légèrement bombés par places. Le murmure confus des feuillages invitait au recueillement. Les tintements de la cloche annonçaient au loin qu'un homme allait mourir. Il y avait une fosse ouverte dans un coin du cimetière. Ludovic regarda longtemps la terre fraîchement remuée. Demain quelqu'un y connaîtrait le repos. Cependant la nuit se faisait. Ludovic longea le petit mur et entra sous le porche de l'église. Une vieille femme était seule à genoux dans un coin, égrenant un chapelet. Elle lui tendit la main. Il y mit une pièce d'or. La vieille se leva toute tremblante.

« Que Dieu vous bénisse! » dit-elle.

Elle courut dans l'église et alluma deux cierges.

Ludovic la suivit, cherchant la chapelle où son âme s'était élevée vers Dieu, à une autre époque. Une lampe y brûlait devant l'image de la Vierge. La lumière du couchant, en traversant le vitrail, entourait d'une auréole de feu la tête de saint Pierre qui flamboyait dans la pénombre. Ludovic revit en une minute toute sa vie passée : la dalle sur laquelle il avait prié était encore là; il se souvint du temps où la pensée de son bonheur le remplissait d'une sorte de terreur mysté-

rieuse ; un froid glacial se répandit dans ses veines : il tomba à genoux et joignit les mains.

« Mon Dieu ! murmura-t-il, ayez pitié de moi ! »

Comme il achevait de parler, le cœur lui manqua. Tout parut tourner autour de lui ; un frisson le prit, et il roula sur le carreau.

Quelques heures après, un cortége lugubre prenait le chemin de la Gravelotte. Le corps de Ludovic était étendu sur une civière que recouvrait un linceul. Phanor le suivait en hurlant, la tête collée contre le drap. Tous les habitants du pays marchaient en foule derrière. Bientôt le bruit arriva aux Mignons que Ludovic était mort. On racontait que deux paysans, attirés par les hurlements d'un chien, l'avaient trouvé par terre dans une église de village. Ils l'avaient conduit chez l'un d'eux. Un médecin appelé en toute hâte avait constaté que M. de Courseulles était mort de la rupture d'un vaisseau au cœur. Tout le monde fut sur pied en un instant ; un petit garçon donna avis de cet événement à M. de Lesparetz qui revenait de Nevers.

« En es-tu bien sûr cette fois ? dit le maître de forges étourdiment.

— Dame ! il était déjà froid quand on l'a relevé, » dit le petit garçon.

M. de Lesparetz courut à la Gravelotte. Les actes de donation, bien que rédigés, n'étaient pas signés. Un testament pouvait en détruire l'effet. Au moment de mettre le pied sur le perron du château, le maître de forges fut accosté par le baron Monestiers, qui n'eut qu'à le regarder pour deviner ce qui se passait en lui.

« Une lettre trouvée dans la chambre de Ludovic con-

firme le testament qu'il avait fait jadis, dit-il tout bas et précipitamment; de plus il laisse le Bocage à Isabelle; on aurait dit que ce pauvre Ludovic avait un pressentiment de sa fin prochaine. »

M. de Lesparetz serra la main du baron et soupira.

« Ah! voilà un grand malheur! » s'écria-t-il.

Il rencontra Charles qui traversait le vestibule et courut à lui.

« Quoi qu'il arrive, dit-il, et bien que les actes ne soient pas en règle, rien n'est changé dans nos projets, vous le savez? »

A la première nouvelle de cette mort subite, Augustine et Mme de Champeau, sans parler, échangèrent un long regard. Le remords voulut se glisser dans le cœur d'Augustine, mais l'égoïsme lui en ferma l'entrée.

Isabelle arriva effarée et tout en larmes.

« Ah! c'est moi qui l'ai tué! dit-elle.

— Eh non! c'est un anévrisme! » dit Augustine.

On avait déposé le corps de Ludovic dans une salle basse; il était encore couvert des vêtements qu'il portait au moment de sa mort. Toute la famille était réunie dans une pièce voisine; les Lesparetz, les Monestiers, les Maréchal, ne l'avaient pas quittée. Phanor, debout contre le mur d'appui de la fenêtre, gémissait et frappait quelquefois du bout de ses pattes contre la vitre derrière laquelle il voyait son maître. Rien n'avait pu l'éloigner; quand un domestique du château venait à passer, il allait à lui la queue basse, haletant, et s'efforçait de l'attirer près de la fenêtre; puis il y retournait et aboyait sourdement. Pascal, les coudes sur les genoux, la tête cachée entre ses mains, était accroupi sur un banc près de là. Germain allait et venait si-

lencieusement; il se frottait les yeux, mais ne pleurait pas.

« Il faut se faire une raison, monseigneur Germain, » lui dit une femme de chambre.

Germain rougit et passa.

Cette mort soudaine avait été comme un coup de foudre pour les habitants de la Gràvelotte et des Mignons. Serrés de nouveau les uns près des autres à quelques mois de distance, ils n'éprouvaient plus les mêmes sentiments qu'ils avaient fait voir dans la petite église de la Trinité. Seule, Isabelle était d'une pâleur de cadavre : elle serrait convulsivement la main d'Émilie. Augustine parlait à voix basse avec Mme de Champeau. M. de Lesparetz chuchotait avec le baron : on aurait pu croire, aux mouvements de ses doigts, qu'il faisait un compte dont le total lui paraissait satisfaisant.

M. Maréchal fut le premier qui ouvrit la bouche.

« Ce pauvre Ludovic, il était bien pâle depuis quelque temps, dit-il.

— Je crois qu'il n'a jamais joui d'une bonne santé, poursuivit Antoinette.

— Tout petit il se plaignait souvent, ajouta Mme de Champeau.

— Je suis convaincu que, s'il avait vécu deux ou trois ans encore, dit M. de Lesparetz d'un air docte, il aurait été menacé d'une hypertrophie du cœur.

— Cette mort lui épargne bien des souffrances, répondit M. Monestiers.

— On voyait bien qu'il n'était pas heureux, dit Charles.

— Et puis ce ne sont pas ceux qui s'en vont qui sont à plaindre; la douleur est pour ceux qui restent, poursuivit Augustine, qui leva les yeux au ciel.

— C'est connu; on a même écrit beaucoup de choses là-dessus, dit Léon gravement.

— Eh! monsieur, reprit M. Maréchal, on sait que vous ne croyez à rien.... Laissez-nous pleurer!

— Certainement, » répliqua Léon.

On lui tourna le dos et on continua l'oraison funèbre du mort; il fut démontré qu'il avait bien fait de mourir.

Comme on passait dans un autre appartement, Isabelle prit Émilie par le bras.

« Je veux le voir, dit-elle tout bas.

— C'est bien, » répondit Émilie.

Elles ralentirent le pas, et, s'effaçant derrière la porte après que tout le monde fut sorti, elles entrèrent dans la pièce où le corps de Ludovic reposait.

Isabelle tira de dessous ses vêtements un petit bouquet de roses blanches qu'elle posa sur le lit du mort.

« Pardonnez-moi! » dit-elle en fondant en larmes.

Au bruit de cette voix qui rompait le silence, Phanor se mit à hurler et s'élança contre la fenêtre. Isabelle tomba à genoux.

Une larme glissa sur les joues froides d'Émilie, qui restait debout. Elle se pencha sur Ludovic et l'embrassa sur le front.

« Il était bon, il était sincère, et il n'est plus.... Que la volonté de Dieu soit faite! » dit-elle d'une voix brisée.



ÉPILOGUE.

Cependant l'âme de Ludovic avait repris le chemin du ciel. Comme elle montait dans l'espace, le souvenir de ce qu'elle avait fait lui revint; elle se retourna pour voir du côté de la terre, et ralentit doucement son vol. Bientôt elle aperçut tous ceux qui lui avaient appartenu par les liens du sang groupés autour du lit funèbre; mais comme elle les regardait, pleine de miséricorde, l'âme de Ludovic entendit les consolations qu'on échangeait autour de sa dépouille mortelle. Soudain elle précipita sa course. Bientôt elle toucha aux sphères éclatantes de la paix et du pardon. Saint Pierre l'attendait.

« Déjà! lui dit le prince des apôtres avec un doux sourire.

— Ah! mon père, les morts sont bien morts! » répondit l'âme de Ludovic.

FIN.

Ch. Lahure et Cie, imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation, rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

H.G.

M.C.

FS